"Investigations" 36

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1961 et 1962

La Colombe

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1961-1962

Aux Editions LA COLOMBE

KRISHNAMURTI, PARIS, 1961

KRISHNAMURTI

LES ENTRETIENS DE SAANEN

1961-1962

Traduction de CARLO SUARES

LA COLOMBE
EDITIONS DU VIEUX COLOMBIER
5, rue Rousselet, 5
PARIS

Cette traduction est la seule autorisée, en langue française, de « Talks in Saanen 1961 » *et* « Talks in Saanen 1962 » *de J. Krishnamurti.*

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.
© 1963 Krishnamurti Writings Inc., Ojai, California, U.S.A.

SOMMAIRE

1961

Premier entretien 9
Deuxième entretien 21
Troisième entretien 32
Quatrième entretien 43
Cinquième entretien 53
Sixième entretien 63
Septième entretien 75
Huitième entretien 85
Neuvième entretien 97

1962

Premier entretien 111
Deuxième entretien 122
Troisième entretien 135
Quatrième entretien 137
Cinquième entretien 160
Sixième entretien 173
Septième entretien 184
Huitième entretien 195
Neuvième entretien 205
Dixième entretien 216

1961

I

Je pense qu'il nous faut, dès le début, savoir clairement pourquoi nous sommes venus ici. Pour moi, ces réunions sont très sérieuses et j'emploie ce mot dans un sens très précis. Etre sérieux veut dire, en général, adopter une certaine forme de pensée, une façon particulière de vivre, se comporter à l'imitation d'un modèle, et, graduellement, ce modèle, ce mode d'existence, devient notre règle de vie. Rien de tout cela, selon moi, n'est vraiment sérieux, et je pense que si nous pouvions essayer de savoir au juste à quel centre d'intérêt nous appliquons notre attention la plus profonde, cela serait utile et profitable pour chacun de nous.

Peut-être que la plupart d'entre nous consciemment ou inconsciemment, cherchent la sécurité, sous une forme ou l'autre, au moyen de possessions, de relations humaines ou en adoptant certaines façons de penser. Et ces poursuites, nous les considérons très sérieuses. Pour moi, elles ne le sont pas, car à mon sens, le mot « sérieux » implique une certaine purification de l'esprit. J'emploie ce dernier mot[1] dans un sens général, et non spécifique. Nous examinerons sa signification plus tard. Un esprit sérieux est constamment conscient, et de ce fait se purifie lui-même, de sorte qu'il n'y a en lui aucune recherche de sécurité d'aucune

1. En anglais « mind », traduit aussi, selon les cas, par conscience ou psyché (voir glossaire paru dans *Paris 1961*, éditions La Colombe).

sorte. Il n'est à la poursuite d'aucune chimère, il n'appartient à aucun mode de pensée, à aucune religion, à aucun dogme, à aucune nationalité, à aucun pays. Et il ne se préoccupe pas des problèmes immédiats de l'existence, encore qu'il faille tenir compte des événements quotidiens. Un esprit réellement sérieux doit être extraordinairement vivant et aiguisé. Ainsi, il n'a pas d'illusions et ne se laisse pas prendre à des expériences qui semblent être profitables, utiles ou agréables.

Il serait donc sage que dès le début de ces réunions, nous sachions clairement, par nous-mêmes, à quel degré et à quelle profondeur nous sommes sérieux. Si nos esprits sont aigus, intelligents et sérieux, je pense que nous pourrons considérer l'existence humaine en général à travers le monde et de cette compréhension totale arriver au particulier, à l'individu. Examinons donc la totalité de ce qui a lieu dans le monde, non pas en tant que simple information, ni en abordant quelque problème particulier à tel pays, à telle secte, ou à telle société démocratique, communiste ou libérale, mais voyons plutôt ce qui, en fait, se produit partout. Ensuite, après avoir vu l'ensemble, après avoir saisi le sens des événements extérieurs, (non en tant qu'information ou opinions, mais en tant que réelle vision de ce qui a lieu), de là, nous pourrons arriver à l'individu. C'est cela que je voudrais faire.

Les opinions, les jugements, les évaluations, sont futiles devant les faits. Ce que vous pouvez penser, les opinions que vous avez, la religion ou la secte à laquelle vous appartenez, les expériences par lesquelles vous avez passé, rien de tout cela n'a aucun sens devant un fait. Le fait est beaucoup plus important que ce que vous en pensez; il a beaucoup plus de signification que votre opinion, laquelle est basée sur votre éducation, votre religion, votre culture particulière, votre conditionnement. Donc, nous n'allons pas, ici, nous occuper d'opinions, d'idées, de jugements, mais si nous le pouvons, nous verrons les faits tels qu'ils sont, et pour être capable de voir, l'esprit doit être libre.

Je me demande si vous vous êtes jamais demandé ce que veut dire regarder, voir. Ne s'agit-il que d'une perception visuelle ou est-ce beaucoup plus profond que cela ? Pour la plupart d'entre nous, voir s'applique à l'immédiat : à ce qui se passe aujourd'hui, à ce qui arrivera demain. Et ce qui arrivera demain est coloré par hier. Ainsi notre vision est étroite, limitée, confinée, et notre capacité de voir est très réduite. J'ai le sentiment que si nous voulons regarder, voir au-delà des collines, au-delà des montagnes, des fleuves et des vertes prairies, au-delà de l'horizon, il nous faut une certaine qualité de liberté. Il nous faut un esprit très résolu, et il ne peut pas l'être s'il n'est pas libre. Il me semble qu'il est très important de posséder cette capacité de voir, non pas ce que nous voulons voir, ce qui nous fait plaisir du fait de nos expériences limitées, mais les choses telles qu'elles sont. Voir les choses telles qu'elles sont libère l'esprit. C'est en vérité extraordinaire de percevoir directement, simplement, totalement.

Et maintenant, avec ces considérations d'ordre général, nous procéderons et regarderons ce qui se passe dans le monde. Vous en savez probablement très long, parce que vous lisez les journaux, les périodiques et les articles écrits avec les préjugés des auteurs, des éditeurs, des partis. La parole imprimée est très importante pour la plupart d'entre nous. Il se trouve que je ne lis pas les journaux mais j'ai beaucoup voyagé et rencontré beaucoup de personnes. J'ai été dans les ruelles étroites où vivent les pauvres, et j'ai conversé avec des hommes politiques, avec des personnes très importantes — qui, du moins, pensent l'être — et vous connaissez vous-mêmes la situation du monde : la famine, la misère, la dégradation, la pauvreté des Orientaux. Ils feraient n'importe quoi pour avoir un vrai repas, ils vont jusqu'à vouloir briser les frontières de la pensée, des coutumes, des traditions. Et il y a l'autre extrême : des pays d'immense prospérité, d'une prospérité que le monde n'a jamais connue, où la nourriture est abondante, où les vêtements sont en grande quantité, où

les maisons sont propres et confortables, comme dans ce pays-ci. Et l'on remarque que ce confort engendre une certaine satisfaction, une médiocrité, une certaine attitude qui consiste à accepter le monde tel qu'il est, à ne pas vouloir être dérangé.

Le monde est morcelé en secteurs politiques, religieux, économiques. Nos pensées et nos philosophies sont fragmentaires, ainsi que nos vues des événements. Les religions et les gouvernements cherchent à s'emparer des esprits, à les dominer, à les façonner en techniciens, soldats, ingénieurs, physiciens, mathématiciens, afin qu'ils soient utiles à la société. Et les religions organisées, les croyances telles que le catholicisme ou le communisme, se répandent. Vous savez tout cela fort bien. Les croyances organisées façonnent les esprits, quelle que soit leur origine : démocratie, communisme, christianisme ou Islam. Veuillez considérer tout cela et ne dites pas que je perds mon temps à le répéter. Ce n'est pas du temps perdu, car je veux, au départ, voir ce qui a réellement lieu et ensuite, si possible, détruire tout cela en nous-mêmes : le détruire totalement. Ce mouvement extérieur que nous appelons le monde est en effet le même courant que celui qui se replie à l'intérieur. Si on ne le comprend pas, s'examiner intérieurement n'a aucun sens et je pense qu'il est essentiel de le comprendre tel qu'il est, avec sa brutalité, sa cruauté, son terrible appétit de réussite; je pense qu'il est essentiel de savoir combien intensément on désire appartenir à quelque chose, s'engager envers certains groupes d'idées, de pensées, de sentiments. Si nous pouvons comprendre tous les événements extérieurs, non pas en détail, mais en saisissant leur totalité, en les regardant d'un œil non prévenu, sans éprouver de crainte, sans chercher une sécurité, sans nous abriter derrière nos théories préférées, nos espoirs et nos illusions, alors le mouvement intérieur acquiert une nouvelle signification. Etre ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur, c'est cela que j'appelle être sérieux.

Ainsi nous voyons, partout dans le monde, que l'esprit

de l'homme est façonné, dirigé, par des religions, au nom de Dieu, au nom de la paix, ou de la vie éternelle, ou d'autre chose; qu'il l'est aussi par les gouvernements, au moyen de propagandes incessantes, de pressions économiques, par le truchements d'emplois, de comptes en banque, de systèmes d'éducation, etc. Et à la fin vous n'êtes plus qu'une machine, moins bonne, sous certains aspects, qu'une machine électronique. On vous a remplis d'informations : c'est ce que l'éducation est chargée de faire. Nous devenons ainsi de plus en plus mécanisés. Vous êtes un Suisse, un Américain, un Russe, un Anglais ou un Allemand ou autre chose. Vous êtes marqués pour la vie, et bien rares sont ceux qui échappent à cette horreur autrement qu'en s'adonnant à quelque religion fantaisiste ou à quelque croyance fantastique.

Telle est donc la vie, tel est le milieu dans lequel nous vivons; il peut se produire à l'occasion un espoir, une brève félicité, mais au fond de tout cela, il y a la peur, le désespoir, la mort. Et comment faisons-nous face à cette vie ? Quelle est la conscience qui prend contact avec cette vie ? Comprenez-vous la question ? Nos esprits acceptent tout cela comme étant inévitable, ils s'y ajustent et lentement mais définitivement, se détériorent. Ainsi, notre vrai problème est de démolir tout cela, non dans le monde extérieur, ce serait impossible car le processus historique continue et nous ne pouvons pas empêcher les politiciens de déclencher des guerres. Il y aura probablement des guerres; si ce n'est ici, peut-être dans quelque pays pauvre et malheureux : nous ne pourrons pas les empêcher. Mais nous pouvons, je pense, démolir en nous-mêmes toutes les stupidités que la société a construites en nous. Cette destruction est un état de création. Ce qui est créateur est toujours destructeur. Je ne parle pas de la création d'un nouveau prototype, d'une nouvelle société, d'un nouvel ordre, d'un nouveau Dieu ou d'une nouvelle Eglise. Je dis que l'état de création est destruction. Il ne crée pas un mode de comportement, une façon de vivre. Un esprit créa-

teur n'a pas de modèles. A tout instant il détruit ce qu'il a créé. Et ce n'est qu'un tel esprit qui peut traiter les problèmes du monde, non l'esprit rusé, l'esprit informateur, l'esprit qui pense à son propre pays, l'esprit qui fonctionne fragmentairement.

Ce qui nous intéresse, par conséquent, c'est la pulvérisation de nos consciences de façon à permettre à du nouveau de surgir. Et c'est ce qui fera l'objet de tous nos entretiens ici : comment provoquer une révolution dans nos esprits. Il y faut une révolution : une destruction totale de tous les passés; autrement, nous ne pourrons pas aborder le neuf. Et la vie est toujours neuve comme l'amour. L'amour n'a ni hiers ni demains; il est toujours neuf. Mais l'esprit qui a goûté à la satiété, à la satisfaction, entrepose cet amour en tant que mémoire et lui rend un culte, ou encore il place une photographie sur le piano ou la cheminée en tant que symbole d'amour.

Donc si vous le voulez bien, si telle aussi est votre intention, nous pénétrerons dans la question de savoir comment transformer un esprit apathique, las, craintif, un esprit accablé de douleur, qui a connu tant de luttes, tant de désespoirs, tant de plaisirs, un esprit devenu si vieux et qui n'a jamais su ce que c'est qu'être jeune. Si vous le voulez, nous approfondirons cette question. Ou, du moins, je l'approfondirai, que vous le vouliez ou non. Vous n'êtes pas captifs ici. La porte est ouverte, vous pouvez aller et venir. Si cela ne vous plaît pas, il vaut mieux pour vous ne pas entendre, car ce que l'on entend et qu'on n'a pas envie d'entendre, devient un désespoir, un poison. Vous connaissez donc, dès le départ, les intentions de celui qui parle : nous ne laisserons rien dans nos consciences qui ne soit profondément exploré; tous les recoins obscurs de nos psychismes seront mis à nu, leurs contenus seront détruits; et de cette destruction doit résulter la création de quelque chose de neuf, de quelque chose qui soit totalement différent de toutes les créations de l'esprit.

A cet effet, il nous faut du sérieux et de la détermination,

procéder lentement, avec hésitation mais tenacité; et peut-être, à la fin de tout cela (ou dès le début, car il n'y a ni commencement ni fin dans le processus de destruction) peut-être pourrons-nous trouver ce qui est immesurable, ouvrir soudain la porte du regard, la fenêtre de la conscience et recevoir ce qui n'a pas de nom. Car l'innommé existe. Il est, au-delà du temps, au-delà de l'espace, au-delà de toute mesure, il ne peut être décrit, aucun mot ne peut le désigner; mais si on ne le découvre pas, la vie est complètement vide, creuse, stupide, elle n'est qu'une perte de temps.

Et peut-être, maintenant, pouvons-nous nous entretenir à ce sujet, poser des questions. Mais il nous faut d'abord savoir quel sens donner à cet entretien et ce que veut dire poser une question. Une question erronée reçoit une réponse erronée. Seule une question bien posée reçoit une réponse vraie, et il est extraordinairement difficile d'interroger réellement. Poser une question réelle (non seulement à moi, mais à vous-mêmes, à chacun de nous) exige un esprit pénétrant, aigu, vif, très conscient et désireux de découvrir. Veuillez donc ne pas poser de questions qui soient en dehors de notre sujet. Et, au cours de ces entretiens, évitons d'argumenter à la façon de collégiens : vous, prenant parti dans un sens, moi dans un autre (ce qui, d'ailleurs, est fort bien dans des groupes qui organisent des débats). Voyons plutôt, ensemble, quelle peut être l'approche d'un esprit scientifique, d'un esprit exempt de peur. Alors de tels entretiens seront valables, nous pourrons aller de l'avant et découvrir par nous-mêmes ce qui est vrai et ce qui est faux. Ainsi l'autorité de celui qui parle est abolie, car il n'y a pas d'autorité dans la découverte. Seuls les esprits obtus, paresseux, ont besoin de se soumettre à une autorité. Mais ceux qui réellement veulent découvrir, vivre totalement une expérience, ceux-là doivent foncer en avant. Et j'espère que ces réunions aideront chacun de nous à voir par nous-mêmes (non à travers d'autres yeux que les nôtres) ce qui a une vraie valeur, ce qui est vrai et ce qui est faux.

UN AUDITEUR[1] : *Pourquoi trouvons-nous qu'il est si difficile de bien poser une question ?*

KRISHNAMURTI : Trouvez-vous qu'il est difficile de poser correctement une question ? Ou avez-vous une question à poser ? Vous voyez la différence ? Le fait de bien ou mal poser une question ne nous concerne pas. C'est moi qui ai dit que seule une question bien posée reçoit une réponse vraie. Ce qui nous intéresse c'est, assurément, d'exposer une difficulté personnelle et pas du tout de savoir si votre question sera « posée correctement ». Mais si vous voulez comprendre votre problème, il vous faut interroger pour savoir en quoi il consiste au juste; et c'est cette enquête même au sujet de savoir en quoi il consiste, qui vous donnera une réponse vraie. Comprenez-vous ? Il ne s'agit pas, pour vous, de poser une question correctement. Vous ne pouvez pas le faire : vous ne savez pas. Mais si votre problème est intense, si vous l'avez étudié, vous ne pouvez pas ne pas poser la question juste. En général, nous n'étudions pas le problème, nous ne l'examinons pas de près. Nous l'effleurons et posons ensuite une question superficielle; mais une question en surface ne peut recevoir qu'une réponse superficielle. D'ailleurs c'est la seule que nous désirons recevoir. Si nous avons peur, nous demandons : « Comment puis-je me débarrasser de la peur ? » Si nous n'avons pas d'argent, nous demandons : « Comment puis-je avoir une meilleure situation ? Comment puis-je mieux réussir ? » Mais si vous commencez à examiner l'ensemble du problème que pose le succès auquel aspire tout être humain, si vous pénétrez cette question, si vous découvrez son sens, la cause de cette incitation et pourquoi existe la crainte de ne pas réussir (et j'espère que vous ferez cette recherche) alors, du fait même que vous pénétrez cette question, vous êtes forcé de poser la question juste.

1. Pour les besoins de l'édition, les interventions des auditeurs sont résumées.

UN AUDITEUR : *Qu'est-ce qui nous empêche de pénétrer profondément un problème ?*

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce qui nous retient ? Bien des choses, n'est-ce pas ? Voulez-vous réellement pénétrer à fond le problème de la peur ? Savez-vous ce que cela veut dire ? Cela veut dire fouiller chaque recoin de la conscience, démolir chaque abri, mettre en pièces toutes les formes d'évasion où nous avons cherché à nous réfugier. Est-ce cela que vous voulez ? Vous exposer ainsi ?... Je vous en prie, ne dites pas « oui » si facilement. Cela veut dire renoncer à tant de choses auxquelles on s'accroche. Cela peut vouloir dire abandonner votre famille, quitter votre emploi, vos églises, vos dieux et tout le reste. Très peu de personnes acceptent cela. Alors elles posent des questions superficielles comme : « Comment nous débarrasser de la peur ? » et s'imaginent avoir résolu le problème. Ou encore elles demandent si Dieu existe! Songez à la stupidité d'une telle question! Pour savoir si Dieu existe, il faut renoncer à toutes les divinités, n'est-ce pas ? Il faut être complètement dénudé pour savoir, et les bêtises que l'homme a échafaudées au sujet de Dieu doivent être brûlées. Cela veut dire être sans peur, errer seul, et rares sont ceux qui le font.

UNE AUDITRICE : *Il est très douloureux de pénétrer un problème.*

KRISHNAMURTI : Non, non, madame, cela n'est pas douloureux. Voyez-vous, nous employons des mots tels que « douloureux » et le mot même nous empêche de pénétrer la question. Donc, tout d'abord, si nous voulons y entrer profondément, nous devons comprendre comment nous sommes esclaves des mots. Veuillez, je vous prie, écouter ceci : nous sommes esclaves des mots. Voyez-vous ? Au seul mot « Suisse », un Suisse se sent touché, de même

qu'un Chrétien au mot « Christ », un Anglais au mot « Angleterre ». Nous sommes les esclaves de mots, de symboles, d'idées. Et comment, dès lors, pouvons-nous pénétrer un problème ? Il nous faut d'abord savoir ce que le mot signifie, et cela n'est pas facile, cela exige un esprit qui comprend totalement, qui ne pense pas d'une façon fragmentaire.

. . . . . .

Voyez, monsieur, la question est simple. Il y a de la famine dans le monde. Probablement peu en Suisse et en Europe en général, mais en Orient. Vous n'avez pas idée de la pauvreté, de la famine, de la dégradation, de l'horreur que cela est. Et le problème n'est pas en voie d'être résolu, parce que chacun pense pouvoir le résoudre à sa façon, selon le modèle communiste ou démocratique, ou conformément à une conception particulière, nationaliste. Il est toujours abordé fragmentairement, de sorte qu'il ne sera jamais résolu. Il ne pourrait être résolu que si nous l'abordions dans sa totalité, indépendamment des nationalités, des partis politiques, de tout ce fatras.

UN AUDITEUR : *Donc, pour résoudre toute cette confusion dans le monde, il nous faut de l'ordre.*

KRISHNAMURTI : Une minute, monsieur! Voulons-nous de l'ordre dans le monde ? Veuillez, je vous en prie, réfléchir à cela. Après tout, l'ordre, c'est ce qu'offrent les communistes : d'abord provoquer du désordre, de la confusion, de la misère, et ensuite construire un ordre conformément à des plans établis par des idées. Voulez-vous de l'ordre dans votre vie, monsieur ? Veuillez réfléchir à cela.

UN AUDITEUR : *Quel est le prix qu'il nous faut payer pour cela ?*

KRISHNAMURTI : Là n'est pas le problème. Vous pouvez avoir de l'ordre et en payer le prix avec une dictature

militaire, une sujétion de votre esprit, une soumission à l'autorité, etc. Et vous en payez le prix lorsque vous appartenez à tel ou tel groupe, à telle ou telle société religieuse, n'est-ce pas ? Il y a Jésus, il y a Mohammed, il y a quelqu'un d'autre en Inde et vous suivez, et il y a de l'ordre : vous avez payé le prix pendant des siècles. Est-ce bien de l'ordre que vous voulez ? Veuillez donc réfléchir à cela et voir tout ce que cela implique. Ou, plutôt, n'y a-t-il pas de l'ordre dans l'acte même de vivre, qui est destructeur ?

UN AUDITEUR : *La peur est certainement une de nos principales pierres d'achoppement, qui entrave notre progrès. Mais nous ne pouvons pas tout démolir au départ. Ne pourrions-nous pas nous satisfaire, pour l'instant, de demi-mesures ?*

KRISHNAMURTI : Vous dites qu'il est trop difficile, pour les gens ordinaires, comme nous, de tout démolir en vue d'être libérés de la peur, et vous demandez s'il n'existe pas un moyen plus doux, plus lent. Je crains que non. Voyez-vous, vous avez employé les mots « progrès » et « peur ». Un progrès extérieur engendre la peur, n'est-ce pas ? Plus vous possédez (plus de voitures, d'objets de luxe, de salles de bain, etc.) plus vous avez peur de perdre. Mais si votre désir est de comprendre ce qu'est la peur, ce progrès ne vous rend pas inerte et satisfait. Quant au progrès intérieur, existe-t-il ? A mon sens, il n'existe pas. Il ne s'agit que de voir dans l'immédiat. Et pour voir immédiatement, il faut n'être pas paresseux... Non, veuillez ne pas acquiescer, parce que c'est très difficile, mais suivez ceci : pour voir avec clarté — et une telle vision est toujours dans l'immédiat — l'esprit doit ne plus avoir la capacité de choisir. Pour voir les choses telles qu'elles sont, on doit cesser de condamner, d'évaluer, de juger. Et cela n'exige aucun progrès, aucun temps, Monsieur, vous voyez certainement les choses immédiatement lorsqu'il y a un danger. Votre réac-

tion est alors immédiate, il n'y a en elle aucun « progrès ». Lorsque vous aimez de tout votre être, la perception est immédiate.

UN AUDITEUR : *Mais pour parvenir à cette possibilité de voir l'immédiat ?*

KRISHNAMURTI : Voyez, monsieur, le mot « parvenir » implique encore une durée et une distance. Et l'esprit est alors esclave du mot « parvenir ». S'il peut se libérer des mots « parvenir », « atteindre », « arriver », la vision peut être immédiate.

25 Juillet 1961.

II

Je pense qu'il est très important, surtout au cours de ces entretiens, de savoir comment écouter. Peu d'entre nous écoutent : nous ne faisons qu'entendre. Nous entendons superficiellement, à la façon dont nous entendons le bruit extérieur, qui vient en ce moment de la rue, et qui pénètre très peu dans le cerveau. Et ce que nous n'entendons que superficiellement, nous le rejetons à la moindre provocation. Mais il existe une autre façon d'écouter, où le cerveau est actif sans effort, intéressé, sérieux, voulant discerner le vrai du faux, n'émettant aucune opinion, aucun jugement, ne traduisant pas et ne comparant pas ce qui se dit avec ce qu'il sait déjà. Par exemple, la dernière mode est de s'intéresser au Zen; c'est un engouement. Mais si au cours de ces causeries vous essayez de comparer ce qui se dit avec ce que vous avez lu, vous n'êtes pas en train d'écouter du tout, n'est-ce pas ? Vous ne faites que comparer, et cette comparaison est une forme de paresse. Si, par contre, vous écoutez sans l'intermédiaire de ce que vous avez appris, entendu ou lu, vous écoutez alors directement et réagissez directement sans préconceptions. Vous voyez alors la vérité ou l'erreur de ce qu'on est en train de dire, ce qui est bien plus important que de se borner à comparer, à évaluer, à juger.

J'espère donc que vous ne m'en voudrez pas de répéter qu'écouter est un art difficile. Ecouter est aussi difficile que de voir. Or écouter et voir sont tous deux nécessaires.

Nous disions, la dernière fois, qu'il y a beaucoup de désordre dans le monde : à l'extérieur, la pauvreté, la famine et la corruption; et intérieurement aussi, nous constatons de la confusion, de la douleur, et une pauvreté d'être. Il y a des contradictions partout. Les politiciens se déclarent pour la paix et préparent la guerre; on parle de l'unité de l'homme cependant qu'on la brise. Et nous voulons tous que de ce chaos, de ce désordre, surgisse l'ordre. Nous avons la passion de l'ordre. De même que nous avons la passion de maintenir nos chambres propres et en ordre, nous avons la passion de mettre de l'ordre dans le monde. Je me demande si nous avons pensé profondément à ce mot « ordre » et à ce qu'il implique. Nous voulons de l'ordre intérieurement. Nous voulons être sans contradictions, sans luttes, sans confusion, de façon à n'avoir en nous aucune discordance, aucun conflit. Nous demandons alors des règles à des guides spirituels, nous adhérons à des groupes, nous adoptons une série d'idées, nous nous plions à des disciplines. Ainsi, nous érigeons des autorités, nous voulons qu'on nous dise comment nous comporter, et nous essayons d'établir de l'ordre par un conformisme, par une imitation.

De la même façon nous voulons aussi un ordre extérieur, en politique, et dans le monde des affaires. C'est ainsi qu'il y a des dictateurs, des tyrans, des gouvernements totalitaires qui promettent un ordre total, mais sous la domination desquels on n'a pas du tout le droit de penser. Ils vous disent comment penser, ainsi qu'on vous le dit lorsque vous appartenez à une Eglise ou à tel ou tel groupe qui croit à une certaine catégorie d'idées. La tyrannie de l'Eglise est aussi brutale que celle des gouvernements mais elle nous plaît parce que nous voulons de l'ordre à tout prix. Et nous avons de l'ordre. Une guerre établit un ordre extraordinaire dans un Etat. Chacun collabore à la destruction générale.

Cette obsession de l'ordre doit donc être comprise. La sujétion de notre esprit confus à une autorité, intérieure ou extérieure, engendre-t-elle de l'ordre ? Comprenez-vous la question ?

Je suis dans un état de confusion, je ne sais que faire, ma vie est étroite, mesquine, misérable, je suis dans un état de contradiction, bref, je me répète que je ne sais que faire. Alors je vais chez quelqu'un : un instucteur, un « gourou », un saint, un sauveur; et, probablement, quelques-uns d'entre vous viennent ici dans cette attitude-là. C'est dans cet esprit que vous choisissez votre guide, ce qui ne peut qu'entraîner une plus grande confusion. Vous vous livrez à une autorité, ce qui veut dire que vous ne voulez pas penser du tout : vous ne voulez pas découvrir par vous-même ce qui est vrai et ce qui est faux. Une telle découverte est un travail ardu; il vous faut être incessamment sur le qui-vive. Mais, pour la plupart, nous sommes paresseux, éteints, nous ne sommes pas profondément sérieux, nous préférons qu'on nous dise quoi faire, et nous avons alors des saints, des sauveurs, des guides pour nous diriger intérieurement. Extérieurement, il y a les gouvernements, les tyrans, les généraux, les politiciens, les spécialistes. Et nous espérons qu'en nous soumettant à eux, toutes nos difficultés disparaîtront graduellement, à la suite de quoi il y aura de l'ordre.

Il est bien certain que le mot « ordre » implique tout cela, n'est-ce pas ? Or, est-ce qu'une volonté d'ordre obtient de l'ordre ? Veuillez considérer cette question car je veux l'approfondir. Je pense que l'autorité et le pouvoir, quels qu'ils soient, sont destructeurs. Le pouvoir sous n'importe quelle forme est un mal. Et pourtant nous sommes très désireux d'accepter ce mal, car nous sommes dans un état de confusion. Etant dans l'ignorance, nous voulons qu'on nous instruise.

Je pense donc, que, dès le début de ces réunions, nous devrions comprendre que celui qui parle n'a aucune autorité d'aucune sorte; et que vous, qui écoutez, n'êtes pas des sectateurs de ce qui est en train d'être dit. Nous essayons ensemble de mener une enquête, de comprendre. Si vous êtes venus avec l'idée que l'on vous dira quoi faire, vous vous en irez les mains vides.

Pour moi, ce qui est important c'est de voir que le désordre existe, extérieurement et intérieurement, et qu'une volonté d'ordre n'est pas autre chose qu'un désir de sécurité, de certitude. Et malheureusement il n'y a de sécurité ni extérieure ni intérieure. Les banques peuvent faire faillite, il peut y avoir une guerre, il y a la mort, le marché des valeurs peut s'écrouler : n'importe quoi peut se produire et des choses effrayantes sont en train de se produire en effet, mais le désir d'ordre — le désir de sécurité — nous l'avons tous, vieux et jeunes. Nous ne tenons pas tellement à la sécurité intérieure, parce que nous ne savons pas comment nous y prendre pour l'obtenir mais nous espérons du moins pouvoir obtenir une sécurité extérieure grâce à des banques solides, de bons gouvernements et par une tradition qui se prolongera indéfiniment. Ainsi l'esprit se satisfait graduellement, devient obtus dans sa sécurité, se fixe dans ses traditions et un tel esprit ne peut évidemment jamais découvrir le vrai et le faux; il est incapable d'affronter la terrible, l'immense provocation de la vie.

J'espère que vous n'êtes pas hypnotisés par mes mots mais que vous êtes en train d'écouter de façon à découvrir, en fait, par vous-même si ce qu'on appelle sécurité existe ou n'existe pas. C'est là un problème énorme. Vivre dans un monde extérieur où il n'y a pas de sécurité et dans un monde intérieur dans lequel il n'y a ni traditions, ni hiers ni demains, c'est devenir soit complètement déséquilibré, dément, soit extraordinairement vivant et sain.

La sécurité n'est pas une question de choix. Vous ne pouvez pas choisir entre la sécurité et l'insécurité, mais vous pouvez voir qu'il n'existe pas de sécurité intérieure, psychologique. Aucun lien n'est sûr : quelle que soit la ferveur avec laquelle vous vous accrochez à une doctrine, à une croyance, elle s'accompagne toujours de doute, de suspicion, donc de peur. Il est nécessaire d'examiner cela, lorsqu'on a la passion de l'ordre.

Le contraire n'est pas vrai non plus : qu'il faille vivre dans le désordre, dans un chaos. Penser cela n'est qu'une

réaction. Nous vivons et agissons, mus par des réactions. Toutes nos actions sont des réactions : je ne sais pas si vous l'avez observé. Lorsque nous constatons qu'aucun ordre n'est possible, nous pensons invariablement qu'il ne peut être remplacé que par son opposé, le désordre, lequel est une réaction à l'ordre. Mais si l'on voit la vérité, c'est-à-dire que toute demande d'ordre implique ce que nous venons de décrire, de cette découverte surgit l'ordre réel. Est-ce que je me fais comprendre ? Je dirai cela autrement.

La paix ne se définit pas comme étant un état dans lequel il n'y a pas de guerre. La paix est une chose différente. Ce n'est pas un intervalle entre deux guerres. Pour savoir ce qu'est la paix il faut être libéré de toute violence. Et en être totalement libéré exige une sérieuse investigation de la violence. Cela veut dire constater directement qu'elle est incluse dans toute compétition, dans l'ambition, dans le désir d'avoir du succès, d'être terriblement efficient, de se discipliner, d'adhérer à un idéal ou à des idées. Il est évident, en effet, que forcer l'esprit à se conformer (que le modèle soit noble ou ignoble importe peu) est un acte de violence.

Vous dites que sans conformisme il y aurait le chaos. Mais une telle affirmation est une réaction, n'est-ce pas ? La violence n'est pas un fait superficiel : son exploration exige un examen très profond. La colère, la jalousie, la haine, l'envie sont des expressions de la violence. Etre libéré de la violence, c'est être dans un état de paix, non de désordre. Voilà pourquoi la connaissance de soi n'est pas l'affaire d'un examen rapide au cours d'une matinée, qu'on oublie tout le reste de la semaine : c'est une affaire très sérieuse.

Comprendre l'ordre est donc beaucoup plus important que de réagir en disant : « s'il n'y a pas d'ordre, ce sera le chaos », comme si le monde dans lequel nous vivons était beau, charmant, merveilleux, sans chaos ni misère! L'on n'a qu'à se regarder soi-même pour voir combien pauvre on est, intérieurement. Nous sommes sans affection, sans sym-

pathie, sans amour, laids et si facilement influencés! Et il y a toujours ce besoin d'être en compagnie, de ne jamais pouvoir être seul.

Il est donc important de voir l'ordre dans son essence, de ne pas se borner à n'en considérer que les fragments qui nous conviennent. Et il est très difficile de voir quoi que ce soit totalement, à la façon dont on voit un arbre. J'ai parlé quelque peu d'ordre, d'autorité et de conformisme, et si vous pouvez voir l'ensemble de tout cela, par l'effet même de cette vision, votre cerveau, votre conscience, se trouveront libérés de toute demande d'ordre et par conséquent libres de toute appartenance telle que le culte d'un héros national, d'une légende, ou de quelque autre absurdité, ou telle encore que la dévotion à votre guide spirituel particulier, à votre « gourou », à votre saint favori, à tout ce fatras.

Or que veut dire « voir totalement » ? Et, tout d'abord, que veut dire « voir » ? N'est-ce qu'un mot ? Veuillez, je vous prie, suivre ceci attentivement. Lorsque vous dites « je vois », que voulez-vous dire ?... Ne me répondez pas, suivez-moi si vous le voulez bien. Je ne m'érige pas en autorité et vous n'êtes pas mes disciples : je n'en ai pas, Dieu merci! Nous sommes ensemble, en train de nous livrer à une enquête au sujet de ce que veut dire « voir », et c'est très important, ainsi que vous vous en rendrez compte par vous-mêmes.

Lorsque vous dites « je vois cet arbre », le voyez-vous réellement, ou êtes-vous simplement satisfaits par les mots « je vois » ? Veuillez y penser. Examinons la question lentement. Est-ce que vous dites : « c'est un chêne, un pin, un orme » (ou ce que c'est) et passez outre ? S'il en est ainsi, cela veut dire que vous ne voyez pas l'arbre, parce que vous êtes pris par des mots. Vous ne pouvez « voir » que lorsque vous avez compris que le mot n'est pas important, et que vous avez mis de côté le symbole, le terme, le nom. Regarder est très ardu car cela veut dire que le nom, le mot avec tous ses souvenirs, avec toutes les réminis-

cences qui lui sont associées doivent être écartés. Ainsi j'ai l'impression que vous ne me voyez pas tel que je suis : vous avez certaines idées à mon sujet; j'ai une certain réputation, etc., et cela vous empêche de voir. Si vous pouvez dépouiller l'esprit de toute cette absurdité, vous pourrez voir; et cette vision sera entièrement différente de celle qui se produit à travers des mots.

Et maintenant pouvez-vous « voir » vos divinités, vos plaisirs favoris, vos sentiments de noblesse, de spiritualité, toutes ces sottises, dépouillées de mots. C'est très ardu, et peu de personnes sont vraiment disposées à regarder. Une telle vision est totale, parce qu'elle n'est plus associée aux mots, et aux souvenirs que les mots évoquent. Voir quelque chose totalement implique qu'il n'y a pas de division, qu'il n'y a pas de réaction à la chose vue : il n'y a que « voir ». Et ce « voir » entraîne une série d'actions dissociées du mot, de la mémoire, des opinions et des idées. Cela n'est pas une prouesse intellectuelle, bien que cela puisse le paraître. S'en tenir à un niveau intellectuel ou émotionnel est assez stupide. Mais voir la peur dans sa totalité libère l'esprit de la peur.

Nous ne voyons jamais quoi que ce soit totalement, parce que nous regardons d'une façon cérébrale. Je ne veux pas dire par là qu'il ne faut pas se servir de son cerveau; au contraire, nous devons l'utiliser au maximum de ses capacités. Mais la fonction du cerveau est de fragmenter : il a été éduqué ainsi, entraîné à observer par catégories, à apprendre par compartiments, jamais totalement. Etre conscient du monde, de la Terre, dans sa totalité, c'est n'avoir pas un sens de nationalité, n'avoir ni traditions, ni divinités, ni églises; c'est ne pas diviser la Terre, ne pas fragmenter la planète en cartes colorées. Voir l'Humanité en tant qu'êtres humains, c'est ne pas se différencier en tant qu'Européens, Américains, Russes, Chinois ou Indiens. Mais le cerveau refuse de voir la Terre comme un tout et l'Homme sur la Terre, parce qu'il a été conditionné pendant des siècles par l'éducation, les traditions, les propa-

gandes. Le cerveau, avec ses habitudes mécanisées, ses instincts animaux, sa soif de sécurité, ne peut jamais rien voir en totalté. Et pourtant c'est le cerveau qui nous domine, c'est lui qui, tout le temps, fonctionne.

N'adoptez pas aussitôt l'idée que quelque chose se trouve là, en plus du cerveau, un Esprit en nous avec lequel il nous faut entrer en contact, ou toute autre conclusion aussi sotte. Je procède pas à pas, suivez-moi, si vous le voulez bien.

Je dis que le cerveau est conditionné par ses habitudes, par les propagandes, par l'éducation, par toutes les influences quotidiennes, par les mesquineries de la vie, par son propre incessant bavardage. Et, avec ce cerveau, nous regardons. Ce cerveau, lorsqu'il écoute ce qu'on est en train de dire, lorsqu'il regarde un arbre, une peinture, lorsqu'il lit un poème ou qu'il écoute un concert, est toujours partial; il réagit toujours en fonction de « j'aime », et « je n'aime pas », de ce qui est profitable et de ce qui ne l'est pas. C'est la fonction du cerveau, de réagir, sans quoi nous serions détruits rapidement. C'est le cerveau, avec ses réactions, ses souvenirs, ses impulsions et ses contraintes (conscientes et inconscientes) qui regarde, voit, écoute et sent. Mais étant partial de par sa constitution, étant le produit du temps et de l'espace — ainsi que de tout son conditionnement que nous venons de décrire — il ne peut pas voir en totalité. Il compare, juge, évalue toujours. Il réagit et évalue : c'est sa fonction. Donc, pour voir les choses dans leur totalité, le cerveau doit être soumis, silencieux. J'espère que je m'explique clairement.

« Voir totalement quelque chose » ne peut donc se produire que lorsque le cerveau est extrêmement sensitif, lorsqu'il « répond » à la raison, au doute, aux interrogations, tout en s'interdisant d'intervenir auprès de la chose vue. Si vous voulez réellement découvrir autre chose que des produits du cerveau, celui-ci doit d'abord parvenir à sa limite, interrogeant, argumentant, discutant, voulant comprendre, tout en se sachant limité et partiel. Cette percep-

tion vécue de ses limitations calme l'esprit, le cerveau. Alors, il y a vision totale.

Lorsqu'on peut voir la totalité de ce que comporte l'ordre — toutes ses implications, que nous venons plus ou moins d'explorer — on s'aperçoit que de cette compréhension totale surgit un ordre d'une tout autre sorte. Il est évident qu'un ordre juste ne peut se produire qu'avec la destruction de l'esprit qui demande de l'ordre en vue de sa propre satisfaction, de sa sécurité. Lorsque le cerveau a pulvérisé sa propre création, détruit le sol dans lequel il cultivait toutes sortes de fantaisies, d'illusions, de désirs, de souhaits, de cette destruction surgit un amour qui crée son propre ordre.

UN AUDITEUR : *Je pense que plus d'activité créatrice dans la scolarité aiderait à déconditionner l'esprit.*

KRISHNAMURTI : Nous devons comprendre ce que nous entendons par création. Voyez-vous, vous employez le mot « créatif » si mollement, si aisément. Un peintre, un poète, un inventeur, un instituteur dans une classe, se disent tous créateurs. Savez-vous à quel moment vous êtes créateurs et pouvez-vous employer la « création » dans une classe scolaire ? Supposez qu'un peintre ait un moment de lucidité au cours duquel il voit et vit sa vision; celle-ci, il la traduit ensuite sur une toile. Veuillez suivre un peu ceci; en exprimant sur la toile ce qu'il a vécu, il commence à s'apercevoir qu'il a perdu ce moment de lucidité; et lorsqu'il ne peut pas le recapturer, il le poursuit et espère le retrouver par la boisson, chez les femmes, dans des distractions, des amusements. Mais lorsqu'il a abandonné tout cela, et se promène un jour tranquillement au bord d'un torrent ou dans un sentier, soudain il a de nouveau cette même sensation, qu'il exprime encore une fois sur une toile. L'expression devient alors une valeur marchande, elle est vendue, et le peintre devient ambitieux, il veut produire, il veut créer davantage.

Or l'ambitieux, celui qui aspire à la popularité, à la célébrité — que cela soit dans une classe d'école, dans le

monde des affaires ou par quelque invention, ou un art — est-il créateur ? Aussitôt qu'il veut mettre sa « capacité créatrice » en œuvre, aussitôt qu'il ambitionne de l'utiliser, de s'en servir pour venir en aide à son prochain, ou pour tout autre but, dès cet instant n'a-t-il pas déjà détruit toute possibilité de créer ? Voyez-vous, nous voulons trouver une utilité à la puissance créatrice, à Dieu (appelez cela comme vous voudrez); nous voulons en faire quelque chose et en tirer profit; mais je crains que cela ne soit pas possible. Il se peut que vous ayez une certaine capacité, que vous soyez doué dans une certaine direction; mais n'appelez pas cela « action créatrice », « pensée créatrice ». Aucune pensée n'est créatrice, car penser n'est qu'une simple réaction. Et la création peut-elle être une réaction ?

UN AUDITEUR : *Comment peut-on voir la totalité de la peur ?*

KRISHNAMURTI : Je crains que nous ne puissions pas aborder cette question maintenant, parce que nous devons nous arrêter. Nous y reviendrons au cours de ces entretiens. Voyez-vous, l'important est de comprendre ce que veut dire « voir totalement », ne pas voir une seule chose totalement, telle que la peur, l'amour, la haine, ceci ou cela. En voulant voir la peur totalement, vous voulez vous débarrasser de la peur, n'est-ce pas ? Et le désir même de « se débarrasser » ou de « parvenir » empêche la vision totale. Cette vision implique une grande connaissance de soi, tout connaître en soi-même, chaque recoin de la conscience. Lorsque vous regardez votre visage dans le miroir, vous le connaissez très bien : chaque courbe, chaque ligne, chaque angle; et de même il faut connaître très profondément non seulement son moi conscient, mais les couches secrètes de l'inconscient.

Je ne désire vous communiquer qu'une seule chose, ce matin, si vous me le permettez : ce n'est pas une idée, ni un sentiment, ni quelque extraordinaire « message spiri-

tuel », je veux simplement insister sur l'importance de voir totalement. Et voir totalement implique voir sans porter de jugement, sans condamnation, sans évaluation. Cela implique aussi que le cerveau n'est pas en train de réagir à ce qu'il voit mais simplement observe, dans un état où le penseur n'est pas séparé de l'objet observé. C'est une difficulté énorme, donc ne pensez pas l'obtenir en jouant avec des mots. Cela veut dire comprendre tout le problème des contradictions, parce que nous sommes dans un état de contradiction.

27 juillet 1961.

III

Ainsi que je le disais au début de ces entretiens, je pense qu'il est très important d'être sérieux. Nous ne sommes pas ici pour exposer des idées, bien que, malheureusement, la plupart d'entre vous semblent être en communion avec des idées et non avec « ce qui est ». Mais, à mon sens, il est très important de poursuivre « ce qui est », le fait, l'état réel de notre être. Poursuivre le fait tel qu'il est et découvrir l'essence des choses, c'est cela, en somme, être sérieux. Nous aimons discuter, argumenter, être en contact avec des idées mais il me semble que les idées ne mènent nulle part, qu'elles sont très superficielles, qu'elles ne sont que des symboles; et s'attacher à des symboles, c'est se préparer une existence bien creuse. C'est une tâche très ardue que d'éliminer des idées, ou de les transpercer, et d'entrer en contact avec « ce qui est », avec l'état réel de notre esprit et de notre cœur, et cette pénétration profonde, complète, totale, est la seule activité que je considère sérieuse. Le processus qui consiste à aller jusqu'à l'extrême limite du psychisme mène à la découverte de l'essence; dès lors il devient possible de vivre nos problèmes dans leur totalité et ils assument une signification toute différente.

Je voudrais, ce matin, pénétrer l'ensemble des problèmes que posent nos contradictions intérieures, l'explorer entièrement jusqu'au bout, si nous le pouvons; non pas en idée, mais en vivant nous-mêmes le fait de savoir si l'esprit est capable d'être complètement libéré de tout conflit. Il est

impossible de découvrir cela en toute réalité, si l'on s'en tient au niveau des idées.

Il est évident que nous ne pouvons rien en ce qui concerne les conflits du monde extérieur; ils sont provoqués à travers le monde par quelques personnes qu'il est impossible de maîtriser et il se peut que nous soyons détruits par eux ou que nous soyons épargnés. La Russie, l'Amérique ou quelque autre puissance peuvent nous plonger dans une guerre et nous n'y pouvons pas grand-chose. Mais je pense que nous pouvons faire quelque chose de très radical au sujet de nos luttes intérieures, et c'est ce dont je voudrais que nous nous entretenions. Pourquoi, à l'intérieur de nous-mêmes, à l'intérieur de notre peau, psychologiquement, sommes-nous dans de tels conflits ? Est-ce nécessaire ? Et est-il possible de vivre une vie en laquelle il n'y a aucun antagonisme du tout, sans végéter, sans nous endormir ? Je ne sais pas si vous y avez pensé, ni même si cette question représente un problème pour vous. Pour moi, un état de conflit détruit toute forme de sensibilité, déforme toute pensée; là où il existe, il n'y a pas d'amour.

L'essence de tout conflit est l'ambition, le culte du succès. Et nous sommes dans un état de lutte intérieure, non seulement à un niveau superficiel, mais dans notre conscience la plus profonde. Je me demande si nous nous en rendons compte, et dans ce cas, qu'en faisons-nous ? Est-ce que nous nous en évadons avec le secours de nos églises, de nos livres, de nos radios, au moyen d'amusements, de distractions sexuelles ou d'autres, telles que les cultes que nous rendons à nos divinités ? Ou savons-nous comment aborder, comment accrocher cette contradiction, comment la poursuivre jusqu'au bout, de telle sorte que l'esprit soit entièrement libre de tout combat ?

Tout conflit implique évidemment un état de contradiction : contradiction dans l'émotion, dans la pensée, dans le comportement. Et un tel état existe lorsqu'on est contraint de faire l'opposé de ce que l'on désire faire. Pour la plupart d'entre nous, l'amour s'accompagne de jalousie, de

haine; et cela aussi est une contradiction. Tout attachement comporte sa souffrance, toute douleur sa contradiction, c'est-à-dire un conflit. Il m'apparaît que tout ce à quoi nous touchons engendre la lutte de son opposé, et que telle est notre vie, du matin au soir; et même lorsque nous nous endormons, nos rêves sont les symboles troublants de nos vies quotidiennes.

Donc, lorsque nous considérons l'état total de notre conscience, nous nous apercevons que nous sommes dans le conflit d'une auto-contradiction : dans une sempiternelle tentative d'être bons, nobles, d'être ceci, de ne pas être cela. Je me demande pourquoi. Tout cela est-il nécessaire et est-il possible de vivre sans de telles luttes ?

Ainsi que je l'ai dit, nous n'abordons pas ici cette question idéologiquement, mais nous voulons être conscients de notre état de conflit, comprendre ses implications, être en réel contact avec cet état, non pas à travers des idées, des mots, mais réellement en contact. Cela est-il possible ? Nous savons qu'il nous est possible d'être en rapport avec notre lutte intérieure à travers des idées, et, en vérité, nous sommes davantage en contact avec l'idée du conflit qu'avec le fait lui-même. La question est de savoir si l'esprit est capable d'écarter le mot et d'être en contact avec la perception directe. Et pouvons-nous découvrir la raison pour laquelle ce combat existe, si nous ne sommes pas conscients de tout le processus de la pensée ? Non pas le processus de quelqu'un d'autre, mais le nôtre ?

Il est certain qu'une division existe entre le penseur et la pensée, le penseur s'efforçant indéfiniment de la maîtriser, de la façonner. Nous savons que cela se passe ainsi, mais tant que cette division existe, il y a nécessairement conflit. Aussi longtemps que se distinguent, en deux états séparés, l'expérience et celui qui la vit, il y a opposition. Et celle-ci détruit la sensibilité; elle détruit la passion, l'intensité. Or, sans passion, sans intensité, il est impossible d'explorer aucun sentiment, aucune pensée, aucune action jusqu'au bout.

Pour aller tout à fait jusqu'au bout et découvrir l'essence des choses il faut de la passion, de l'intensité, un esprit extrêmement sensitif, et non un esprit rempli d'informations, farci de connaissances. On ne peut pas être sensitif sans passion, et la passion, cet élan vers les découvertes, est étouffée par la constante bataille qui a lieu en nous. Nous acceptons malheureusement, comme inévitables, nos luttes et nos antagonismes et devenons de jour en jour plus insensibles et inertes. Sous sa forme aiguë, cet état mène au déséquilibre mental, mais habituellement nous trouvons un faux équilibre dans des églises, des idées, et d'autres frivolités. Est-il donc possible de vivre sans conflits, ou sommes-nous si conditionnés par la société, par nos ambitions, par l'avidité, par l'envie, par la recherche du succès, que nous acceptons ce désordre comme étant un bien, utile et noble ? Il serait profitable, je pense, que chacun de nous sache ce qu'il en pense réellement. Acceptons-nous cet état ou y sommes-nous plongés au point de ne pas savoir comment en sortir, ou encore nos nombreuses évasions nous satisfont-elles ?

Ces questions, en vérité, nous font pénétrer dans toute la question de la réalisation de soi et du conflit entre opposés, ce qui revient à nous demander si le penseur, celui qui vit son expérience et aspire indéfiniment à de nouvelles expériences, à des sensations, à de plus vastes horizons possède une quelconque réalité.

N'y a-t-il que de la pensée et pas de penseur ? N'y a-t-il qu'un état de perception et pas d'entité passant à travers des expériences ? Dès que cette entité apparaît, grâce à la mémoire, il y a nécessairement conflit. Je crois que la question est assez simple, si l'on y pense. Là est la racine même de l'auto-contradiction. Pour la plupart d'entre nous, le penseur est devenu suprêmement important, mais pas la pensée : l'entité qui passe par une expérience, non l'état d'expérience vécue.

Ces observations nous ramènent à ce dont nous nous entretenions l'autre jour : qu'entendons-nous par « voir » ?

Voyons-nous la vie, les gens, un arbre à travers des idées, des opinions, des souvenirs ? Ou sommes-nous directement en communion avec la vie, les gens, l'arbre ? Je pense que nous voyons à travers des idées, des souvenirs, des jugements et que, par conséquent, nous ne voyons jamais. Et de même, est-ce que je me vois, moi-même, tel que je suis en tout réalité, ou est-ce que je me vois tel que « je devrais être » ou encore tel que « j'ai été » ? En d'autres termes, la conscience est-elle divisible ? Nous parlons très facilement du conscient, de l'inconscient et de leurs nombreux niveaux. Ces couches stratifiées, ces divisions sont là et sont en opposition l'une avec l'autre. Devons-nous les traverser toutes, une à une pour les éliminer ou pour essayer de les comprendre ? C'est une façon fatigante, ennuyeuse et très peu efficace de traiter le problème. N'est-il pas possible, plutôt, de balayer toutes ces divisions, de s'en débarrasser et de percevoir la totalité de la conscience ?

Ainsi que je le disais l'autre jour, pour être totalement conscient de quoi que ce soit, il faut une perception, une vision qui ne soient pas teintées par une idée. Voir quoi que ce soit entièrement, totalement, est impossible si l'on a un motif, un mobile. Si l'on veut modifier ce qui est, on ne le voit pas. Si vous pensez que nous devons être différents de ce que nous sommes, ou qu'il faut transformer ce que nous voyons en quelque chose de mieux, de plus beau, etc., vous n'êtes pas capables de voir la totalité de ce « qui est », car alors votre esprit est uniquement absorbé par le changement, la modification, l'amélioration, le perfectionnement.

Puis-je donc me voir tel que je suis, en tant que conscience totale, sans me laisser prendre aux divisions, aux couches stratifiées, aux idées contrastantes au sein de la conscience ? Je ne sais pas si vous vous êtes jamais exercés à la méditation (nous n'aborderons pas ce sujet maintenant). Dans ce cas, vous avez constaté le conflit que ces exercices comportent : la volonté cherchant à dominer la pensée et celle-ci fuyant sans cesse. Il y a là, en jeu, une

partie de notre conscience mue par le désir de dominer, de façonner, de trouver une certaine satisfaction, d'obtenir un succès, de s'établir dans une sécurité, et, en même temps, la perception de l'absurdité, de l'inutilité, de la futilité de cette entreprise. La plupart d'entre nous s'efforcent de mettre en œuvre une action, une idée, une volonté de résistance, comme une muraille autour d'eux-mêmes, à l'intérieur de laquelle ils espèrent s'installer dans un état de non-conflit.

Est-il possible de voir la totalité, l'ensemble de ce conflit et d'être en contact avec cette totalité ? Cela ne veut pas dire être en contact avec l'idée de totalié, ni s'identifier aux mots que j'emploie mais cela veut dire être en contact avec ce fait qu'est la totalité de l'existence humaine, avec tous ses combats, sa douleur, sa misère, ses aspirations, ses efforts. Cela veut dire affronter ce fait, vivre avec lui.

Or, vivre avec le fait est extraordinairement difficile. Vivre avec ces montagnes qui nous entourent, avec la beauté des arbres, avec les ombres et la lumière du matin, et la neige, réellement vivre avec cela, est ardu. Nous acceptons un paysage, n'est-ce pas ? Le voir jour après jour nous rend insensibles, à la façon de certains paysans, et nous ne le regardons plus jamais réellement. Mais vivre avec lui, le voir tous les jours avec fraîcheur, avec clarté, l'apprécier avec toute notre sensibilité, avec amour, cela exige une très grande énergie. Et de même, vivre avec quelque chose de laid sans que cette laideur pervertisse ou corrompe l'esprit, cela aussi exige une grande énergie. Vivre avec, à la fois, de la beauté et de la laideur — ainsi qu'on est obligé de le faire, dans la vie — requiert une énergie énorme; et cette énergie nous est refusée, elle est détruite lorsque nous sommes dans un perpétuel état de contradiction.

Pouvons-nous, donc, percevoir l'ensemble de nos conflits, vivre avec eux, sans les accepter ou les nier, sans permettre à notre état contradictoire de nous déformer l'esprit, mais en observant, en fait, tous les mouvements intérieurs des

désirs qui créent en nous des oppositions ? Je crois que cela est possible, et non seulement possible, mais lorsque nous pénétrons très profondément en nous, lorsque notre esprit ne fait qu'observer, sans résister, sans nier, sans choisir : cela est ainsi. Ensuite, si vous êtes allés jusque là — non pas en termes de temps et d'espace : je veux dire si vous vivez la perception de la totalité de ce qui s'appelle conflit — vous vous rendrez compte vous-mêmes que vous serez plus vitalement intense et passionné. Et un tel état de conscience est essentiel pour que naisse l'immesurable « quelque chose ». Un esprit en état de contradiction ne peut jamais découvrir ce qui est vrai. Il peut indéfiniment bavarder au sujet de Dieu, du Bien, de la spiritualité et de tout le reste, mais seul l'esprit qui a complètement compris la nature de tout conflit et qui s'en est, par conséquent, libéré, peut recevoir ce qui ne peut être nommé, ce qui ne peut être mesuré.

Peut-être pouvons-nous maintenant échanger des remarques sur ce qui a été dit ou poser des questions. Poser une question correcte est très difficile, mais si elle est vraiment bien posée, je pense que nous trouverons en elle, par nous-mêmes, sa réponse. Poser la question correctement, c'est être en contact avec le fait, avec « ce qui est » et non avec des idées ou des opinions.

UN AUDITEUR : *Quelle est l'essence de l'acte créateur ?*

KRISHNAMURTI : Monsieur, quelle est l'essence de la beauté ? Quelle est l'essence de l'amour ? Quelle est l'essence d'un esprit qui n'est pas en conflit ? En voulez-vous une description ? Si elle vous plaisait, vous l'accepteriez, c'est-à-dire que vous accepteriez des mots, vous ne vivriez pas vous-même ce à quoi ils se rapporteraient. Voyez-vous, nous nous contentons facilement d'explications, d'idées intellectuelles; nous jouons avec des mots, et de là surgit une question erronée. Monsieur, ne voulez-vous pas voir par vous-même s'il est possible de vivre sans conflits, en ce monde ?

UN AUDITEUR : *Je pense qu'il est nécessaire de s'opposer au monde extérieur tel qu'il est; mais cette position comporte elle-même un conflit.*

KRISHNAMURTI : Je me demande si nous agissons parce que nous aimons vraiment le faire. Comprenez-vous ce que je veux dire ? J'aime faire ce que je fais; non pas que j'éprouve un vif plaisir à m'asseoir sur une estrade et à parler à un nombreux auditoire : ce n'est pas cela qui me fait agir. Je le fais pour la seule raison que j'aime le faire, n'y aurait-il qu'une seule personne à m'écouter, ou serais-je seul. Et si ce que je dis provoque des conflits, qu'importe ? Après tout, aucun de nous ne désire être dérangé. Il nous plaît de nous enfermer dans un enclos privé et d'y vivre confortablement, avec nos idées, nos maris, nos femmes, nos enfants, nos divinités. Et quelqu'un, ou quelque chose — la vie, une tempête, un tremblement de terre, une guerre — vient nous secouer. Nous réagissons, nous construisons des murs plus solides, nous créons de nouvelles résistances afin de n'être pas dérangés, et notre dernier refuge est Dieu, en qui nous espérons trouver le calme absolu. Mais en admettant que nous soyons troublés et que cela provoque un bouleversement, où est le mal ? Je ne vous force pas à écouter : la porte est là ouverte. Ce que nous essayons de faire ici, c'est comprendre la nature de tout conflit. Et quel mal y a-t-il à s'opposer au monde ? Après tout, le monde auquel nous nous opposons est celui de la respectabilité, des innombrables faux dieux, des églises et des idées. Nous nous dressons contre l'envie, la haine, l'avidité et tout ce que nous avons inventé en vue de nous protéger nous-mêmes. Si c'est cela que vous faites, et que cela dérange, quel mal y a-t-il ?

UN AUDITEUR : *Je pense qu'il n'y a pas de conflit si nous vivons d'instant en instant.*

KRISHNAMURTI : Une minute, monsieur ! Voyez-vous com-

ment nous nous échappons dans des idées! Le « si nous vivons d'instant en instant » est un conditionnel, une idée, ce qui veut dire que nous ne sommes jamais morts à quoi que ce soit, morts à nos plaisirs, à nos douleurs, à nos exigences, à nos ambitions. Pouvez-vous, en absolue réalité, mourir à tout cela ?

UN AUDITEUR : *Comment pouvons-nous savoir si nous sommes en contact avec le fait réel ou avec l'idée de ce fait ?*

KRISHNAMURTI : Est-ce un de vos problèmes personnels ? Alors comment allez-vous vous y prendre pour le résoudre ? Avez-vous jamais regardé quoi que ce soit ? Avez-vous jamais eu une émotion, un sentiment, sans aucune idée ? Supposons que j'aie un sentiment de colère; est-ce que je ne connais ce sentiment que par l'intermédiaire du mot ? Est-ce que nous sentons par l'intermédiaire d'idées ? En disant que je suis un Indien (ce qui est une idée) j'éprouve un certain sentiment national; ainsi je vois que l'idée engendre l'émotion. Parce que j'ai été éduqué à me penser en tant qu'Indien, je me suis identifié à ce morceau de terre, à une couleur de peau. Cela me donne certaines sensations, et je m'en contente. Mais si j'avais été éduqué autrement : à n'être qu'un simple humain, non identifié à telle race ou à tel groupe, mes sentiments seraient tout différents, n'est-ce pas ? Ainsi, pour nous, les mots ont certaines résonances — les mots : communiste, croyant, incroyant, chrétien, etc. — et ces mots provoquent en nous certains sentiments, certaines sensations. Pour la plupart d'entre nous, les mots ont une grande importance. Mais j'essaye de savoir si l'esprit peut jamais être libéré des mots, et je me demande quel peut être l'état d'un esprit sensible, lorsqu'il est ainsi libéré. Est-ce que je me fais comprendre ?

Voyez, monsieur : ce matin, nous avons parlé de l'état de conflit, et je veux savoir, sans me payer de mots, si l'esprit est capable d'être libre de tout conflit. Je veux

savoir, je veux aller jusqu'au bout de cette question, ce qui veut dire que je dois, en toute réalité, être en contact, non pas avec des idées, mais avec mon propre conflit intérieur. Vous me suivez ?... Je ne dois donc pas me laisser dévier par des idées; je dois tâter mon chemin à travers tout ce que comporte ma recherche : être en contact avec la douleur, avec la souffrance, la frustration, ne pas trouver d'excuses ou de justifications, mais entrer dans tout cela profondément. Puis-je faire cela verbalement, avec des mots ? Me suivez-vous ?... Voilà pourquoi j'ai demandé ce matin comment nous voyons quoi que ce soit : est-ce à travers l'écran des mots ou par contact direct ? Est-il possible de sentir sans mots ? Après tout, l'affamé veut de la nourriture; des descriptions de mets ne le rassasient pas. Est-ce ainsi que vous voulez aller au fond de votre conflit intérieur ? Ou pensez-vous que la description verbale de l'état d'un esprit dénué de conflit puisse vous satisfaire ? Si vous voulez réellement aller jusqu'au bout, il vout faut sentir cette lutte, la vivre, tout savoir à son sujet. Un seul conflit intérieur, si vous pouvez vivre avec lui, l'étudier, dormir avec lui, rêver avec lui, le dévorer, peut vous révéler l'essence de toutes les contradictions. Mais il faut y mettre de la passion, de l'intensité. Vivre en surface et palabrer ne mène nulle part et dissipe le peu d'énergie que l'on a.

UN AUDITEUR : *Si l'on va jusqu'au bout de son propre conflit, doit-on alors simplement subir ceux du monde extérieur ?*

KRISHNAMURTI : Pouvez-vous, d'une façon aussi nette et définitive faire la part du monde et la vôtre ? Le monde est-il si différent de vous-mêmes ? Voyez-vous, messieurs, je pense, si vous me permettez de le dire, que quelque chose, ici, n'a pas été compris. Pour moi, tout conflit, qu'il soit intérieur ou extérieur, est très destructeur; et je veux savoir s'il existe une façon de vivre sans conflit. Donc je ne me dis pas que c'est inévitable ni je cherche à m'expli-

quer que tant que j'aurai l'instinct de possession je serai en lutte avec moi-même : mais je veux comprendre ce désordre, le transpercer, voir s'il m'est possible de le pulvériser et de vivre sans lui. C'est de cela que j'ai faim, et aucune somme de descriptions, d'explications ne me satisfera. Cela veut dire qu'il me faut comprendre ce processus total de la conscience qui est le « moi », et en le comprenant, je comprendrai le monde. Les deux ne sont pas séparés : ma haine est celle même du monde, ma jalousie, mon sens possessif, mon désir de réussir : tout cela appartient aussi au monde. Mais puis-je démolir tout cela en mon esprit ? Si je dis : « expliquez-moi ce qu'il faut faire pour le démolir », c'est que je veux vaincre le conflit au moyen d'une méthode, ce qui ne veut pas dire le comprendre.

Je vois donc que je dois être éveillé au conflit, que je dois en être conscient, observer chacun de ses mouvements, dans mes ambitions, dans mon avidité, dans mes impulsions, et ainsi de suite. Et si je me borne à observer ces mouvements, peut-être pourrai-je en découvrir la nature, mais à cela il n'y a pas de garantie. J'ai toutefois le sentiment de savoir très bien ce qu'est l'essentiel si je veux le découvrir, c'est-à-dire si j'ai la passion, l'intensité qu'il faut, si je méprise les mots et les explications, de sorte que mon esprit soit aiguisé, agile, capable d'observer tous les aspects du conflit. Et c'est, assurément, le seul moyen de parvenir jusqu'au bout.

30 juillet 1961.

IV

Nous disions, au cours de notre dernière rencontre, qu'être sérieux c'est obéir à une incitation intérieure qui nous pousse à aller au fond des choses, à en découvrir l'essence. Si l'on n'a pas en soi cette énergie impérative qui nous impose d'aller à la découverte de la vérité, je crains que ces causeries n'aient pas beaucoup de sens.

... Il est bien dommage d'être ici, alors que la matinée est si belle...

Je voudrais cependant examiner ce qu'est l'humilité et ce que veut dire apprendre. Par humilité, je n'entends évidemment pas la prétentieuse vanité qui se drape de ce mot. L'humilité n'est pas une vertu, car tout ce que l'on cultive, tout ce que l'on obtient par une discipline, par une imposition, est faux. L'humilité n'est pas une chose qui se sème et se récolte : elle doit naître et surgir. Elle ne consiste pas à étouffer le désir que l'on peut avoir de se réaliser, de réussir. Ni est-elle la religieuse humilité du moine, du saint, du prêtre, ni celle à laquelle aboutit une austérité cultivée : elle n'a rien de commun avec tout cela. Pour la vivre, il faut aller jusqu'au bout de soi-même, dans chaque recoin obscur de notre psychisme, de telle façon que ce qu'il y a de plus intime, de plus secret, de plus caché en notre cœur et notre esprit, soit exposé à l'humilité, baigne en elle. Et si nous voulons découvrir l'essence même de l'humilité, je pense qu'il nous faut considérer ce que veut dire apprendre.

Apprenons-nous jamais ? Ce qu'on appelle apprendre est une opération mécanique, n'est-ce pas ? C'est un processus additif, lequel forme un centre, le « moi », et ce centre expérimente; l'expérience devient mémoire; elle est mémoire, et cette mémoire colore toute expérience ultérieure. Mais peut-on apprendre par un processus cumulatif, à la façon dont on amasse du « savoir » ? Et lorsque ce processus d'accumulation se produit dans l'expérience, la connaissance, l'être et le devenir, peut-il comporter de l'humilité ? Si l'esprit est farci de connaissances, d'expériences, de souvenirs, il ne peut absolument pas recevoir ce qui est neuf. N'est-il donc pas nécessaire de vider l'esprit totalement, pour que l'intemporel puisse entrer en existence ? Et cela n'implique-t-il pas un sentiment complet, total d'humilité, un état où l'esprit n'est pas en train de devenir, d'accumuler, où il a abandonné ses poursuites et son savoir ?

Je me demande si l'on apprend jamais quoi que ce soit. On recueille le fruit de nombreuses expériences, beaucoup d'incidents laissent leurs empreintes et sont emmagasinés dans la mémoire. Je peux apprendre une nouvelle langue, une nouvelle façon d'explorer les cieux : ce sont des processus cumulatifs, mécaniques, que nous appelons apprendre. Or cette façon mécanique d'apprendre laisse comme trace un centre de conscience, n'est-ce pas ? Et ce centre qui accumule des connaissances et des expériences, qui résiste, qui désire se libérer, qui affirme, accepte et rejette est toujours en guerre, toujours en conflit. C'est ce centre qui perpétuellement accumule et se vide en un mouvement positif d'acquisition et négatif de rejet. C'est ce processus qu'on appelle apprendre.

Veuillez m'excuser de vous le dire, mais je suis sûr que certains parmi vous essayent de se faire instruire par la personne qui parle en ce moment. Mais ce n'est pas moi qui vous apprendrai quoi que ce soit, car ce qu'on peut apprendre dans ce sens ne peut être que mécanique, comme le sont les idées. Nous ne traitons pas d'idées, ici; nous ne décrivons pas des phénomènes : ce qui nous occupe, c'est

le fait, c'est « ce qui est ». Et comprendre « ce qui est » n'est pas un processus mécanique, ne consiste pas à examiner quelque chose en vue de recueillir des données. Ce n'est pas un processus qui ajoute ou retranche quoi que ce soit au centre de conscience. Or, c'est à partir de ce centre, façonné à travers les siècles, conditionné par la société, par les religions, l'expérience et l'éducation, que l'on essaye de se modifier. Fonctionnant à l'intérieur de ce centre, nous essayons de modifier nos qualités ou notre façon de penser, d'introduire de nouvelles idées et d'éliminer des anciennes. Ainsi, ce centre essaye toujours de se réformer ou de se détruire en vue d'obtenir plus qu'il n'a : c'est ce que nous faisons sans arrêt.

Veuillez, je vous prie, écouter ceci : ce centre est ce qu'on appelle l'égo, le moi. On lui donne aussi d'autres noms, le nom importe peu, mais le fait important est « ce qui est ». Or ces modifications auxquelles on se livre comportent de la violence : elle existe dans toute modification que l'on s'impose, et là où elle s'exerce rien de neuf ne peut surgir. Lorsqu'on dit : « je dois me dominer, je dois me maîtriser » — ce qui veut dire se conformer à un modèle — on commet un acte de violence. Les saints, les chefs, les maîtres, les prophètes, tous nous disent de nous modifier, de nous régenter, et il est évident que cette entreprise qui consiste, pour le centre, à se discipliner en vue de se conformer à un modèle, implique de la violence. Lorsque nous parlons de non-violence, cela revient exactement au même.

Se changer implique donc, n'est-ce pas, une violence qui s'exerce dans le champ de la Durée : « je suis ceci et je me forcerai à être cela ». Ce « cela » est dans le lointain : c'est l'idéal, l'exemple, le critère. Nous essayons, en somme, de transformer la violence en un état de paix, et c'est là que réside tout le conflit des opposés. De même, lorsque nous disons : « il me faut tout apprendre en ce qui me concerne » nous sommes encore pris dans un processus cumulatif, lequel ne fait que renforcer le centre de cons-

cience. Donc, pouvons-nous « voir », non pas verbalement, intellectuellement, mais « vivre » en réalité le fait que là où existe un centre qui demande à se modifier (ce qui implique de la violence) il ne peut jamais y avoir de paix ?

A mon sens, il n'y a rien à apprendre, il n'y a que le fait de voir. Voir n'est pas cumulatif et ne se compose pas d'acceptations et de refus. Voir « ce qui est » est destructeur, et en cette destruction il y a la paix, il n'y a pas de violence. La violence, la révolution, les modifications intérieures existent dans le processus d'accumulation qui maintient le centre de conscience. Mais lorsqu'on voit l'ensemble de ce processus, totalement, complètement, de tout son être, le « ce qui est » est complètement destructeur; et ce qui est destruction est création.

L'humilité est l'état d'un esprit qui a éliminé complètement tout le processus cumulatif ainsi que son opposé, et qui, d'instant en instant, est conscient de « ce qui est ». Il n'a donc pas d'opinions ni de jugements à porter. Un tel esprit sait ce qu'est la liberté, tandis que celui qu'entraîne la violence n'est pas libre. Quant à celui qui cherche à être libre, il ne l'est jamais, car il n'envisage la liberté que comme une nouvelle accumulation.

L'humilité implique une destruction totale, non pas extérieure, sociale, mais une complète destruction du centre, de nous-mêmes, de nos idées, de notre expérience, de notre savoir, de nos traditions. Cela veut dire vider l'esprit de tout ce qu'il a su. Un tel esprit ne peut plus, évidemment, se penser lui-même en termes de modifications. C'est en vérité merveilleux de pouvoir éprouver cela et, voyez-vous, cette perception est un des éléments de la méditation.

Il nous faut donc, pour commencer, comprendre à fond le processus par lequel nous cherchons à nous modifier — car ce que désire la plupart d'entre nous c'est un changement. Le monde extérieur change très rapidement. On va à la Lune, on invente des fusées téléguidées, des valeurs changent; le Coca-Cola se trouve partout; les anciennes civilisations sont en train de s'écrouler. Les évé-

nements dépassent en rapidité le fait même du changement. Tous les anciens dieux, les traditions, les Sauveurs, les Maîtres, s'en vont ou ont déjà disparu. Quelques personnes s'accrochent encore à eux et construisent autour d'elles-mêmes des murs de protection, mais tout s'en va. Et nos esprits ne se préoccupent ni de destruction ni de création, ils ne pensent qu'à se protéger, à toujours chercher de nouveaux abris, de nouveaux refuges.

Si vous examinez très profondément, avec application, ce qu'est, en fait, l'humilité, vous devez nécessairement mettre en question tout le processus de ce qu'au niveau verbal on appelle « apprendre », qui empêche de voir les choses telles qu'elles sont. L'esprit qui a cessé de vouloir se modifier n'a plus aucune peur; donc il est libre.

Il est essentiel, je pense, de comprendre ce qui vient d'être dit, car alors l'esprit ne cherche plus à se modifier conformément à un modèle; il ne s'expose plus à de nouvelles expériences; il ne demande plus rien, il n'exige plus rien du fait qu'il est libre. Il peut, par conséquent être silencieux et calme, et alors, peut-être, l'innommé peut naître.

L'humilité est essentielle, mais non celle qui appartient à l'espèce artificielle, que l'on cultive. Au contraire, il faut n'avoir aucun talent particulier, aucun don, être, intérieurement, rien. Et je pense que si l'on voit cela, sans essayer d'apprendre à n'être rien du tout — ce qui serait vraiment trop bête — ce seul fait de le voir serait celui de le vivre, et alors « l'autre chose », par bonheur, pourrait naître.

Voulez-vous maintenant intervenir dans cet entretien ? Nous nous en tiendrons à notre sujet. Nous ne parlerons pas de la façon dont nous changerions le monde, ni de ce que fera tel grand politicien.

UN AUDITEUR : *La compréhension est-elle une capacité ?*

KRISHNAMURTI : La compréhension est-elle une capacité,

une habileté que l'on cultive et qui se développe peu à peu ? Toute capacité implique un processus qui se déroule dans le temps; mais comprend-on au moyen du temps ? A-t-on besoin d'une durée pour comprendre, ou comprend-on, voit-on quelque chose immédiatement ? Est-ce que je comprends qu'être nationaliste, que s'identifier à un certain groupe, à une secte, à une croyance, est stupide ? Est-ce que je vois complètement toutes les implications d'une appartenance ? Nous voulons tous appartenir à un certain groupe, à une société, à une race, à une famille ou à un nom; nous voulons être engagés par rappport à une action, communiste, socialiste, religieuse, morale ou autre. Pourquoi ? Plusieurs choses sont impliquées dans ce désir. Nous aimons « coopérer », ce qui est fort bien à un certain niveau; mais être engagé psychologiquement empêche de comprendre et d'atteindre la lucidité. Est-ce que voir prend du temps ? Cela prend du temps parce qu'on est paresseux, parce qu'on est engagé, parce qu'on a peur de ce qui pourrait se produire si on se dégageait. Alors on se dit : « Je prendrai le temps d'y penser. » Un esprit paresseux s'interdit de voir directement, clairement, dans l'actuel. Mais ai-je besoin de temps pour me rendre compte que je suis stupide ? Cela, je peux le voir : je n'ai pas besoin qu'on vienne me le dire. C'est lorsque je veux me modifier, lorsque je veux acquérir un talent, lorsque je veux être plus ceci et moins cela, que j'ai besoin de temps et qu'il me faut exercer de la violence. Voir que je suis stupide, le voir réellement, c'est-à-dire être plongé dedans, non seulement exige de la compréhension, mais l'acte même de voir, de par lui-même, détruit tout ce que j'ai construit en moi et hors de moi. Et c'est de cela que j'ai peur.

Voir que je suis stupide, étroit, mesquin, bourgeois, médiocre, et vivre avec cela sans essayer de le polir et de lui donner un nouveau nom, un nouveau titre ou quelque autre attribut absurde; observer chacun de mes mouvements intérieurs, sans prétentions, me rendre compte qu'il est sot de vouloir acquérir du talent — rien de tout

cela n'exige du temps ni des capacités, mais il faut beaucoup de sérieux pour aller jusqu'au bout.

Voyez-vous, messieurs, en cas de danger, nous agissons immédiatement, nous sentons immédiatement, nous voyons immédiatement; tous nos instincts, nos sens, sont pleinement éveillés, nous ne nous mettons pas à parler de durée.

UN AUDITEUR : *On peut voir la stupidité du désir et s'en libérer, mais le désir revient.*

KRISHNAMURTI : Je n'ai jamais dit qu'un esprit libre n'a pas de désirs. Après tout, quel mal y a-t-il à en avoir ? Il n'y a de problème que lorsque je veux cette belle voiture et que je ne peux pas l'avoir. Mais regarder cette auto, voir la beauté de sa ligne, sa couleur, la vitesse qu'elle peut faire, quel mal y a-t-il à cela ? Ce désir de l'examiner, de la contempler est-il répréhensible ? Le désir ne devient urgent, impératif, que lorsque je veux posséder. Nous nous rendons compte qu'être l'esclave de quoi que ce soit, du tabac, de la boisson, d'une façon particulière de penser, comporte un désir et que l'effort de s'arracher à une habitude comporte aussi un désir; nous en concluons qu'il faut parvenir à un état dans lequel il n'y a pas de désir. Voyez comme nous façonnons nos vies avec notre médiocrité! Elle devient une affaire mesquine, pleine de peurs inconnues et de recoins obscurs. Mais si nous comprenons tout ce qui vient d'être dit, en le voyant réellement, je pense que le désir acquiert une signification toute différente.

UN AUDITEUR : *Peut-on distinguer entre le fait de s'identifier à quelque chose et celui de vivre ce que l'on voit ?*

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous vous identifier à quoi que ce soit ? En vue de devenir plus grand, plus noble, d'acquérir de la valeur, n'est-ce pas ? Nous voulons donner un sens à la vie car la vie n'a pas de sens pour nous. Pourquoi devrions-nous nous identifier à notre famille, à

un ami, à une idée, à un pays ? Pourquoi ne pas balayer toutes les identifications et vivre tout le temps ce qui « est », qui change constamment, qui n'est jamais immobile ?

UN AUDITEUR : *Si l'on ne s'identifie à rien, je suppose que l'on peut vivre en dehors de tout ?*

KRISHNAMURTI : La vérité, n'est-ce pas, est que nous vivons à l'intérieur de notre cercle étroit, avec nos jalousies mesquines, nos vanités, nos sottises. Telle est notre vie; c'est cela que nous devons voir en face, et non pas nous identifier à nos divinités, à des montagnes, que sais-je... Il est beaucoup plus ardu, il faut beaucoup plus d'intensité et d'intelligence pour vivre avec « ce qui est », sans essayer de le modifier, que de vivre avec Jésus — ce qui n'est qu'une évasion.

UN AUDITEUR : *Dans la découverte il y a de la joie et du plaisir. Découvrir, n'est-ce pas apprendre ?*

KRISHNAMURTI : Est-ce que nous découvrons notre douleur avec joie et plaisir ? On peut découvrir les beautés de la Terre avec délectation, ou découvrir les stupidités des politiciens et les rejeter; mais découvrir la totale signification de la douleur est une autre affaire. Il me faut, à cet effet, découvrir la douleur en moi-même et la douleur du monde. Etudier le livre de la douleur, acquérir des connaissances sur la douleur, cela veut dire essayer d'apprendre à se comporter de façon à s'en protéger. Examinons la question ensemble, voulez-vous, car je ne suis pas une autorité. Je pense qu'on ne peut rien apprendre au sujet de la douleur par un savoir qui devient mécanique. L'esprit qui voit le danger des connaissances accumulées mécaniquement cesse de les rechercher; il observe, il voit, il perçoit, ce qui est tout autre chose qu'apprendre. Etre en compagnie de la douleur, vivre avec elle, sans rien accepter ni justi-

fier; connaître son mouvement en tant que chose vivante, cela exige beaucoup d'énergie et de clairvoyance.

UN AUDITEUR : *Il me semble qu'une des premières choses à savoir est de quoi l'esprit se compose.*

KRISHNAMURTI : Ce qui compose la conscience ? Le cerveau, les sens, les capacités, le jugement, le doute, les superstitions, la peur; il y a l'esprit qui se fragmente lui-même, qui nie, qui désire, qui a des aspirations, qui recherche la sécurité, qui veut durer indéfiniment; il y a l'ensemble de la conscience héritée et qui a implanté en elle-même le présent, grâce à l'éducation, à ses expériences, etc. Tout cela est la conscience[1]. C'est le centre qui voit, qui évolue, qui change, qui lutte, qui souffre; c'est le penseur et la pensée, le penseur s'efforçant toujours de la diriger. Et peut-il se vider de tout cela ? Vous ne pouvez pas répondre par un oui ou un non. Tout ce que l'on peut faire, c'est découvrir s'il est possible ou non de voir les frontières de la conscience, ses limitations, et s'il est nécessaire d'avoir une frontière, et s'il est possible d'aller au-delà.

Un esprit sérieux connaît ses limitations; il est conscient de sa médiocrité, de sa stupidité, de ses colères, de sa jalousie, de ses ambitions; et les ayant comprises, il demeure calme, il cesse de chercher, d'exiger, de lutter. Seul un tel esprit, ayant mis de l'ordre en lui-même, est calme; seul un tel esprit peut, peut-être, recevoir quelque chose qui ne soit pas sa propre projection.

UN AUDITEUR : *Se connaître exige un certain effort.*

KRISHNAMURTI : Je me le demande! Messieurs, ne faites-vous pas déjà et toujours des efforts pour être ceci ou cela, pour acquérir, pour faire quelque chose ? Et faut-il un

1. Encore une fois, il s'agit du « mind », mot qui n'a pas d'équivalent en français. On voit qu'il désigne l'ensemble de tous les éléments physiques et psychiques qui constituent la conscience. (N.d.Tr.)

effort pour voir ? Ces montagnes et leurs pentes vertes m'intéressent; cela m'intéresse de les voir, simplement de les voir; et dois-je faire un effort pour cela ? L'effort, je dois le faire, lorsqu'on me dit de regarder quelque chose qui ne m'intéresse pas. Et si cela ne m'intéresse pas et que l'on ne m'oblige pas à regarder, pourquoi m'en préoccuperais-je ?

UN AUDITEUR : *Comment obtient-on l'énergie qu'il faut pour tout cela ?*

KRISHNAMURTI : J'ai dit que vivre avec « ce qui est » requiert de l'énergie, et la question est : comment avoir de l'énergie ? Veuillez, je vous prie, bien examiner cette question. On acquiert de l'énergie lorsqu'on n'a pas de conflit intérieur, lorsqu'il n'y a pas de contradiction en nous, pas de lutte ni de violence; lorsqu'on n'est pas déchiré en des directions opposées par d'innombrables désirs. On dissipe cette énergie dans le culte du succès, en voulant devenir quelque chose, être célèbre, s'accomplir : vous connaissez les innombrables activités qui engendrent des contradictions. Nous dissipons notre énergie chez le psychanalyste, dans des églises et dans nos innombrables évasions. Mais s'il n'y a pas de contradictions en nous, s'il n'y a pas en nous la crainte d'une divinité, ou de notre fin ultime, ou du voisin, ou du qu'en dira-t-on, nous avons alors de l'énergie, non en petites quantités, mais en abondance. Et il faut avoir cette énergie, cette passion, pour poursuivre jusqu'à leur extrême fin, chaque pensée, chaque sentiment, chaque suggestion, chaque évocation qui peuvent apparaître.

1er août 1961.

V

Je voudrais parler ce matin d'une question assez complexe, mais auparavant insister sur ce que j'ai dit précédemment au sujet du caractère sérieux de ces entretiens. Il ne s'agit pas de prendre des visages solennels ou des attitudes excentriques, il s'agit d'être résolus à aller jusqu'au bout d'une certaine recherche, quitte à la ralentir au besoin, mais sans jamais l'abandonner. Je voudrais, en effet, ce matin, traiter un sujet qui exige tout votre sérieux et votre attention; l'Orient l'appelle méditation, mais je ne suis pas du tout sûr que l'Occident comprenne ce que ce mot veut dire. Nous ne sommes pas ici en qualité d'Occidentaux ou d'Orientaux, mais je pense qu'il est très important de savoir en quoi consiste le fait de méditer. Il englobe la vie tout entière, et non un de ses fragments, la totalité de notre conscience et non une de ses parties. La plupart d'entre nous malheureusement, ne cultivent qu'une partie d'eux-mêmes qu'ils développent très efficacement. Mais entrer dans tout le processus qui consiste à dénouer et révéler les recoins obscurs de notre conscience; à nous explorer sans rechercher un but ou un résultat; à parvenir à la totale compréhension de l'ensemble de notre conscience; et, peut-être, à aller au-delà; c'est cela, pour moi, la méditation.

Je voudrais pénétrer dans ce processus en une démarche plutôt hésitante, parce qu'à chaque pas la méditation révèle quelque chose. J'espère qu'aucun de nous, ici, ne s'en tiendra au niveau verbal, ou au niveau d'une analogie intel-

lectuelle, ou au niveau émotionnel, sentimental, en ne glanant au passage que des restes, et qu'en avançant avec assez de résolution nous parviendrons tous jusqu'au bout. Peut-être même sera-t-il nécessaire de reprendre ce sujet la prochaine fois.

Nous sommes tous en quête de quelque chose, non seulement au niveau physique, mais au niveau intellectuel ainsi qu'aux niveaux les plus profonds de notre conscience. Nous recherchons tous le bonheur, le confort, la sécurité, la prospérité, ainsi que des dogmes et des croyances où l'esprit puisse s'installer confortablement. Si vous observez votre propre esprit, votre cerveau, vous verrez qu'il est perpétuellement en quête et jamais satisfait bien qu'espérant toujours, d'une façon ou d'une autre, trouver une satisfaction permanente éternelle. Nous recherchons un bien-être physique. La plupart d'entre nous se contentent, malheureusement, d'un confort matériel, d'une prospérité moyenne, de quelques connaissances, de relations médiocres, etc. Et s'il se trouve que ces biens ne nous satisfont pas, nous cherchons un confort et une sécurité psychologiques, ou de nouvelles ouvertures intellectuelles, un plus grand savoir. Cette quête, cette recherche, est exploitée par toutes les religions du monde. Les Chrétiens, les Hindous, les Bouddhistes offrent leurs divinités, leurs croyances, leur sécurité que l'esprit accepte, et étant conditionnés par cette acceptation, nous ne cherchons pas plus loin. Ainsi notre recherche est canalisée, exploitée. Si nous sommes extrêmement malheureux, mécontents du monde et de ce que nous nous sentons si inaptes, nous essayons de nous identifier à quelque chose de plus grand que nous, de plus vaste. Et lorsque nous découvrons ce qui peut nous satisfaire pour quelque temps, nous ne lâchons prise sous l'effet d'une secousse que pour recommencer à chercher.

Ce processus qui consiste à éprouver un mécontentement, puis à s'accrocher à quelque chose, puis à retomber par le choc d'une secousse, engendre l'habitude de suivre un guide, de créer une autorité à notre usage : l'autorité des églises,

de leurs prêtres, de leurs saints, de leurs sanctions et de tout ce qu'elles mettent en œuvre à travers le monde.

Or aucun esprit ne peut être assez libre pour s'explorer s'il est mutilé par une autorité, soit qu'il s'agisse d'une autorité religieuse, ou de celle que nous nous attribuons à nous-mêmes, en vertu de nos capacités, de notre expérience, de nos connaissances. Il est certain que pour se connaître, il faut être libre. Donc un des problèmes les plus considérables est de libérer notre esprit de toute autorité. Je ne parle pas de l'autorité du gendarme, de celle de la loi. Rouler du mauvais côté de la route provoque évidemment des accidents, et, si vous contrevenez aux lois, vous vous retrouverez en prison. A ce niveau-là, ne pas se soumettre à l'autorité, refuser de payer ses impôts, etc., est une sottise. Je parle de l'autorité que l'on se crée soi-même, ainsi que celle qui est imposée par la société, par les religions, par les livres, du fait de notre désir de chercher, de trouver la vérité.

Il est essentiel, il est d'une absolue nécessité, me semble-t-il, que l'esprit se libère du sens de l'autorité. C'est très, très difficile, parce que chaque mot, chaque expérience, chaque image, chaque symbole laisse sa trace en tant que savoir, lequel devient une autorité. Il se peut que vous rejetiez toute autorité extérieure, mais chacun de nous possède sa propre autorité secrète, qui dit « je sais ». L'autorité, le conformisme, fragmentent nos actions. Nous pouvons être d'habiles musiciens, exceller en une quelconque activité : elle sera toujours fragmentaire, mais je parle d'une action totale, en laquelle tout fragment est inclus; elle englobe l'ensemble de la vie, physique, émotionnelle, intellectuelle. C'est l'action qui prend naissance lorsqu'on a pénétré profondément l'inconscient et dévoilé les obscurs secrets de la conscience, laquelle se trouve ainsi purifiée. Cette action totale est la méditation.

Il faut un énorme travail, très ardu, pour mettre à découvert toutes les traverses, tous les chemins secrets de l'autorité, que nous avons tracés à notre usage pendant des

siècles, et dans lesquels nous errons sans cesse. C'est une des entreprises les plus difficiles qui soient que d'être libres; que d'oublier tout le passé qu'on a accumulé psychiquement; que de mourir à toutes les expériences, agréables ou douloureuses, que l'on a vécues. Mais alors seulement l'esprit est libre de vivre, d'agir totalement.

Cette action requiert une lucidité sans option, une lucidité passive, en laquelle se révèlent tous les appétits, les besoins, les ambitions, les souhaits, les désirs les plus secrets, à un esprit qui ne fait que les observer, sans prendre parti. Dès l'instant qu'on choisit, on a subtilement instauré une autorité, et l'esprit n'est plus libre. Etre conscient intérieurement de chaque mouvement de la pensée, des implications de chaque mot, de la signification de chaque désir, de chaque souhait, et ne pas rejeter ou accepter mais poursuivre, observer impartialement, c'est cela qui libère l'esprit de l'autorité. Ce n'est que lorsque l'esprit est libre qu'il peut faire la part du vrai et du faux, pas avant. Et cette liberté est au début, pas à la fin. Donc la méditation n'est pas un processus par lequel on maîtrise, on discipline, on façonne l'esprit pour obéir à certains désirs ou à certaines prescriptions.

J'espère que vous suivez tout cela. C'est probablement en partie nouveau pour vous, et il se peut que vous le rejetiez. Mais, voyez-vous, accepter ou rejeter indique une incapacité de suivre jusqu'au bout ce que quelqu'un vous dit; et puisque vous avez pris la peine de voyager pour assister à ces réunions, je pense qu'il serait absurde de votre part de vous borner à penser : « il a raison » ou « il a tort ». Veuillez donc écouter, non pas pour savoir « ce que vous en pensez », mais pour savoir si celui qui parle est dans l'erreur ou dans la vérité, pour voir l'erreur dans la vérité, en tant que vérité réellement vécue. Et cela vous serait impossible si vous vous référiez à quelque ouvrage sur la méditation ou à quelque livre de psychologie ou si vous compariez ce qu'on dit à ce que vous savez : vous seriez sur une fausse piste, vous ne seriez pas en train d'écouter.

Si, au contraire, vous écoutez sans effort, simplement parce que vous voulez comprendre, vous verrez qu'il y a une certaine joie à cela. J'ai le sentiment que l'acte d'écouter est à lui seul la clé. Vous n'avez rien à faire qu'à participer en écoutant; cela ne veut pas dire vous identifier : en la méditation, il n'y a ni identification ni imagination.

C'est lorsque l'esprit commence à comprendre tout le processus de sa propre pensée que l'on peut voir comment celle-ci devient autorité. On voit comment la pensée, basée sur la mémoire, sur des connaissances, sur des expériences et sur le penseur qui la guide, devient autorité. Donc l'esprit doit être conscient de ses propres pensées, des motifs d'où elles surgissent, de leurs causes. Et au cours de votre exploration en profondeur, vous verrez que l'autorité de la pensée cessera tout à fait.

Il nous faut donc poser les fondations sur lesquelles bâtir la maison de la méditation. Il est évident que le fait d'envier qui que ce soit, qui est essentiellement comparaison (vous possédez un bel objet que je n'ai pas; vous êtes habile, je ne le suis pas; vous êtes doué, et moi pas), doit disparaître. L'esprit envieux — envieux de possessions, envieux de capacités — ne peut pas aller loin, pas plus que ne peut le faire l'esprit ambitieux. Et vos esprits, pour la plupart, le sont : nous aspirons au succès, nous voulons nous réaliser, non seulement dans le monde, mais en nous-mêmes, alors qu'un esprit mûr ne connaît ni succès ni échec.

Nous devons être libres en nos esprits : non pas d'une façon accessoire et fragmentaire, mais totalement. C'est très ardu, car cela veut dire purifier la conscience qui a été entraînée pendant des siècles à rechercher le succès dans des rivalités. Et se libérer de l'envie n'est pas une question de temps. Il ne s'agit pas de s'en débarrasser graduellement en créant son opposé, puis en essayant soit de s'identifier à lui soit d'intégrer les contraires : l'un ou l'autre moyen exigent du temps. Etre ambitieux, se forger un idéal de non-ambition, puis chercher à parcourir la distance ainsi créée, c'est

se situer dans une durée, et, à mon sens, un tel processus est puéril. Si vous voyez l'ambition clairement, elle se détache de vous. Voir l'envie dans l'ensemble de ses implications (ce qui, en vérité, n'est pas très difficile) ne prend pas de temps. Si vous la regardez, si vous en êtes pleinement conscient, elle s'ouvre à vous rapidement et le fait de la voir est le fait même qui la détache de vous.

Un esprit envieux, ambitieux, égocentrique, ne peut évidemment pas voir la plénitude de la beauté; il ne peut pas savoir ce qu'est l'amour. On peut être marié, avoir des enfants, posséder des maisons, on peut perpétuer son nom, mais un esprit envieux et ambitieux ne peut pas connaître l'amour. Il connaît l'émotivité, la sentimentalité, l'attachement; mais l'attachement n'est pas l'amour.

Si vous êtes parvenus jusque là (pas intellectuellement ou verbalement) vous découvrirez une flamme de passion. La passion est nécessaire. Grâce à elle on peut voir les montagnes, leurs longues pentes et leurs arbres verts; on peut voir la misère partout, les effroyables divisions que l'homme a créées dans sa soif de sécurité; on peut sentir intensément, mais non toutefois égocentriquement. Telles sont les fondations. Et, ayant posé ces bases, l'esprit est libre; il peut aller plus loin, et peut-être n'y a-t-il pas plus loin à aller. A moins que cette totalité ne soit complètement établie dans l'esprit, toute recherche, toute méditation, toute obéissance à la parole, quel que soit celui qui l'a prononcée, ne mène qu'à des illusions, à de fausses visions. Un esprit conditionné par le christianisme peut, évidemment, avoir des visions de Jésus, mais il vit dans des illusions basées sur l'autorité; un tel esprit est très limité et étroit.

Si donc on est parvenu à ce point, intérieurement, la méditation a lieu dans l'immédiat, elle n'est pas remise à après-demain, ou au mois prochain, elle est en cet instant même. Ne vous en tenez pas à des mots : les mots n'expriment pas l'actuel, ils ne sont pas la chose. Si vous ne faites que suivre mentalement ce que je dis, vous n'êtes pas en train de suivre votre mouvement intérieur.

Ainsi, la méditation est essentielle. Elle ne consiste pas à s'asseoir les jambes croisés, ni à respirer d'une certaine manière, ni à répéter des phrases, ni à se conformer à certaines formules : ce ne sont là que des artifices, encore que vous puissiez obtenir ce que ces systèmes vous offrent. Mais ce que vous obtiendrez ne sera qu'un fragment, donc inutile. On peut, au contraire, percevoir d'un seul coup d'œil tout le processus des disciplines, de l'obéissance, du conformisme et le voir se détacher à l'instant même, parce qu'on l'a complètement compris. L'instantanéité de la compréhension est impossible quand l'esprit est paresseux; et il l'est chez la plupart d'entre nous; voilà pourquoi nous préférons que des méthodes, des systèmes, nous disent ce que nous devons faire.

Il existe une excellente forme de paresse, qui est une certaine passivité. Il est bon d'être passif, car alors on voit les choses clairement, avec acuité. Mais être physiquement ou mentalement paresseux, alourdit l'esprit et le corps, de sorte qu'on devient incapable de regarder, de voir.

Ayant, maintenant, établi les fondations (ayant, en somme, rejeté la société ainsi que sa morale) nous pouvons voir que la vertu est une chose merveilleuse, belle et pure. On ne peut pas la cultiver, pas plus qu'on ne peut cultiver l'humilité. Il est stupide de faire des efforts pour être humble mais on rencontre l'humilité lorsque, à la fois détendu et hésitant, l'esprit commence à comprendre lui-même les recoins obscurs et inexplorés de sa conscience. En la connaisance de soi on rencontre l'humilité, et une telle humilité est le sol même, le regard même, le souffle même, avec lesquels on voit, on parle, et on communique avec les autres. Vous ne pouvez pas vous connaître si vous condamnez, jugez, évaluez. Etre attentif, voir « ce qui est » sans déformations, observer comme vous regarderiez une fleur sans la mettre en pièces, c'est cela la connaissance de soi. Sans cette connaissance, toute pensée se pervertit et mène à des illusions. En la connaissance de soi on commence à poser les fondations de la véritable vertu, laquelle échappe à toute

approbation. Dès l'instant que la société, ou que telle personne, la reconnaît comme étant une vertu, elle fait partie d'une catégorie, elle est la vertu de la respectabilité, elle n'est plus vertu.

La connaissance de soi est le commencement de la méditation. Il y a encore beaucoup à dire là-dessus; ceci n'est qu'une introduction : le premier chapitre, pour ainsi dire, d'un livre qui ne finit jamais, car on n'atteint jamais rien, on n'accomplit jamais rien. Et le merveilleux de tout cela, sa beauté est que lorsque la conscience a fait le tour de ses découvertes et s'est vidée de tout ce qu'elle a vu; lorsqu'elle s'est entièrement libérée du connu, sans avoir été poussée par aucun motif; le merveilleux est qu'alors l'inconnaissable, l'immesurable peut, peut-être, entrer en existence.

UN AUDITEUR : *Je ne comprends pas très bien comment la liberté peut être au commencement et non à la fin, car au commencement il y a tout le passé, qui n'est pas la liberté.*

KRISHNAMURTI : Cette question, monsieur, pose le problème de la durée. Serez-vous libre à la fin ? Serez-vous libre au bout de nombreux jours ou de nombreux siècles ?... Croyez bien que je ne cherche pas à discuter avec vous ni à vous convaincre de quoi que ce soit : il nous faut voir la chose. Je suis conditionné en tant qu'hindou, chrétien, communiste; je suis façonné par la société, par des événements, par d'innombrables influences. Le déconditionnement est-il une question de temps ? Veuillez je vous prie, penser à cela. Si vous dites que c'est une question de temps, vous ne faites, pendant ce temps-là, qu'ajouter encore et encore au conditionnement.

Monsieur, voyez ceci : toute cause est aussi un effet, n'est-ce pas ? Une cause et un effet ne sont pas deux choses distinctes et statiques. Ce qui était l'effet devient cause à son tour; c'est une chaîne qui subit de continuelles modifications, qui est influencée, qui mûrit, qui diminue ou s'accroît

avec le temps, et ainsi de suite. Vous êtes conditionné en tant qu'Anglais, Juif, Suisse ou autre chose; et vous voulez me dire qu'il faut du temps pour voir combien c'est absurde ? Et voyant cette absurdité, faut-il du temps pour s'en débarrasser ? Mais, voyez-vous, nous ne voulons pas nous rendre compte de la nature pernicieuse de notre conditionnement, parce que nous l'aimons : nous avons été élevés ainsi. Le drapeau a un sens pour nous parce que nous en retirons un bénéfice. Si nous disions « je ne suis plus suisse » (ou autre chose) nous perdrions vraisemblablement notre emploi, la société nous rejetterait, nous ne pourrions pas marier respectablement notre fils ou notre fille. Alors nous nous accrochons à notre conditionnement et c'est ce qui nous empêche de le voir immédiatement et de nous en débarrasser.

Voyez, monsieur, si j'ai œuvré toute ma vie pour parvenir à quelque chose, pour être quelqu'un, pour être célèbre, croyez-vous que je laisserai tout tomber ? Croyez-vous que j'abandonnerai le bénéfice de tout cela, le prestige, le nom, la situation ? Et pourtant on peut s'en détacher instantanément si l'on voit l'absurdité, la brutalité, la cruauté d'une telle vie de calcul, en laquelle il n'y a ni affection ni amour. Mais on ne veut pas voir, et par conséquent on invente des excuses, on dit : « Je me libérerai plus tard, avec le temps, mais, je vous en prie, ne me dérangez pas maintenant. » C'est ce que disent la plupart d'entre nous, je le crains, et non seulement les personnes douées, mais nous autres qui sommes ordinaires et médiocres : nous tous faisons cela. Trancher le nœud ne prend pas de temps. Il y faut une perception immédiate, une action immédiate, comme devant un serpent ou un précipice.

UN AUDITEUR : *Comment peut-on voir aussi clairement et oublier toute son expérience ?*

KRISHNAMURTI : Ne faut-il pas avoir un esprit innocent pour voir clairement quoi que ce soit ? Toute expérience

vécue façonne l'esprit, ajoute à son conditionnement, et c'est à travers ce conditionnement que nous essayons de voir le neuf. Je ne veux pas dire qu'en ce moment-ci quelque chose de neuf est en train de se produire; là n'est pas la question. Mais puisque nous voulons savoir s'il existe quelque chose de tout à fait neuf, quelque chose qui soit création, il nous faut, assurément, avoir un esprit innocent, un esprit jeune et frais. Je ne dis pas qu'il faut oublier toute l'expérience que l'on a; il est évident que vous ne pouvez pas oublier toutes les expériences que vous avez vécues. Mais il est possible de voir que le processus additif de l'expérience mécanise l'esprit, et qu'un esprit mécanisé ne peut pas être créateur.

Août 1961.

VI

Nous avons vu combien il est nécessaire de voir les faits tels qu'ils sont, de les observer sans condamnations ni justifications, de les aborder sans opinions. En ce qui concerne, en particulier, les faits psychologiques, nous sommes enclins à introduire dans notre observation nos préjugés, nos désirs, nos impulsions, qui déforment « ce qui est » et engendrent un certain sens de culpabilité, une contradiction, un refus d'admettre ce qui est. Nous avons dit aussi combien est importante la complète destruction de tout ce que nous avons construit comme refuges, comme systèmes de protection. La vie nous apparaît trop vaste, trop rapide pour nous. Nos esprit indolents, la lenteur de notre pensée, nos habitudes coutumières créent invariablement des contradictions en nous. Nous essayons de dicter à la vie nos conditions, mais graduellement, au fur et à mesure que s'intensifient nos contradictions et nos conflits intérieurs, nos esprits deviennent de plus en plus obtus. Je voudrais donc, ce matin, si vous le permettez, parler de l'austérité, de la simplicité d'esprit et de la douleur.

Il est très difficile de penser d'une façon directe, de voir les choses clairement et de poursuivre jusqu'au bout, logiquement, raisonnablement, sainement, ce qu'on observe. Il est très difficile d'être clair et par conséquent simple. Je ne parle pas de la simplicité de nos vêtements, ni de celle qui consiste à n'avoir que peu de possessions, mais de la simplicité intérieure. Je pense qu'une simplicité d'approche est

essentielle lorsqu'il s'agit d'un problème ausi complexe que celui de la douleur. Il nous faut donc, avant d'aborder ce problème-là, savoir clairement ce que nous entendons par le mot « simple ».

Notre esprit, tel que nous le connaissons, est si complexe, si infiniment rusé, si subtil; il a passé par tant d'expériences! Il contient toutes les influences du passé, de la race, le résidu de toute la durée. Réduire cette vaste complexité à une simplicité est très difficile; mais je pense que cela doit être fait, sans quoi nous ne pourrons pas aller au-delà de la douleur et de l'état de conflit.

La question est donc : étant donné toute cette complexité faite de connaissances, d'expériences, de mémoire, est-il possible de regarder la douleur face à face et d'en être libéré ?

Tout d'abord, je pense que pour découvrir par soi-même comment penser d'une façon simple et directe, les définitions et les explications sont vraiment des obstacles. Les mots, les définitions ne rendent pas l'esprit simple et les explications n'engendrent aucune clarté de perception. Nous devons donc, il me semble, être très conscients de l'action des mots sur nous, bien que conscients aussi de leur nécessité en tant qu'instruments de communication. Mais ce qui est communiqué dépasse le mot : on transmet une perception, une vision qui ne peut pas être mise en paroles. Un esprit réellement simple n'est pas un esprit ignorant. C'est un esprit qui est libre de suivre toutes les subtilités, les nuances, les mouvements d'un fait donné. Et à cet égard, il doit, évidemment, être libéré de l'emprise des mots. Une telle liberté engendre une simplicité austère. Et lorsqu'existe cette simplicité d'approche on peut regarder directement la douleur et essayer de la comprendre.

Je pense que la simplicité d'esprit et la douleur sont reliées entre elles. Vivre dans la douleur tout au long de notre existence est assurément, pour employer un euphémisme, une sottise. Vivre en conflit; vivre en état de frustration, être toujours empêtré dans des craintes et des

ambitions, être toujours pris par le désir de se réaliser, de parvenir à être un personnage, vivre toute une existence dans cet état est futile et inutile. Pour être libre de la douleur, je pense qu'il faut aborder ce problème complexe très simplement.

Il y a des douleurs de différentes sortes. Il y a la douleur physique : une maladie, un mal de dents, l'amputation d'un membre, la perte de la vue, etc., et la douleur psychique : la perte d'un être aimé, se sentir médiocre et sans talent alors que tant de personnes sont douées ou ont de la fortune, une situation, du prestige, du pouvoir; aspirer à une réalisation de soi et, à l'ombre de cette réalisation, sentir toujours une frustration, accompagnée de douleur.

Voilà deux types de douleur : la physique et la psychique. Il peut aussi arriver qu'on perde un bras, par exemple, et que surgisse alors le problème total de la douleur; on repense au passé, on se souvient de tout ce qu'on a fait et qu'on ne peut plus faire, on compare, et ce faisant, on engendre de la douleur. Ce processus nous est familier. Le fait est que j'ai perdu un bras, et qu'aucune somme de théories, d'explications, de comparaisons, qu'aucune pitié que je déverserais sur moi-même ne me le rendraient, mais on se complaît à se prendre en pitié, à ré-évoquer le passé, et la réalité du présent étant en contradiction avec ce qui a été, la comparaison engendre immanquablement un conflit douloureux. Voilà comment naît un certain type de douleur.

La douleur psychique naît de la même façon : mon frère, mon fils est mort, il n'est plus. Aucune somme de théories, d'explications, de croyances, d'espoirs ne le ramènera jamais. Le fait cruel, l'irrémédiable réalité est qu'il m'a quitté. Un autre fait est la solitude où je me trouve parce qu'il m'a quitté. Nous étions amis, nous conversions ensemble, nous riions ensemble, nous étions heureux ensemble, et maintenant je suis seul. La solitude est un fait et la mort est un fait. Je suis bien obligé d'accepter la mort, mais je refuse d'être seul en ce monde. Alors j'invente des théories, des espérances, des explications, afin de

m'évader de la réalité. Ce sont ces évasions qui engendrent la douleur, non le fait que je suis seul, non celui que mon frère est mort, car un fait ne peut jamais être douloureux, c'est très important de le comprendre si l'on veut réellement, totalement, complètement s'affranchir de la douleur. Et je pense qu'une telle libération est possible si l'on ne cherche plus d'explications ni d'évasions, si l'on affronte le fait. Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de le faire.

Nous savons ce qu'est la mort, ainsi que la peur extraordinaire qu'elle suscite. C'est un fait que nous mourrons tous, que cela nous plaise ou non. Alors nous rationalisons la mort ou nous nous évadons dans des croyances, karma, réincarnation, résurrection ou autre chose, qui ne font qu'alimenter la peur au cours de notre fuite. Et la question est de savoir si nous sommes résolus à aller jusqu'au bout et à voir s'il est possible d'être complètement libre de la douleur, non pas dans l'avenir, mais maintenant, dans le présent.

Pouvons-nous, chacun de nous, voir la réalité en face, d'une façon intelligente et saine ? Puis-je voir en face le fait que mon fils est mort (ou mon frère, ma sœur, mon mari, ma femme, un ami) et que je suis dans la solitude ? Puis-je voir ma solitude face à face et ne pas fuir au moyen d'explications, de croyances, de théories, etc. ? Puis-je regarder un fait, quel qu'il soit ? Voir que je n'ai aucun talent, que je suis obtus, inintelligent, que je souffre de ma solitude, et que mes croyances, mes structures religieuses, mes valeurs spirituelles, sont autant de systèmes de protection ? Puis-je voir en réalité et ne pas chercher des voies et des moyens d'évasion ? Est-ce possible ?

Je crois que cela n'est possible que si l'on ne fait pas intervenir la notion du temps, l'idée d'un demain. Nos esprits sont paresseux et c'est pourquoi nous demandons du temps : du temps pour surmonter notre douleur, du temps pour acquérir des qualités. Le temps n'efface pas la douleur; il peut nous permettre d'oublier une souffrance

particulière, mais la douleur est toujours là, dans les profondeurs. Et je pense qu'il est possible de balayer la douleur dans sa totalité, non pas demain, non pas au cours du temps, mais de voir la réalité dans le présent et d'aller au-delà.

Après tout, pourquoi devrions-nous souffrir ? La souffrance est une maladie. Nous allons chez le médecin pour nous débarrasser de nos maladies, mais pourquoi nous croyons-nous obligés de demeurer dans une affliction, quelle qu'elle soit ?... Veuillez croire que je ne parle pas théoriquement, ce serait trop superficiel. Pourquoi devrions-nous être dans un état psychique douloureux, et pouvons-nous nous débarrasser complètement de la douleur ?

Cette question revient à nous demander : « Pourquoi devrions-nous vivre dans un état de conflit ? » Car la douleur est un état de conflit. On pense que cet état de contradiction est nécessaire, qu'il fait partie de la vie, que dans la nature, que partout autour de nous, cette lutte existe, bref, qu'il est impossible de vivre sans conflits. On accepte donc cet état comme étant inévitable, à la fois en nous-mêmes et dans le monde.

A mon sens, aucun conflit d'aucune sorte n'est nécessaire. Vous pouvez me répondre : « C'est une idée bizarre, qui vous est toute personnelle : vous êtes seul, vous n'êtes pas marié, et il est peut-être facile pour vous de vivre sans conflits; mais nous devons lutter contre nos voisins, lutter dans notre travail : tout ce que nous touchons engendre de l'opposition. »

Je crois qu'ici intervient une question d'éducation. Celle qu'on nous a donnée est défectueuse; nous avons été entraînés à penser en termes de compétitions, en termes de comparaisons. Je me demande si l'on peut comprendre, si l'on peut voir quoi que ce soit, par comparaison. Ou ne voit-on clairement, simplement, que lorsque toute comparaison a cessé ? Il est évident que l'on ne peut voir avec clarté que lorsqu'on n'est plus ambitieux, qu'on n'essaye plus d'être ou de devenir quelque chose. Je ne veux pas dire qu'il faut se satisfaire de ce que l'on est, mais que

l'on peut vivre sans se comparer aux autres, et sans comparer ce que l'on est à ce que l'on « devrait être ». Voir à tout instant « ce qui est » élimine toute évaluation comparative et, je pense, peut par conséquent aussi éliminer la douleur. Je crois qu'il est très important que l'esprit se débarrasse de la douleur, car alors la vie acquiert une signification toute nouvelle.

Ce qu'il y a aussi de malheureux, voyez-vous, c'est que nous recherchons le confort : non seulement physique, mais aussi psychologique. Nous voulons nous réfugier dans une idée, et lorsqu'elle fait faillite, nous sommes dans le désespoir, ce qui engendre encore de la douleur. La question est donc : « l'esprit peut-il vivre, fonctionner, sans abri psychique, sans refuge ? » Peut-on vivre de jour en jour, en faisant face à chaque fait, au fur et à mesure qu'il surgit, et ne jamais chercher une évasion ? Affronter « ce qui est » chaque minute de la journée ? Je pense que nous découvririons alors que, non seulement la douleur prend fin, mais que l'esprit devient étonnamment simple, clair, capable de perception directe, sans mots, sans symboles.

Je ne sais pas si vous avez jamais pensé sans mots. Existe-t-il une pensée sans langage ? Ou toute la pensée est-elle uniquement des mots, des symboles, de l'imagination ? Je pense que tous les mots, tous les symboles, toutes les idées sont préjudiciables à la clarté de la vision. Pour parvenir jusqu'à l'extrême fin de la douleur et savoir s'il est possible d'être libre immédiatement, de vivre chaque journée en étant affranchi de la douleur, on doit pénétrer très profondément en soi-même et se débarrasser de toutes ces explications, de ces mots, de ces idées, de ces croyances, de sorte que l'esprit soit réellement purifié et capable de voir « ce qui est ».

UN AUDITEUR : *Lorsqu'on souffre, il est inévitable que l'on veuille trouver un remède.*

KRISHNAMURTI : Monsieur, ainsi que nous le disions l'autre jour, nous voulons mener une vie agréable, n'est-ce pas ?

Nous ne cherchons pas à modifier ce qui est agréable, nous voulons que notre plaisir dure jour et nuit, indéfiniment, et craignons tellement de le voir disparaître, ou s'altérer, que nous n'osons pas y toucher, ni même l'effleurer d'un souffle. Nous nous y accrochons, nous nous cramponnons à ce qui nous délecte, nous donne de la joie, du plaisir, des sensations, comme aller à l'église, à la messe, etc. Cela nous stimule, cela nous donne l'impression de nous rapprocher de l'essence des choses et nous voulons demeurer dans ce sentiment. Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre aussi intensément avec la douleur sans chercher à y porter remède ? L'avez-vous jamais essayé ? Avez-vous jamais essayé de vivre en compagnie d'une douleur physique ? Ou dans du bruit ?

Prenons un exemple très simple. Au cours d'une nuit où vous voulez dormir, un chien au-dehors se met à aboyer et continue à aboyer indéfiniment. Que faites-vous ? Vous résistez, n'est-ce pas ? Vous jetez quelque objet à ce chien, vous le maudissez, vous faites tout ce que vous pouvez contre lui. Mais, si au lieu de cela, vous suiviez ce bruit, si vous écoutiez cet aboiement sans aucune résistance, vous dérangerait-il encore ? Je ne sais si vous avez jamais essayé cela. Essayez un jour de ne pas résister. De même que vous ne repoussez pas le plaisir, ne pouvez-vous pas vivre avec la douleur sans résistance, sans choix, sans évasion, mais simplement vivre avec elle ? Cultiver l'espérance c'est inviter le désespoir. Mais vivre avec une chose, voyez-vous, c'est l'aimer. Lorsque vous aimez une personne, vous voulez vivre avec elle, être avec elle, n'est-ce pas ? On peut, de même, vivre avec la douleur, sans masochisme, en la voyant dans son ensemble, en n'essayant pas de la fuir, mais au contraire en percevant sa force, son intensité et aussi son extrême superficialité — ce qui veut dire l'accepter. Après tout, vous acceptez un plaisir intense; vous ne voulez pas le modifier, vous le laissez suivre son cours. De la même façon, vivre avec la douleur, veut dire, en réalité, l'aimer; et cela requiert une énorme énergie, une très grande com-

préhension; cela veut dire s'observer sans arrêt afin de voir si l'on s'évade du fait. Il est terriblement facile de s'évader; on peut se droguer, boire, ouvrir la radio, se plonger dans un livre, bavarder, etc. Mais vivre avec une chose entièrement, totalement, que cela soit un plaisir ou une douleur, cela exige une grande vivacité d'esprit. Et lorsque l'esprit est à ce point éveillé, il engendre sa propre action; je dirai plutôt que l'action surgit du fait lui-même, sur lequel l'esprit n'a aucune action à exercer.

Un auditeur : *En cas de douleur physique, ne devons-nous pas aller chez un médecin ?*

Krishnamurti : Si vous avez mal aux dents, vous devez évidemment aller chez un dentiste. Si vous êtes malade, vous vous faites soigner. Ne sommes-nous pas quelque peu superficiels en posant une pareille question ? Nous ne parlons pas de la souffrance physique, mais de la douleur psychologique et de toutes les tortures que l'on s'inflige à cause de quelque idée, de quelque croyance ou de quelque personne; et nous sommes en train de nous demander s'il est possible de s'affranchir de cette douleur-là. Monsieur, l'organisme physiologique est une machine qui peut se dérégler et nous devons vivre avec elle du mieux que nous pouvons; mais nous devons aussi veiller à ce que l'organisme mécanique n'intervienne pas dans l'esprit, ne le pervertisse ni ne le déforme, et que l'esprit demeure sain en dépit de la maladie physique. Notre question est de savoir si notre conscience, en laquelle est la source de toute illumination comme de tout conflit, de tout tourment et de toute douleur, peut être affranchie de la douleur, non contaminée par nos maladies physiques et par toute la vie matérielle.

Après tout, nous vieillissons tous, tous les jours, mais il est certes possible de garder un esprit jeune, frais, innocent, non alourdi par l'effroyable fardeau de l'expérience, du savoir et des tourments. J'ai le sentiment qu'un esprit jeune, innocent, est absolument nécessaire si l'on veut découvrir

ce qui est vrai, si ce qu'on appelle du nom de Dieu, ou autrement, existe. Un esprit vieux, torturé, souffrant, ne peut jamais le découvrir. Et faire de la douleur une nécessité, un chemin qui, un jour ou l'autre, nous conduira au Ciel est absurde. Le christianisme respecte et honore la douleur comme étant la voie de l'illumination. Mais on doit être affranchi de la douleur, des ténèbres; alors seulement la lumière peut être.

UN AUDITEUR : *M'est-il possible d'être libéré de la douleur, lorsque je vois tant de douleur autour de moi ?*

KRISHNAMURTI : Qu'en pensez-vous ? Allez en Orient, en Inde, partout en Asie, et vous trouverez beaucoup de souffrance, de douleur physique, de famine, de dégradation, de pauvreté. C'est une des formes de la douleur. Venez ensuite dans le monde moderne et voyez comment on s'affaire à décorer la prison extérieure, voyez cette immense richesse, mais au sein de cette prospérité les gens sont très pauvres intérieurement, très vides. Là aussi il y a de la douleur. Y pouvez-vous quelque chose ? Que pouvez-vous faire en ce qui concerne ma douleur ? Pouvez-vous me venir en aide ? Veuillez réfléchir à cela, messieurs.

J'ai parlé ce matin, pendant environ une demi-heure, de la douleur et de comment nous en affranchir. Vous ai-je aidés, en ce sens que vous en êtes débarrassés ? Que vous n'en porterez plus le fardeau un jour de plus, que vous êtes totalement libérés de la douleur ? Il est évident que tout le travail doit être fait par vous-mêmes : je ne peux que vous donner une indication. Un poteau indicateur n'a aucune valeur, en ce sens qu'il est inutile de s'asseoir devant lui et de le lire indéfiniment. Vous devez affronter la solitude, aller jusqu'à son extrême fin, en tout ce qu'elle implique. Puis-je secourir la douleur du Monde ? Nous ne connaissons pas seulement notre propre angoisse, nous voyons le désespoir dans le visage des autres. Nous pouvons indiquer la porte de la liberté, mais la plupart des personnes demandent

qu'on la leur fasse franchir. Ils vénèrent celui qui, d'après eux, les transportera jusque-là, ils en font un maître, un Sauveur, ce qui est une ineptie.

UN AUDITEUR : *De quelle utilité une personne libre est-elle pour celui qu'elle ne peut pas aider ?*

KRISHNAMURTI : Que nous sommes utilitaires! Nous voulons tout utiliser à notre profit ou au profit de quelqu'un. A quoi sert une fleur sur le bord de la route ? A quoi sert un nuage sur la montagne ? A quoi sert l'amour ? Pouvez-vous utiliser l'amour ? La charité a-t-elle une utilité ? L'humilité sert-elle à quelque chose ? Etre sans ambition dans un monde rempli d'ambition, cela sert-il à quelque chose ? La bienveillance, la douceur, la générosité sont tout à fait inutiles à l'homme qui n'est pas généreux. Une personne libre est sans utilité aucune pour l'homme que dévore l'ambition, et n'a aucune valeur pour nous qui, pour la plupart, poursuivons le succès. Vous pouvez parler de liberté, mais c'est le succès qui vous intéresse. Tout ce que peut vous dire l'homme libre est de venir sur cette autre rive du fleuve, de voir la beauté du ciel et l'enchantement de la simplicité; d'aimer, d'être compatissant, d'être généreux, d'être sans ambition. Très peu de personnes acceptent d'aborder cette rive, de sorte que l'homme qui est là est de très peu d'utilité. Probablement vous le mettrez dans une église et lui rendrez un culte : c'est à peu près tout ce que vous êtes disposés à faire.

UN AUDITEUR : *Vivre avec la douleur, cela veut dire la faire durer et nous reculons devant cette prolongation de la douleur.*

KRISHNAMURTI : Je n'ai certainement pas voulu dire cela. Pour vivre avec quoi que ce soit, pour vivre en compagnie de la laideur ou de la beauté, il faut une très grande intensité. Lorsqu'on vit avec ces montagnes jour après jour, si

l'on n'est pas conscient de leur présence d'une façon très vivante, si on ne les aime pas, si on n'en voit pas à chaque instant la beauté, les couleurs changeantes, les ombres, on devient comme ces paysans qui y sont tellement habitués qu'ils ne les voient plus. La beauté corrompt si on ne demeure pas très vivant dans les rapports que l'on a avec elle. Il en est de même de la douleur psychique : elle émousse l'esprit si on ne l'observe pas sans cesse avec intensité. Vivre avec elle ne la prolonge pas, au contraire : dès qu'on la voit dans sa totalité, elle n'est plus là. Ce que l'on voit, c'est-à-dire l'entière structure de la douleur, son anatomie, son intériorité, non des théories à son sujet, mais son fait réel, sa totalité — nous quitte, cesse d'exister. La rapidité, l'acuité de la perception, dépend de nous. Si nous n'avons pas un esprit simple et direct, si nous sommes remplis du bruit de nos croyances, de nos peurs, de nos espoirs et désespoirs, voulant modifier le fait, le « ce qui est », nous prolongeons la douleur.

Un auditeur : *Nos idées préconçues sont des barrières; il nous faut les examiner pour nous en défaire et cela peut prendre du temps.*

Krishnamurti : Monsieur, voir qu'on souffre de la solitude et se rendre compte qu'on veut s'en échapper, sont des actes instantanés, n'est-ce pas ? Le fait de ma solitude et celui de mon refus de l'affronter, je peux les percevoir immédiatement. Et je peux aussi voir instantanément que les barrières que je découvre en moi ne sont, en vérité, que des moyens de fuir ma solitude, dans laquelle je dois pourtant entrer, que je ne peux pas éloigner de moi.

Notre difficulté, voyez-vous, est que nous sommes si attachés aux objets vers lesquels nous fuyons! Ils sont devenus si importants, si extraordinairement respectables! Et nous nous imaginons que si nous cessions de participer à cette respectabilité, Dieu seul sait ce qui arriverait! Donc notre attachement à la respectabilité devient suprêmement impor-

tant, et non le fait qu'il faut comprendre la solitude, ou toute autre chose, complètement.

UN AUDITEUR : *Si nous n'avons pas cette intensité, que pouvons-nous faire pour l'avoir ?*

KRISHNAMURTI : Je me demande si nous voulons cette intensité. Etre intense implique une destruction, n'est-ce pas ? Cela veut dire pulvériser tout ce que nous avons considéré important dans la vie. Peut-être est-ce donc la peur qui nous empêche d'être intenses.

Nous voulons tous être terriblement respectables, les jeunes aussi bien que les vieux. Etre respectable veut dire être reconnu par la société, et la société ne reconnaît que la personne qui a réussi, la personne importante, célèbre. Elle ignore les autres. Alors, nous rendons un culte au succès et à la respectabilité. Mais lorsque cela nous est égal que la société nous considère ou non respectable, lorsque nous ne sommes pas en quête de succès, lorsque nous ne voulons pas devenir « quelqu'un », nous sentons en nous une intensité qui indique qu'il n'y a plus de peur, plus de conflits, plus de contradictions, en nous. Cette abondante énergie nous permet de poursuivre le fait jusqu'à sa fin extrême.

Août 1961.

VII

Si vous le voulez bien, nous reprendrons notre sujet d'avant-hier : la méditation et la totalité de son contenu. En Orient, la méditation est un événement quotidien très important pour les personnes qui ont examiné profondément cette question, laquelle n'est peut-être pas, en Occident, aussi urgente et grave. Mais comme elle englobe la totalité du processus de la vie, je pense que nous devrions considérer ce qu'elle implique.

Ainsi que je le disais, il serait futile et vain de s'en tenir à des discours, de demeurer au niveau verbal. Ne prêter à cette question qu'une attention intellectuelle équivaudrait à suivre un cercueil jusqu'à sa tombe. Mais si l'on y pénètre très profondément, elle révèle ce que la vie a de plus extraordinaire. Je me propose d'ouvrir avec vous le livre de la vie; ce que je dirai aujourd'hui ne sera que le premier chapitre; et d'ailleurs ce livre n'est pas un ouvrage achevé, car le processus total de la vie n'a pas de fin. Mais nous examinerons nos découvertes au fur et à mesure qu'elles surgiront.

Nous approfondirons notre exploration ainsi que vous le verrez, mais je pense qu'il est d'abord nécessaire de comprendre ce que veut dire penser positivement. Je n'emploie pas les mots « négatif » et « positif » en les opposant l'un à l'autre. Les pensées de la plupart d'entre nous sont positives : nous accumulons, nous additionnons — et lorsque cela nous convient, nous soustrayons. La pensée positive est imitative, conformiste, elle s'insère dans le cadre de la société ou dans celui de nos désirs. Cette pensée positive satis-

fait la plupart d'entre nous, mais à mon sens elle ne mène nulle part.

La pensée négative n'est pas l'opposé de la positive : c'est un état tout autre, un processus différent, et je pense qu'il est important de le comprendre clairement avant d'aller plus loin. Penser négativement c'est dénuder l'esprit totalement, c'est faire en sorte que se calme cet entrepôt de réactions qu'est le cerveau.

Vous avez certainement remarqué que le cerveau est très actif, en perpétuelle réaction : il est obligé de réagir, sans quoi il mourrait; et au cours de ses réactions il engendre des processus positifs que nous appelons pensée positive mais qui sont des systèmes mécaniques de défense. Si vous avez observé votre façon de penser, vous pouvez vous rendre compte que ce que je dis est très simple.

Il me semble qu'avant tout il est important que le cerveau soit pleinement conscient et sensible sans réagir; et par conséquent il me semble qu'il est nécessaire de penser négativement. Nous pourrons développer ce point plus tard, dans nos entretiens, mais si vous le saisissez déjà, vous verrez que la pensée négative ne comporte aucun effort, tandis qu'en la pensée positive il y a toujours de l'effort, c'est-à-dire un état de conflit dans lequel sont emmêlés la réussite, l'échec, la non-acceptation des faits.

Veuillez observer vos esprits à l'œuvre, vos cerveaux au travail, ne vous contentez pas de suivre mes mots. Les mots n'ont aucune valeur par eux-mêmes, ils ne sont que des instruments de communication; si vous demeurez au niveau verbal, vous n'irez pas loin.

Nous avons tous des cerveaux très actifs, à cause de notre éducation, de notre culture et de l'influence qu'exercent sur nous la société, la religion et tout le reste; mais notre psychisme, dans sa totalité, est indolent. Si vous avez déjà entrepris de rendre le cerveau à la fois calme et totalement sensitif vous devez savoir que c'est une tâche très ardue. Il ne faut pourtant aucun effort pour que le cerveau soit extraordinairement actif et en même temps tout à fait calme.

Pour la plupart d'entre nous, l'effort semble faire partie de l'existence; nous ne pouvons apparemment pas vivre sans l'effort de nous lever le matin; l'effort d'aller à l'école, l'effort de nous rendre au travail, l'effort de maintenir une certaine activité, l'effort d'aimer. Notre vie entière, de la naissance à la tombe est une série d'efforts. Effort est synonyme de conflit. Mais si, sans effort, nous nous observons en situation, les choses sont telles qu'elles sont, le fait est ce qu'il est. Nous ne nous sommes jamais observés tels que nous sommes consciemment, ou inconsciemment. Nous ne faisons que modifier, remplacer, transformer, refouler, ce que nous voyons en nous-mêmes. Tout cela implique des conflits et un esprit, un cerveau en état de conflit, n'est calme à aucun moment. Pour penser profondément, pour entrer profondément en nous-mêmes, il nous faut un cerveau qui, loin d'être inerte, endormi, drogué par des croyances, par des systèmes de protection, soit intensément actif et pourtant calme.

Ce perpétuel état de conflit obscurcit notre état de conscience et c'est pourquoi, si nous voulons pénétrer dans la réalité de la méditation — et de la vie — il nous faut, au départ, comprendre nos conflits intérieurs et en quoi consistent nos efforts. Vous avez sans doute remarqué que ces efforts sont toujours en vue de réussir, d'être quelqu'un, d'atteindre un but. Les conflits, les frustrations, les tourments, le désespoir qui en résultent, rendent insensibles, abêtissent l'esprit. Nous connaissons tous des personnes que leurs continuelles contradictions intérieures ont rendues inertes. Ainsi, pour voyager très loin et très profondément, il nous faut comprendre complètement la nature de nos contradictions et des efforts auxquels nous nous livrons. Les conflits, les efforts interviennent dans toute pensée positive. La pensée négative, qui est la plus haute forme de pensée, ne comporte ni luttes ni effort.

Toute pensée est la réaction mécanique d'un arrière-plan, d'une éducation, d'un conditionnement. Elle n'est donc jamais libre.

Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de vous rendre directement compte de ce qu'est la pensée. Il ne s'agit pas de chercher dans un dictionnaire la définition de la pensée, ni de lire des idées philosophiques à ce sujet, mais de voir sur le vif que la pensée est une réaction.

Veuillez suivre ceci avec attention : si je vous pose une question sur un sujet qui vous est familier, vous me répondez immédiatement, car vous connaissez bien la réponse; si la question est un peu compliquée, il se produit un battement, au cours duquel votre cerveau est actif, car il cherche la réponse dans la mémoire; si la question est encore plus compliquée, l'intervalle de temps s'allonge pendant que le cerveau cherche, creuse, s'efforce de trouver la réponse. Et si l'on vous pose une question qui vous est tout à fait étrangère, vous répondez « je ne sais pas ». Mais cet état de « ne pas savoir » est une durée au cours de laquelle votre cerveau cherche une réponse qui lui soit donnée, soit en compulsant un ouvrage, soit en interrogeant quelqu'un : c'est toujours un état d'attente. Ce processus de la pensée est très simple à voir. Nous le mettons constamment en œuvre. C'est la réaction du cerveau à l'ensemble des expériences et des connaissances que nous avons emmagasinées.

Or l'état de l'esprit qui dit : « je ne sais pas », mais qui attend une réponse est entièrement différent de l'état de celui qui dit « je ne sais pas » et n'attend rien. J'espère que vous me suivez, car si cela n'est pas clair, je crains que vous ne puissiez pas m'accompagner plus loin. Nous sommes en train d'explorer le champ de la méditation et faisons des sondages dans le problème que pose le cerveau, la pensée dans son ensemble. Si l'on ne comprend pas la racine de toute pensée, aller au-delà de la pensée est impossible.

Je disais qu'il y a deux états : celui du cerveau qui dit « je ne sais pas » et qui cherche une réponse, et il y a l'autre, l'état de non-savoir parce qu'il n'y a pas de réponse. Si nous voyons cela clairement, nous pouvons aller de l'avant et examiner la différence qu'il y a entre l'attention et la concentration.

Chacun sait ce que se concentrer veut dire. L'écolier le sait lorsqu'il a envie de regarder par la fenêtre et que le professeur lui dit : « Regardez votre livre. » L'élève s'oblige à regarder le livre alors qu'il a envie de regarder par la fenêtre, et c'est un état de conflit. Contraindre le cerveau à se concentrer est un processus familier à la plupart d'entre nous. C'est un processus d'exclusion. On exclut, on fait taire tout ce qui dérange la concentration. Celle-ci est donc toujours doublée de distraction. Parce qu'on nous a enseigné à nous concentrer, à exclure, à éliminer, nous luttons contre la distraction, ce qui évidemment est un état de conflit.

L'attention, par contre, n'est pas un processus de concentration. En elle, il n'y a pas de distraction. C'est une chose toute différente et nous allons l'examiner...

... Je vous en prie... ce dont nous parlons est très important; venir ici n'est pas comme aller à un concert, à un divertissement. Il faut un énorme travail de votre part pour comprendre ce qu'est un état d'attention dénué aussi bien de volonté que de non-volonté. Si vous ne pouvez pas suivre sérieusement, écoutez du moins tranquillement, entendez les mots et oubliez le tout. Mais si vous prenez profondément contact avec la question, vous verrez que ses implications sont immenses. Vous verrez, lorsque nous aurons avancé encore quelque peu, que l'attention implique une nécessité de liberté.

Là où l'esprit est en conflit, faisant un effort, il n'y a pas de liberté; et au cours d'une concentration qu'accompagne l'inévitable résistance à la distraction, il n'y a pas de liberté non plus. Mais si nous sommes dans un état d'attention, nous voyons qu'il ne comporte aucun conflit et que, de ce fait, la conscience y est libre totalement, non seulement à son niveau superficiel, mais aussi en ses profondeurs inconscientes, là où se cachent les pensées secrètes et les désirs inavoués.

Nous savons maintenant ce qu'est la concentration. Voyons ce qu'est l'attention. Je pose cette question et la réaction instinctive de chacun est de trouver une réponse,

une explication, une définition. Plus la définition sera habile plus elle nous satisfera. Mais je n'ai pas de définition à donner : nous nous interrogeons sans paroles, ce qui est très ardu; nous explorons négativement. Si vous vous interrogez au moyen d'une pensée positive, vous ne découvrirez jamais la beauté de l'attention. Mais si vous avez saisi ce qu'est la pensée négative (c'est ne pas penser en termes de réactions, le cerveau ne demandant pas de réponse) vous découvrirez ce qu'est l'attention.

Je m'explique encore une fois. L'attention n'est pas un état de concentration; en elle, il n'y a pas de distraction, pas de conflit, pas de but à atteindre; donc le cerveau est attentif, ce qui veut dire qu'il n'a pas de frontières; il est calme. L'attention est un état d'esprit où tout savoir a cessé et où ne subsiste que l'interrogation.

Essayez, un jour, une expérience simple. En allant vous promener, soyez attentifs. Vous verrez, vous entendrez beaucoup plus de choses que lorsque le cerveau est concentré, car l'attention est un état de « non-savoir », donc d'interrogation. Dans cet état, le cerveau interroge sans cause, sans motif; c'est de la pure recherche, c'est la qualité d'un esprit vraiment scientifique. Cet esprit a évidemment des connaissances, mais qui ne viennent pas s'ingérer mal à propos dans la recherche. Donc un esprit attentif peut se concentrer et cette concentration n'est pas une résistance, une exclusion. Quelques-uns d'entre vous me suivent-ils ? Allons plus loin.

L'état d'attention, nous venons de le voir, est l'état d'un esprit qui n'est pas surchargé d'informations, de connaissances, d'expérience; c'est un état de non-savoir. Cela veut dire que le cerveau, que le psychisme entier a complètement rejeté toute influence, tout commandement, toute sanction; il a compris de quoi est faite l'autorité; il a dissous toute ambition; il n'est plus envieux et avide; il est totalement opposé à la société et à sa morale; il n'a plus aucune appartenance. Il peut alors se lancer dans la recherche.

Or une recherche profonde a besoin de silence. Si je veux

regarder ces montagnes et écouter le torrent dans sa course précipitée, ce n'est pas seulement mon cerveau qui doit être calme, mais mon psychisme tout entier, conscient et inconscient. Si le cerveau bavarde, si le psychisme est avide, je ne vois pas les montagnes, je n'écoute pas le son du torrent. La recherche implique la liberté et le silence.

De nombreux volumes ont été écrits sur la façon de calmer l'esprit au moyen de la méditation et de la concentration. Non pas que j'en aie lu aucun, mais des personnes m'en ont parlé. Eduquer l'esprit à être silencieux est une pure sottise. Si vous entraînez l'esprit à être silencieux vous tombez dans un état de décomposition, parce que tout esprit qui se conforme par peur, par avidité, envie ou ambition est mort, inerte, stupide. Un tel esprit peut, certes, être silencieux, mais il demeure inerte et stupide et rien de neuf ne peut jamais pénétrer en lui.

Je ne sais pas si vous êtes parvenus au point de voir par vous-mêmes qu'un esprit attentif est sans conflit, donc libre; si vous le voyez, vous savez que ce dont nous parlons n'est autre que la méditation.

En ce processus de connaissance de soi, on voit qu'un esprit silencieux, loin d'être mort, est extraordinairement actif. Ce n'est pas l'activité des grandes réalisations, ce n'est pas celle qui consiste à additionner, soustraire, aller, venir et devenir, car cet état intensément actif est né sans qu'on l'ait recherché, sans aucun effort : tout au long il a tout compris : chaque phase de son être. Il n'y a eu aucune suppression d'aucune sorte, donc aucune peur, aucune imitation, aucun conformisme. Si cela n'a pas été ainsi, il ne peut pas y avoir de silence.

Et maintenant, que peut-il se produire ? Jusqu'ici, nous avons employé des mots pour communiquer quelque chose, mais les mots ne sont pas la chose. Le mot « silence » n'est pas le silence. Veuillez donc comprendre ceci : pour que le silence soit, l'esprit doit être libéré du mot.

Lorsque l'esprit est véritablement immobile, c'est-à-dire actif et libre, et n'est plus en train de communiquer quelque

chose, de s'exprimer, d'accomplir, il y a création. Cette création n'est pas une vision. Des Chrétiens peuvent avoir des visions du Christ et des Hindous des visions de leurs divinités, petites ou grandes. Ils ne font, les uns et les autres, que réagir à leur conditionnement; ils projettent leurs visions et ce qu'ils voient est le produit de leur arrière-plan particulier; ce qu'ils voient n'est pas le fait, mais la projection de leurs souhaits, de leurs désirs, de leurs espérances. Un esprit attentif et silencieux n'a pas de visions, car il s'est libéré de tout conditionnement. Il sait ce que créer veut dire — ce qui est entièrement différent de la soi-disant créativité du musicien, du peintre, du poète.

Si vous êtes parvenus aussi loin que cela, vous verrez qu'il existe un état d'esprit sans durée et sans espace, où l'on voit et l'on reçoit « cela » qui n'est pas mesurable; et ce qui est vu et senti, en cet état de l'expérience, appartient à l'instant et ne peut pas être emmagasiné.

Cette réalité, qui n'est pas mesurable, qu'on ne peut nommer, qui n'a pas de mot, n'entre en existence que lorsque l'esprit est complètement libre et silencieux, en un état de création. L'état de création n'est pas une ivresse; n'est pas provoqué par une stimulation; mais lorsqu'on a compris, lorsqu'on a traversé cette connaissance de soi et qu'on est libéré de toutes les réactions de l'envie, de l'ambition, de l'avidité, on voit que la création est toujours neuve et, par conséquent, toujours destructive. Et la création ne peut jamais s'insérer dans le cadre de la société, ni dans celui d'aucune individualité limitée. Dire qu'une individualité limitée est à la recherche de la réalité n'a aucun sens. Et lorsque cette création est là, tout ce que l'on a amassé est totalement détruit et ce qui reste est toujours neuf, donc toujours vrai et immesurable.

. . . . . .

UN AUDITEUR : *L'état de totale attention et l'état de désir sans motif, est-ce la même chose ?*

KRISHNAMURTI : Messieurs, le désir est une des choses les

plus extraordinaires qui soient. Pour nous qui le connaissons en tant que conflit, il est accompagné de tels tourments! Nous l'entourons de telles limitations! Et nos désirs sont si étroits, mesquins, médiocres! Nous voulons une voiture, nous voulons être plus beaux, nous voulons réussir : voyez comme tout cela est petit ! Je me demande s'il existe un désir sans aucun tourment, sans aucun désespoir... Il peut exister, mais on ne le connaît pas tant qu'on est la proie de désirs qui engendrent des conflits. Lorsqu'on comprend totalement la nature du désir et de ses mobiles; la raison des tortures, des privations, des disciplines, auxquelles nous nous soumettons et celle des luttes douloureuses que nous soutenons contre le désir; lorsque tout cela est compris et dissous jusqu'à avoir disparu complètement, le désir pourrait devenir autre chose, il pourrait être de l'amour. Et l'amour pourrait trouver son expression. L'amour n'a pas de demain, il ne pense pas au passé, ce qui veut dire que le cerveau n'a pas de prise sur l'amour. Je ne sais pas si vous avez jamais observé la façon dont le cerveau intervient dans l'amour, disant qu'il doit être respectable; le scindant en divin et profane; le façonnant, le dominant, le guidant; l'adaptant aux cadres de la société ou à ceux de sa propre expérience.

Mais il existe un état d'affection, d'amour, en lequel le cerveau ne s'ingère pas. Et peut-être pourrait-on découvrir cet amour. Mais pourquoi comparer ? Pourquoi dire « c'est ainsi » ou « cela n'est pas ainsi » ?

Voyez-vous, messieurs, je ne sais pas si vous avez jamais observé une goutte de pluie alors qu'elle tombe du ciel. Cette seule goutte est de la nature de tous les fleuves, de tous les océans, de tous les ruisseaux et de l'eau que vous buvez. Mais cette goutte ne pense pas qu'elle deviendra le fleuve. Elle tombe simplement, complète, totale. De même, lorsque l'esprit a passé par toute cette connaissance de soi, il est complet. En cet état, il ne compare pas. Ce qui est création n'agit pas par comparaison; et parce que cet état est destructeur, rien de ce qui est vieux ne subsiste en lui.

Ainsi, l'on doit passer par ce processus de connaissance de soi, non intellectuellement mais en fait, et cela à partir de l'instant présent, et pour toujours, car se connaître n'a pas de fin. N'ayant pas de fin, se connaître n'a pas non plus de commencement, et par conséquent est le « maintenant ».

Il y a une autre question dont je voudrais parler : pourquoi voulons-nous pratiquer des cultes ? Vous savez que nous voulons tous rendre un culte à quelque symbole, au Christ, au Bouddha... Pourquoi ? Je peux vous donner de nombreuses explications : on veut s'identifier à quelque chose de plus grand que soi; on veut se dédier à quelque chose que l'on croit être vrai; on veut être en présence de quelque chose de sacré, et ainsi de suite. Mais l'esprit qui rend un culte est en train de mourir, de se décomposer. Que l'on adore le héros qui s'en va à la Lune, le héros du passé ou celui d'aujourd'hui, ou celui qui est assis sur une estrade, cela revient au même. Si vous adorez, l'état de création ne surgira jamais, ne s'approchera jamais de vous. La personne qui ne connaît pas cet état extraordinaire souffre indéfiniment, mais si l'on a compris ce qu'est l'adoration, ce problème meurt et tombe comme une feuille en automne. Alors on peut aller de l'avant, sans rencontrer de barrières.

8 août 1961.

VIII

Nous avons parlé hier de la façon dont se présente la méditation et nous avons vu comment, dans un état de liberté, l'esprit peut entrer profondément en lui-même. Je voudrais ce matin, si vous le permettez, considérer plusieurs questions : d'abord la peur, puis le Temps et la mort. Je pense que ces trois faits sont reliés entre eux et que si nous ne comprenons pas l'un, nous ne pouvons absolument pas comprendre les autres. Si nous ne comprenons pas le processus total de la peur, nous ne pouvons pas appréhender ce qu'est le Temps et si nous ne savons pas ce qu'est le Temps, nous ne pouvons pas pénétrer dans cette question extraordinaire de la mort. La mort doit être un fait très étrange... Telle qu'est la vie, avec son abondance, sa richesse, sa variété, sa plénitude, ainsi doit être la mort. La mort doit certainement amener avec elle un renouveau, une fraîcheur, une innocence. Mais pour comprendre cette vaste perspective, l'esprit doit évidemment être affranchi de la peur.

Chacun de nous a de nombreux problèmes, non seulement extérieurs mais aussi intérieurs et ceux-ci prédominent sur ceux-là. Si nous comprenons ceux qui sont en nous, si nous y pénétrons profondément, ceux du dehors deviennent assez simples et clairs. Les problèmes du monde ne sont pas différents des nôtres : ils constituent un seul mouvement de va-et-vient, à la façon des marées. Si nous ne faisons que le suivre vers l'extérieur et que nous nous en tenons à cette direction, nous ne pouvons pas comprendre le mouvement de cette marée vers l'intérieur et réciproque-

ment, l'intérieur ne se révélera pas à nous si nous fuyons le problème du monde, si nous refusons de nous y intéresser. Ce que nous appelons extérieur et intérieur est un seul et même mouvement.

La plupart d'entre nous ont été éduqués de façon à ne s'occuper que du mouvement qui va vers l'extérieur, et dans cette direction-là, les problèmes ne font que croître. Mais si nous n'en comprenons pas la nature, toute vision intérieure est impossible.

Malheureusement, nos problèmes sont à la fois extérieurs (sociaux, économiques, politiques, religieux, etc.) et intérieurs (comment agir, comment nous comporter, comment réagir aux différentes provocations de la vie). Il semble que tout ce à quoi nous touchons, extérieurement ou intérieurement, provoque de nouveaux problèmes, de nouvelles souffrances, une plus grande confusion. Pour ceux d'entre nous qui observent, réfléchissent et vivent vraiment, il est assez évident, je pense, que tout ce que nous entreprenons, avec les mains, le cœur ou l'esprit, ne fait que multiplier nos problèmes; augmenter la misère et la confusion. Or je pense que tous nos problèmes peuvent être compris si nous comprenons la peur.

Je n'emploie pas le mot « comprendre » intellectuellement ou verbalement : je parle de l'état de compréhension qui prend naissance lorsque non seulement nous voyons un fait visible, mais que nous le percevons aussi intérieurement. Voir un fait implique un état qui ne comporte ni justification ni condamnation : dès qu'on n'interprète pas, on peut voir, car toute interprétation déforme. La compréhension est instantanée lorsque nous n'y mettons ni justification, ni condamnation, ni interprétation, ce qui est difficile pour la plupart d'entre nous, car nous nous imaginons que pour comprendre il faut du temps, le temps de comparer, de recueillir des informations, d'étudier. Mais la compréhension n'exige rien de tout cela. Elle n'exige qu'une chose : une perception directe, une vision directe sans interprétations ni comparaisons.

Je disais que tant que nous ne comprenons pas la peur, nos problèmes augmentent fatalement. Mais qu'est-ce que la peur ? Chacun de nous a des sujets particuliers de crainte. L'un a peur de l'obscurité, l'autre de l'opinion publique, ou de la mort, ou de ne pas réussir dans la vie, ou de subir des privations, ou d'aller à l'encontre d'un échec, ou de manquer d'habileté. Se sentir inférieur à un autre engendre la peur; chaque état d'esprit a sa peur; chaque murmure de la pensée nourrit, consciemment ou inconsciemment, cette chose redoutée qu'on appelle la peur.

Qu'est-ce que la peur ? Veuillez, je vous prie, vous poser cette question à vous-mêmes. Est-ce une chose en soi, isolée, ou existe-t-elle toujours par rapport à quelque chose ? Vous comprenez, j'espère, ce que je veux dire, car nous ne nous complaisons pas à faire de la psychanalyse. Nous essayons de voir s'il est possible de débarrasser l'esprit de la peur, non par bribes, mais entièrement, totalement. Et pour savoir si cela est possible, il nous faut explorer la peur, savoir comment elle naît. A cet effet il nous faut explorer la pensée elle-même, non seulement celle dont nous sommes conscients, mais aussi l'inconscient, les couches profondes de notre être. Explorer l'inconscient n'est certes pas un processus d'analyse — car lorsque vous vous analysez — ou qu'un autre vous analyse — il y a toujours l'observateur, celui qui analyse, et par conséquent, une division, un élément étranger, donc un conflit.

Je veux savoir comment la peur entre en existence. Je ne sais pas si nous sommes conscients de nos peurs ni comment nous en sommes conscients... Vous contentez-vous, en ce moment, de suivre mes mots, ou sommes-nous en contact direct avec la chose qui provoque la peur ?... Cette « chose » est-elle fragmentaire, ou est-elle une totalité qui engendre des expressions variées de peur ? Il se peut que je craigne la mort, et il se peut que vous craigniez votre voisin, ou l'opinion publique; une autre personne peut redouter de se laisser dominer par sa femme ou son mari; mais la cause doit être unique. Il ne peut, certes, pas y avoir plusieurs

causes différentes qui produisent plusieurs types de peur. Et est-ce que la découverte de la cause de la peur nous libérera l'esprit de la peur ? Le fait de savoir, par exemple, que je crains l'opinion publique, me délivrera-t-il de cette crainte ? La découverte de la cause de la peur n'est pas la libération de la peur.

Veuillez, je vous prie, comprendre ceci (nous n'avons pas le temps d'entrer dans beaucoup de détails, car nous avons un vaste champ à explorer ce matin) : le fait de connaître la cause ou les innombrables causes qui engendrent la peur, videra-t-il l'esprit de toute peur ? Ou un autre élément est-il nécessaire ?

Lorsque je m'interroge pour savoir ce qu'est la peur, je ne dois pas seulement être conscient de mes réactions de surface, mais aussi de celles qui sont inconscientes. J'emploie ce mot « inconscient » dans un sens très simple, qui n'est ni philosophique, ni psychologique, ni analytique. L'inconscient est le motif caché, les pensées subtiles, les désirs secrets, les pulsions, les besoins profonds, les aspirations. Et comment s'y prend-on pour examiner ou observer l'inconscient ? Il est assez simple d'observer l'inconscient dans ses réactions par rapport à ce qui lui est agréable ou désagréable, et par rapport à ce qu'il aime ou n'aime pas. Mais comment mener cette enquête dans l'inconscient sans le secours d'une autre personne ? La personne qui vous aiderait pourrait avoir des préjugés et des limitations qui pervertiraient ses interprétations. Donc, comment projeter le regard dans cet énorme domaine inconscient du psychisme sans rien interpréter ? Comment le voir, l'absorber, l'appréhender totalement et non par bribes ? Si vous l'examinez fragmentairement, chaque observation laissera son empreinte et avec la marque de cette empreinte vous examinerez le fragment suivant, ce qui accentuera la déformation. Il n'y a donc pas de clarté dans l'analyse... Je me demande si vous saisissez ce dont je parle... Nous pouvons certainement voir que la découverte de la cause de la peur ne délivre pas l'esprit de la peur, et que l'analyse

ne le libère pas non plus. Il faut, pour le libérer, comprendre totalement l'inconscient, le mettre entièrement à nu. Et comment pouvons-nous nous y prendre ? Vous voyez le problème ?

L'inconscient ne peut évidemment pas être observé par le conscient. La conscience consciente est de formation récente : récente en ce sens qu'elle a été conditionnée de façon à être adaptée au milieu; elle a été façonnée par l'éducation afin d'acquérir certaines techniques lui permettant de vivre, d'assurer son existence; elle a cultivé une mémoire qui la rend capable de vivre d'une vie superficielle au sein d'une société intrinsèquement pourrie et stupide. La conscience consciente peut s'adapter, et sa fonction est d'y parvenir. Lorsqu'elle en est incapable, il en résulte un état de névrose, de contradiction intérieure, etc. Mais le psychisme récent, l'esprit éduqué, ne peut absolument pas explorer l'inconscient qui, lui, est vieux, étant le résidu de la Durée, de toute l'expérience raciale. L'inconscient est l'entrepôt d'une infinie connaissance des choses qui ont été. Et comment l'esprit conscient peut-il l'examiner ? Il ne le peut pas, étant tellement conditionné, tellement limité par des connaissances récentes, des événements récents, des expériences, des leçons, des ambitions, des ajustements. Un esprit conscient de cette façon-là ne peut absolument pas plonger son regard dans l'inconscient, et je pense qu'il est assez facile de le comprendre... Je vous en prie, cela n'est pas un point de vue avec lequel on puisse être d'accord ou ne pas être d'accord... Si nous en venons à des appréciations telles que « vous avez raison », « vous avez tort », ce que nous disions n'a plus aucun sens, nous sommes perdus. Mais si nous saisissons dans l'immédiat le sens de ce qui est dit, il ne peut y avoir ni approbation ni désaccord, parce que chacun s'interroge.

Que nous faut-il donc, si nous voulons regarder dans l'inconscient, dégager tous ses résidus, le nettoyer totalement, de sorte qu'il ne crée plus de contradictions ni de conflits ? Comment s'y prend-on pour commencer la recher-

che, sachant que l'esprit éduqué de même que l'analyste dont l'observation est morcelée, est incapable de voir ? Comment peut-on regarder à l'intérieur de cet extraordinaire psychisme où se trouvent de si vastes trésors : les entrepôts de l'expérience, les influences raciales et géographiques, les traditions, et aussi des impressions constamment renouvelées ? Comment peut-on mettre tout cela à nu ? Doit-on s'y prendre fragmentairement, ou peut-on tout dégager à la fois ? Si vous ne comprenez pas le problème, toute interrogation ultérieure sera vide de sens. Ce que je suis en train de dire est que si l'on se propose d'explorer l'inconscient fragmentairement, on doit comprendre que cette entreprise n'aura pas de fin, parce que toute observation partielle se traduira par une interprétation qui ne fera que renforcer les stratifications profondes de ce qui se cache. Au contraire, le psychisme doit être examiné en tant qu'image totale. L'amour n'est assurément pas fragmentaire; il n'est pas divisible en amour sacré et amour profane; ni peut-on l'émietter dans les différentes variétés de la respectabilité. L'amour est quelque chose de total. L'esprit qui dissèque l'amour ne peut jamais savoir ce que c'est. Pour percevoir, pour comprendre l'amour, il est vain de le chercher par une approche morcelée.

Maintenant, si ce qui vient d'être dit est réellement clair — si nous voyons que la totalité ne peut pas être appréhendée en la fragmentant — un changement a lieu, n'est-ce pas ? Comprenez-vous ce que cela veut dire ? L'inconscient doit être abordé négativement, parce que vous ne savez pas ce que c'est. Nous savons ce que l'on a dit à son sujet, et nous en savons quelque chose aussi pour avoir capté quelques-unes de ses émissions. Mais nous ne connaissons pas toutes ses roueries et ses détours, l'extraordinaire qualité de l'inconscient, ses racines. Et pour comprendre quelque chose que nous ne connaissons pas, il nous faut l'approcher négativement, avec une pensée qui ne cherche aucune réponse.

Nous avons parlé l'autre jour de la pensée positive et de

la pensée qui ne cherche aucune réponse. Nous avons dit que la négative est la plus haute forme de pensée et que toute pensée, qu'elle soit positive ou négative, est limitée. La pensée positive ne peut jamais être libre, mais la négative examine un inconscient qu'elle ne connaît pas, elle est en contact direct avec lui.

. . . . . .

Je vous en prie!... Ceci n'est pas quelque chose d'étrange, un nouveau culte, une nouvelle façon de penser... ce serait si puéril! Mais lorsqu'on veut découvrir par soi-même ce qu'est la peur et en être complètement débarrassé, non en partie, mais totalement, on est bien obligé de s'interroger dans les profondeurs de sa conscience, et cette enquête n'est pas un processus positif. Il n'existe pas d'instrument que l'esprit superficiel puisse créer en vue de creuser en lui-même. Tout ce que peut faire la conscience superficielle c'est de se taire; c'est de mettre de côté — volontiers et aisément — tout son savoir, ses capacités, ses dons; c'est s'affranchir de toutes les techniques. Ce faisant, elle se trouve dans un état négatif. Mais au préalable, il nous faut comprendre ce qu'est la pensée.

Est-ce que la pensée, sa totalité — non pas une pensée ou deux — est-ce que la pensée n'engendre pas la peur ? Si demain n'existait pas, ni même la prochaine minute, y aurait-il de la peur ? Mourir à la pensée est la fin de la peur. Et toute conscience est pensée.

Nous arrivons ainsi à cette chose appelée Temps. Qu'est-ce que le Temps ? Est-ce que cela existe ? Il y a le temps des horloges et nous pensons qu'il y a aussi un temps intérieur, psychologique, mais existe-t-il un temps quelconque en dehors du temps chronologique ? C'est la pensée qui crée le temps, parce que la pensée elle-même est un produit du Temps, de nombreux hiers : « J'ai été cela; je suis ceci; je serai autre chose. » Aller à la Lune prend du temps; il faut beaucoup de jours, beaucoup de mois pour construire une fusée; et pour acquérir les connaissances nécessaires à la construction de cette fusée, il faut aussi du temps. Mais tout

cela c'est du temps mécanique, du temps d'horloges. Aller dans la Lune implique une distance; cette distance aussi est dans le champ de la Durée, dans le monde des heures, des jours, des mois. Mais ce temps mis à part, est-ce que cela existe, le Temps ? C'est la pensée qui le crée, la pensée qui dit : je dois devenir plus intelligent; je dois briller dans des compétitions; je dois réussir; comment m'y prendre pour être un personnage respectable, pour subjuguer mes ambitions, mes colères, mes brutalités ? Et ce processus constant de la pensée, qui émane du cerveau mécanisé, engendre le temps. Mais si la pensée s'arrête, y a-t-il du temps ? Me suivez-vous ?... Si la pensée cesse, y a-t-il de la peur ? Supposons que je craigne l'opinion publique, ce que les gens disent à mon sujet, ce qu'ils pensent de moi. Y penser crée en moi de la peur. S'il n'y avait pas de pensée, l'opinion publique me serait suprêmement indifférente, donc il n'y aurait pas de peur. Je commence ainsi à découvrir que la pensée engendre la peur, que la pensée est le résultat du temps. Et la pensée, qui est le résultat de nombreux hiers modifié par toutes les expériences du présent, crée le futur — lequel est encore de la pensée.

Ainsi, le contenu de la conscience est, en sa totalité, un processus de pensée, et se trouve, par conséquent, à l'intérieur du champ de la Durée. J'espère que vous suivez tout cela...

Nous nous demandons maintenant si le psychisme peut se libérer du temps : non pas du temps chronologique, ce qui serait un cas de déséquilibre mental, d'aliénation. Je parle du temps qu'il faut pour s'accomplir, pour être quelqu'un dans l'avenir, pour devenir ou ne pas devenir, pour surmonter quelque chose et acquérir autre chose. Cela revient à nous demander si la pensée — qui est la conscience dans sa totalité, apparente ou cachée — peut mourir tout à fait, cesser d'être. Lorsqu'elle meurt, il se trouve que vous avez compris la totalité de la conscience.

Mourir à la pensée — à la pensée qui connaît les plaisirs, à la pensée qui souffre, à la pensée qui a connu la vertu, qui

a connu les relations humaines, qui avait pris conscience d'elle-même et s'était exprimée de diverses façons, toujours dans le champ de la Durée — mourir ainsi est assurément une mort totale. Je ne parle pas de la mort mécanique, organique, qui est celle du corps. Les médecins pourront inventer des drogues qui permettront à l'existence organique du corps de se prolonger jusqu'à atteindre cent cinquante ou deux cents ans — Dieu sait pourquoi! Mais rien de tout cela n'est important. Ce qui importe c'est une mort en laquelle il n'y a aucune peur.

Pouvons-nous donc mourir à tout ce que nous avons connu (qui est le passé) ? C'est cela, la mort, c'est cela dont nous avons peur : une fin soudaine, sans discussion possible. Vous ne pouvez pas discuter avec la mort : c'est la fin. Finir veut dire mourir à la pensée, donc au Temps.

Je ne sais pas si vous avez vécu tout cela. Il est relativement facile de mourir à la souffrance; c'est ce que chacun désire. Mais n'est-il pas possible de mourir aux plaisirs, à ce qui nous est cher, aux souvenirs qui nous stimulent et nous donnent un sentiment de bien-être, mourir à tout ce qui se trouve dans le champ de la durée ? Si vous vivez l'expérience de cette mort, vous vous rendez compte que mourir ainsi a un tout autre sens que mourir par décomposition.

En vérité, au lieu de mourir à tout cela, nous nous fanons, décomposons, corrompons, détériorons, d'instant en instant. Mourir veut dire n'avoir pas de continuité de pensée. Vous pouvez dire : « Le réaliser est très difficile et à quoi cela peut-il servir ? » Cela n'est pas difficile, mais il faut y appliquer une énergie énorme. Il y faut un esprit jeune, frais, libéré de la peur, donc du Temps. Et à quoi cela peut-il servir ? Peut-être à rien, dans le sens utilitaire. Mourir à la pensée, donc au Temps, c'est découvrir l'état de création. Créer c'est tout détruire et tout recréer, chaque seconde. En cela il n'y a pas de détérioration. Ce n'est que la pensée qui se fane : la pensée qui crée un centre en tant que « moi » et « non-moi », ce n'est qu'elle qui se fane.

Mourir à tout ce que l'esprit a accumulé, amassé, vécu dans ses expériences; mourir dans l'instant; c'est cela l'état de création, en lequel il n'y a pas de continuité. Ce qui a une continuité se décompose sans cesse. Je ne sais pas si vous avez remarqué cette perpétuelle aspiration à une continuité chez la plupart d'entre nous, ce désir de rapports continus entre mari et femme, entre père et fils, et tout ce qu'il comporte. Les rapports continus sont en décomposition, morts, sans valeur. Mais lorsqu'on meurt à la continuité, il y a la fraîcheur d'un renouveau.

Le psychisme peut donc directement faire l'expérience de la mort, ce qui est vraiment extraordinaire. La plupart d'entre nous ne savent pas ce que c'est que vivre, et par conséquent ne savent pas ce que c'est que mourir. Nous connaissons les luttes, l'envie, les brutalités de l'existence, la vulgarité, la haine, l'ambition, la corruption, les conflits. Nous connaissons tout cela : c'est notre vie. Nous ne connaissons pas la mort, donc nous en avons peur. Si nous savions ce qu'est la vie, peut-être saurions-nous ce qu'est la mort. Vivre est, en vérité, un mouvement intemporel, en lequel l'esprit n'accumule plus. Dès que vous accumulez, vous êtes dans un état de décomposition, car, qu'il s'agisse d'une expérience profonde ou superficielle, vous construisez autour d'elle un mur de protection.

Savoir ce que c'est que vivre veut dire mourir chaque minute à ce que nous avons acquis, aux plaisirs, aux souffrances, au fur et à mesure qu'ils se produisent, et non dans le processus du temps. Si l'on va jusque-là dans la mort, on s'aperçoit qu'elle n'est pas différente de la vie et qu'il s'en dégage une extraordinaire beauté. Cette beauté est au-delà de la pensée et de l'émotion; on ne peut pas la capter et l'exploiter en peignant une toile, en écrivant un poème ou en jouant d'un instrument. Ces expressions n'ont pas de rapport avec elle. Cette beauté entre en existence lorsque la vie et la mort sont une, lorsque vivre et mourir sont synonymes; car alors, la vie et la mort permettent à l'esprit de se retrouver riche, total, complet.

UN AUDITEUR : *Pouvons-nous poser des questions sur tout cela ?*

KRISHNAMURTI : Certaines personnes sont apparemment si pressées de poser des questions que je me demande si elles ont écouté. Etiez-vous en train d'écouter, ou occupé à formuler vos questions ? Comprenez-vous ? Vous étiez déjà en train de rédiger vos questions, donc vous n'écoutiez pas... Ce n'est pas par impolitesse que je dis cela, croyez-le bien, c'est pour attirer votre attention sur ce que vous faisiez. Pour celui qui m'aurait écouté, toutes ces questions auraient déjà leur réponse.

UN AUDITEUR : *A explorer la peur, n'y a-t-il pas un danger de désordre mental ?*

KRISHNAMURTI : Pourrait-il y avoir un plus grand danger de désordre mental que l'état dans lequel nous sommes ? Ne sommes-nous pas tous — si vous me pardonnez de le signaler — un peu déséquilibrés mentalement ? Ne prenez pas cela comme une impolitesse : il n'est ni dans mon intention ni dans ma pensée de vous juger. Mais on se préoccupe beaucoup, ces temps-ci, du danger que constitue l'augmentation des maladies mentales. Savez-vous ce qui nous rend malades ? Ce n'est pas notre enquête sur la peur. Les guerres, le communisme, la bigoterie religieuse, l'ambition, la concurrence, le snobisme — ce sont là autant de sympômes de maladies mentales. Mais rechercher en soi les causes de la peur et en libérer totalement l'esprit est au contraire l'indication d'une santé parfaite. Votre question présuppose, n'est-ce pas, monsieur, que selon vous la société actuelle est une chose merveilleuse. Il est probable que ceux d'entre nous qui ont un solide compte en banque pensent que tout va bien et ne désirent pas être dérangés. Mais la vie est une chose qui dérange, qui détruit et c'est pour cela que nous en avons peur. Ce qui semble nous intéresser ce n'est

pas de vivre, ce n'est pas de nous affranchir de la peur, c'est de trouver un coin où nous serons confortablement en sûreté et où on nous laissera pourrir seuls. Messieurs, ceci n'est pas de la rhétorique : notre secret désir est de trouver une sécurité dans tous nos rapports. Que de jalousies, que d'envie dans nos relations humaines! Quelle haine lorsqu'une femme se détourne de son mari ou lorsque celui-ci la quitte pour une autre femme! Comme nous recherchons l'approbation de la société et la bénédiction de l'Eglise ! Ce sont ces innombrables peurs qui nous détériorent et qui nous déséquilibrent mentalement.

UN AUDITEUR : *Ce que vous dites est très nouveau pour nous; il nous faut continuer à l'étudier.*

KRISHNAMURTI : Monsieur, vous ne pouvez pas continuer à l'étudier. Si vous prolongez l'étude de ce que je dis, cela sera dans le monde des idées et les idées ne créeront rien de neuf. J'ai parlé de la destruction totale de ce que l'esprit construit intérieurement. Vous ne pouvez pas prolonger une destruction : cela ne serait qu'une construction, vous rebâtiriez ce qui vient d'être détruit.

Il nous faut un esprit neuf et frais; un cœur nouveau, un esprit innocent, jeune, décidé; et pour l'avoir, il faut une destruction, une création toujours renouvelée.

10 août 1961.

IX

Voici notre dernière matinée. Au cours de ces entretiens, nous avons traité de nombreux sujets et je pense que nous devrions nous demander ce matin ce qu'est un esprit religieux. Je voudrais entrer assez profondément dans cette question, parce qu'il me semble que seul un tel esprit peut résoudre tous nos problèmes : non seulement les problèmes politiques et économiques, mais ceux, bien plus fondamentaux, de l'existence humaine. Avant de commencer, je voudrais toutefois répéter ce qui a déjà été dit : qu'un esprit sérieux est celui qui est déterminé à aller jusqu'à la racine des choses, à faire en tout la part du vrai et du faux, à ne pas s'arrêter à mi-chemin, à ne se laisser distraire par aucune autre considération. J'espère que ces réunions auront prouvé que quelques personnes au moins ont la capacité et la résolution d'aller jusque-là.

Je pense que la condition actuelle du monde nous est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de tracer un tableau des mensonges, de la corruption, des inégalités sociales et économiques, des dangers de guerre qui existent partout, ni des menaces perpétuelles que l'Est fait peser sur l'Ouest, bref de toute cette confusion. Pour comprendre celle-ci et y introduire de la clarté, il me semble qu'un changement radical dans l'esprit lui-même est nécessaire, et qu'un replâtrage, qu'il soit une réforme ou un réajustement serait inadéquat. Pour s'extriquer de cette confusion qui n'est pas seulement en dehors de nous, mais aussi en nous, pour dégager l'une de l'autre les tensions qui s'opposent

entre elles avec une intensité sans cesse accrue, il faut qu'une révolution totale transforme radicalement nos consciences.

Cette révolution, pour moi, est synonyme de religion; je ne parle pas des rapides changements économiques et sociaux que l'on appelle révolutions, mais de bouleversements qui peuvent se produire dans la conscience elle-même. Toutes les autres formes de révolution, communistes ou capitalistes, sont réactionnaires. Une révolution dans la conscience veut dire la complète destruction de ce qui a été, de sorte que l'esprit soit capable de voir ce qui est vrai sans déformations, sans illusions. C'est cela le propre de la religion. Je pense que le vrai esprit religieux existe, qu'il peut exister. Et je pense que si l'on s'explore très profondément, on peut le découvrir par soi-même. L'esprit vraiment religieux est celui qui a démoli, brisé toutes les barrières, tous les liens que la société, la religion, les croyances, lui avaient imposés et qui est allé au delà pour découvrir ce qui est vrai.

Voyons, pour commencer, ce qu'est l'expérience. Nos cerveaux sont le résultat de siècles d'expérience; le cerveau est l'entrepôt de la mémoire. Sans cette mémoire, sans cette totalisation d'essais, d'épreuves, de connaissances, nous ne pourrions pas du tout fonctionner en tant qu'êtres humains. L'expérience, la mémoire, sont évidemment nécessaires à un certain niveau. Mais je pense qu'il est assez évident aussi que toute expérience basée sur le conditionnement des connaissances, de la mémoire, ne peut être que limitée. Donc l'expérience n'est pas un facteur de libération. Je ne sais pas si vous avez jamais pensé à cela.

Toute expérience est conditionnée par le passé. Elle n'est donc jamais neuve : elle est toujours colorée par ce qui a été. Le processus même de l'expérience comporte une déformation due au passé, celui-ci étant les connaissances, la mémoire, les diverses épreuves accumulées, non seulement celles de l'individu, mais aussi celles de la race, de la communauté. Mais est-il possible de refuser toute expérience ?...

Je ne sais pas si vous vous êtes jamais demandé ce que veut dire rejeter réellement quoi que ce soit. Rejeter toute l'expérience, cela veut dire dénier l'autorité des connaissances, dénier l'autorité de la mémoire, dénier le prêtre, l'Eglise et tout ce qui a été imposé à la psyché. Pour la plupart d'entre nous, il n'y a que deux modes de refus : par argumentation ou par réaction. Vous rejetez l'autorité du prêtre, de l'Eglise, des mots écrits, du livre, soit parce que vous avez étudié, reçu des informations, accumulé d'autres connaissances, soit parce que cette autorité ne vous plaît pas et que vous réagissez contre elle. Mais dénier vraiment veut dire rejeter sans savoir quelles en seront les conséquences, sans espérer quoi que ce soit. Dire : « Je ne connais pas la vérité, mais ceci est faux », est la seule forme de refus, parce que ce rejet n'est dû alors, ni à un calcul basé sur des connaissances, ni à une réaction. Après tout, si vous savez à quoi mène votre refus, il n'est qu'un échange, une opération commerciale, donc pas du tout une vraie négation.

Je pense qu'il nous faut essayer de comprendre cela, d'approfondir cette question, car je voudrais, en prenant une position de refus, savoir ce qu'est un esprit religieux. Je pense que par la négation on peut savoir ce qui est vrai. On ne peut pas découvrir la vérité au moyen d'assertions. On doit complètement faire table rase du connu avant de pouvoir explorer.

Nous allons donc nous demander par la négation, par une pensée négative, ce qu'est l'esprit religieux. Il n'y a manifestement pas d'enquête négative si le rejet est basé sur des connaissances ou des réactions. Je pense que cela est assez clair. Si je dénie l'autorité du prêtre, du livre ou de la tradition, parce qu'elle ne me plaît pas, cela n'est qu'une réaction car je remplace ce que j'ai rejeté par autre chose; et si je rejette parce que je possède assez de connaissances, de faits, d'informations, etc., mon savoir devient mon refuge. Mais il existe un refus qui n'est provoqué ni par des réactions ni par des connaissances, qui provient de ce qu'on observe une chose telle qu'elle est, qui provient du fait tel

qu'il est; et c'est cela la vraie négation, car elle purifie l'esprit en le vidant de ses opinions, de ses illusions, de ses autorités, de ses désirs.

Est-il possible de dénier l'autorité ? Je ne parle pas de celle des gendarmes, des lois du pays, etc..., ce serait sot, enfantin, et nous ferait finir en prison. Je parle du rejet de l'autorité que la société a imposée à la psyché, à la conscience profonde; du rejet de l'autorité qu'exerce la somme de l'expérience et des connaissances; de l'état de refus d'une conscience ignorante de ce qui sera et qui ne sait que distinguer le faux où il se trouve.

Cette profondeur, lorsqu'on l'atteint, dégage un sens étonnant d'intégration, où l'on n'est plus déchiré par les conflits des désirs contradictoires. Voir le vrai et le faux, ou voir le vrai dans le faux, développe en nous un sens de perception réelle, de clarté. L'esprit est alors dans une situation (ayant détruit toutes ses protections, ses craintes, ses ambitions, ses vanités, ses visions, ses intentions, bref tout) dans un état où il est complètement seul, où il ne subit aucune influence.

Il est certain que pour découvrir la vérité, pour trouver Dieu (appelez-le comme vous voulez) la conscience doit être seule, libre de toute influence. Etant alors purifiée, elle peut se mettre en mouvement. Avec la destruction complète de tout ce qu'elle avait créé en elle-même pour se protéger (l'espérance, la résistance à l'espérance qui est le désespoir et toutes ses autres contradictions) un nouvel état se produit où il n'y a pas de peur, pas de mort. Une conscience qui est seule est complètement vivante. Cette vie est un mourir à toute minute, donc en cette conscience il n'y a a pas de mort. C'est vraiment extraordinaire de se trouver dans cet état : on découvre que la mort n'existe pas. Il n'y a plus que l'état de pure austérité d'une conscience qui est seule.

Cette conscience est seule, mais n'est pas isolée; elle n'est pas dans une tour d'ivoire, elle n'est pas dans la solitude. Tout a été laissé loin derrière elle, a disparu, est oublié, dé-

truit. Une telle conscience sait donc ce qu'est la destruction; et il nous faut connaître la destruction, sans quoi nous ne pourrions rien trouver de neuf. Mais comme nous avons peur de détruire tout ce que nous avons accumulé!

Une maxime sanskrite dit que les idées sont les enfants de femmes stériles. Je pense que la plupart d'entre nous se complaisent à vivre en leur compagnie. Peut-être considérez-vous ces entretiens comme ayant été un échange d'idées, une occasion d'accepter de nouvelles idées et d'éliminer des anciennes, ou au contraire de rejeter les nouvelles et de conserver les anciennes. Mais nous n'exposons ici aucune idée : nous traitons de faits. Et lorsqu'il s'agit de faits, il n'est pas question d'être d'accord ou non : on les accepte ou on les rejette. Vous pouvez, soit dire : « Ces idées ne me plaisent pas, je préfère les miennes et j'entends continuer à croupir tel que je suis », soit vivre en acceptant l'existence d'un fait. Aucun accommodement, aucun ajustement ne mène à une destruction. Dire : « Je dois être moins envieux, moins ambitieux » n'est pas détruire, mais nous devons voir cette vérité que l'ambition, l'envie, sont laides et stupides et détruire toutes ces absurdités. L'amour ne cherche pas à se modifier, il refuse de s'adapter ou de se conformer à un modèle, et c'est pourquoi il est destructeur.

Nous commençons ainsi à découvrir que lorsqu'il se produit une destruction de toute l'autorité que l'homme a créée dans son désir de sécurité intérieure, il se produit aussi une création : la destruction est une création.

Si vous avez abandonné le monde des idées, si vous n'êtes pas en train de vous conformer à votre idéal personnel ou à un nouvel idéal attribué au conférencier; si vous êtes allés jusque-là, vous verrez que le cerveau peut et doit fonctionner uniquement par rapport aux choses extérieures, réagir à leurs seules exigences; il devient alors tout à fait calme. Cela veut dire que l'autorité de l'expérience est parvenue à son terme et est donc incapable de créer des illusions. Et pour que l'on puisse se rendre compte de ce qui est vrai, ce pouvoir de créer des illusions sous quelque forme que

ce soit, doit parvenir à son terme. Ce pouvoir est le pouvoir du désir, le pouvoir de l'ambition, celui de l'illusion que l'on a de se modifier lorsque, étant ceci, on veut devenir cela.

Le cerveau doit fonctionner dans ses rapports avec le monde extérieur d'une façon claire, raisonnable et saine; mais intérieurement il doit être complètement silencieux.

Les biologistes nous disent qu'il a fallu des millions d'années pour que le cerveau atteigne son développement actuel et qu'il faudra encore des millions d'années pour son développement ultérieur. Mais un esprit religieux n'a pas besoin de se développer dans le temps... Je voudrais que vous puissiez suivre ceci... Ce que je voudrais vous faire comprendre c'est que lorsque le cerveau — qui doit fonctionner dans ses réactions à l'existence extérieure — devient calme et silencieux intérieurement, le mécanisme cumulatif de l'expérience et des connaissances ne s'introduit plus en lui, de sorte que demeurant à la fois immobile et intensément vivant, il peut franchir ces millions d'années.

Pour un esprit religieux, le temps n'existe pas, car le temps n'existe que lorsque la conscience est dans une continuité qui se meut vers une autre continuité et un achèvement. Lorsqu'un esprit religieux a détruit l'autorité du passé, les traditions, les valeurs qui lui avaient été imposées, il est capable de vivre dans la non-durée. Il est alors complètement développé. Car, après tout, lorsque vous avez nié le Temps, vous avez dénié tout développement ayant lieu dans le temps et l'espace... Je vous en prie... ceci n'est pas une idée; cela ne se prête à aucun jeu de l'esprit. Si l'on a passé à travers toute cette expérience, on sait ce qu'elle est, on est dans cet état : mais si on ne l'a pas vécue, on ne peut pas simplement ramasser quelques idées en manière de divertissement.

Nous découvrons donc que la destruction est création et qu'en la création il n'y a pas de durée. La création est l'état dans lequel le cerveau, ayant détruit tout le passé, est complètement calme, donc ne fonctionne plus dans le monde de l'Espace et du Temps, qui est celui du devenir,

où l'on se développe, où l'on s'exprime. Et cet état n'a pas de rapport avec les créations de quelques personnes de talent, peintres, musiciens, écrivains, architectes. Seul un esprit religieux peut être dans un état créatif, un esprit qui n'appartient pas à quelque église, à quelque croyance, à quelque dogme. Ceux-ci ne font que conditionner. Ce n'est pas en allant à l'église tous les matins, en rendant un culte à ceci ou à cela, que vous êtes religieux, bien qu'une société respectable puisse vous considérer comme tel. Ce qui fait qu'une personne est religieuse, c'est la destruction totale du connu.

Cette création comporte un sens de beauté qui n'a pas été obtenu par l'homme, une beauté qui est au-delà de la pensée et de l'émotion. La pensée et l'émotion ne sont, après tout, que des réactions et la beauté n'est pas une réaction. Un esprit religieux possède ce sens, qui ne consiste pas simplement à apprécier la nature, la beauté des montagnes et du torrent qui rugit : c'est un sens tout différent de beauté, qu'accompagne l'amour. Je ne pense pas que l'on puisse séparer la beauté et l'amour. Pour la plupart d'entre nous l'amour est une souffrance car il s'accompagne de jalousie, de haine, d'un instinct de possession. Mais l'amour dont nous parlons est une flamme sans fumée.

Donc l'esprit religieux connaît cette complète, cette totale destruction, cet état de création qui n'est pas communicable. Le sens de beauté et l'amour qui accompagnent cet état sont indivisibles. L'amour n'est pas divisible en amour divin et amour physique. On ne peut pas le qualifier, mais il comporte, naturellement, cela va sans dire, de la passion. On ne peut pas aller loin sans passion, c'est-à-dire, sans intensité. Je ne parle pas de l'intensité avec laquelle on désire modifier quelque chose, ou faire quelque chose, car celle-ci a une raison d'être et disparaît lorsque sa cause est supprimée. Ce n'est pas un état d'enthousiasme. La beauté ne peut coexister qu'avec une passion austère; et la conscience religieuse étant dans cet état-là, possède une qualité d'énergie particulière.

On pense généralement que l'énergie est le résultat de la volonté, de nombreux désirs organisés volontairement. Et cette volonté est, pour la plupart d'entre nous, une résistance. Le processus qui consiste à résister à quelque chose ou à poursuivre un résultat développe la volonté et on considère que cette volonté est une force. Mais la force dont nous parlons n'a aucun rapport avec la volonté. C'est une force sans cause; elle ne peut pas être utilisée mais, sans elle, rien ne peut exister.

Lorsqu'on va jusqu'à de telles profondeurs à la découverte de soi-même, il existe alors, en vérité, une conscience religieuse, mais qui n'appartient à aucun individu. C'est « de la conscience », de la conscience religieuse, indépendante de tous les efforts humains, de toute la gamme d'aspirations, d'impulsions, d'espérances, d'appels individuels. Nous n'avons jamais parlé ici que de la totalité de la conscience; elle peut paraître divisée du fait des mots différents qui ont été employés, mais c'est une totalité, qui contient tout ce qui a été décrit. Une telle conscience peut recevoir ce qui n'est pas mesurable par le cerveau, ce qui est innommé, ce qu'aucun temple, aucun prêtre, aucune église, aucun dogme ne peut capter. Le véritable esprit religieux est celui qui rejette tout cela et qui vit dans cet état de refus.

UN AUDITEUR : *Peut-on acquérir cette conscience religieuse par la méditation ?*

KRISHNAMURTI : La première chose à comprendre est qu'on ne peut pas l'acquérir, qu'on ne peut pas l'obtenir, et que la méditation ne l'engendre pas. Aucune vertu, aucun sacrifice, aucune méditation — rien au monde ne peut l'acheter. Toute idée d'acquisition, de réussite, de bénéfice, d'achat, doit totalement cesser pour qu'elle soit. On ne peut pas utiliser la méditation. Ces entretiens ont été une méditation. La méditation n'est pas une voie vers quelque chose. Faire la part du vrai et du faux à chaque instant de la vie quotidienne, c'est cela méditer. La méditation n'est pas

quelque chose vers quoi on fuit, quelque chose grâce à quoi on obtient des visions et toutes sortes d'expériences sensationnelles; ce ne serait que de l'auto-hypnotisme, très enfantin. Mais observer chaque moment de la journée, voir comment opère la pensée, voir à l'œuvre la machinerie des systèmes de protection, voir les peurs, les ambitions, les appétits, les jalousies — voir tout cet ensemble et l'examiner tout le temps, c'est cela la méditation, ou du moins une partie de la méditation. Si l'on ne pose pas les bases nécessaires il n'y a pas de méditation et les bonnes fondations consistent à être affranchi de l'ambition, de l'avidité, de l'envie et de tout ce que nous avons créé pour notre protection. Il n'y a pas lieu d'aller chez qui que ce soit pour apprendre ce qu'est la méditation ou pour se faire indiquer une méthode à suivre. Je peux savoir très simplement, en m'observant, si je suis ambitieux ou non. Je n'ai guère besoin qu'on me le dise : je le sais. Arracher la racine, le tronc, le fruit de l'ambition, voir le tout et totalement le détruire est absolument nécessaire. Voyez-vous, nous voulons aller très loin avant d'avoir fait le premier pas. Et vous verrez, si vous faites le premier pas, que c'est le dernier : il n'y en a pas d'autre.

UN AUDITEUR : *Est-ce vrai que nous ne pouvons pas nous servir de la raison pour découvrir ce qui est vrai ?*

KRISHNAMURTI : Monsieur, qu'appelons-nous la raison ? La raison est de la pensée organisée, de même que la logique est une organisation d'idées, n'est-ce pas ? Et la pensée, quelque habile, vaste, bien informée qu'elle soit, est limitée. Toute pensée est limitée. Vous pouvez l'observer vous-mêmes : dire que la pensée ne peut jamais être libre n'est pas une constatation nouvelle. La pensée est une réaction de la mémoire, un processus mécanique. Elle peut être raisonnable, saine, logique, mais elle est limitée. Tout comme les machines électroniques, la pensée ne peut jamais découvrir du neuf. Le cerveau, à travers les siècles, a acquis et

accumulé des expériences, des réactions, de la mémoire; et quand cette chose pense, du fait qu'elle est conditionnée, elle ne peut pas découvrir le neuf. Mais lorsque le cerveau a compris tout le processus de la raison, de la logique, de la recherche, de la pensée — compris, non rejeté — il devient calme et silencieux. Seul cet état de quiétude peut découvrir ce qui est vrai.

Monsieur, la raison vous dit qu'il vous faut avoir des chefs, et vous avez eu ces chefs, politiques et religieux. Ils ne vous ont menés nulle part, si ce n'est à plus de souffrance, à de nouvelles guerres, à de plus grandes destructions.

UN AUDITEUR : *Tout en voyant l'absurdité de condamner des choses extérieurement et intérieurement, on continue à condamner. Comment cesser de le faire ?*

KRISHNAMURTI : Quand nous disons : « Je vois que je ne dois pas condamner » qu'entendons-nous par le mot « voir » ? Veuillez suivre ceci attentivement. J'examine le mot « voir ». Qu'est-ce que je veux dire par là ? Comment voyons-nous quelque chose ? Voyons-nous le fait au moyen des mots ? Lorsque je dis : « Je vois que condamner est absurde », est-ce que je le vois ? Ou suis-je en train de voir les mots : « Je ne dois pas condamner » ? Je ne vois pas le fait que condamner ne mène à rien, n'est-ce pas ?... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre... Le mot « porte » n'est pas la porte, n'est-ce pas ? Le mot n'est pas la chose; et si nous confondons la chose avec le mot, c'est que nous ne la voyons pas. Mais si nous pouvons éliminer le mot, nous pourrons voir la chose elle-même. Si je vois tout ce que comporte le catholicisme, l'hindouisme, le communisme, je l'ai compris, je m'en tiens quitte. Mais si je m'accroche au mot, il m'empêche de voir.

Pour voir, l'esprit doit donc être libéré du mot, car c'est le fait direct qu'il doit regarder : il faut qu'il voie qu'une condamnation, quelle qu'elle soit, empêche de regarder. Si je ne fais que condamner l'ambition, je ne vois pas son

anatomie, sa structure. Si je veux la comprendre, je dois cesser de la condamner, je dois percevoir le fait, sans lui résister, sans le rejeter. Alors ma vision aura son action propre. Si je vois le fait que constitue l'entière structure de l'ambition, ce fait lui-même révèle à la conscience l'absurdité, l'insensibilité, la nature infiniment destructive de l'ambition, je n'ai pas à intervenir pour cesser de condamner.

De même, si je vois, intérieurement, la signification totale de l'autorité, si je l'étudie, si je l'observe, si je la pénètre, sans jamais rejeter ni accepter, mais en la voyant, l'autorité se détache de moi pour toujours.

13 août 1961.

1962

I

Je pense que dès le début de ces entretiens, il nous faut être très clairs quant à leur objet. De grands changements ont lieu en ce moment dans le monde par suite de pressions extérieures, de nombreuses exigences, d'innombrables problèmes, et il me semble que pour être à même de faire face à une telle situation il faut une complète transformation du psychisme. Par ce mot « psychisme » j'entends la conscience, tout le processus de la pensée, notre comportement, nos valeurs, nos habitudes, les nombreuses croyances et les dogmes que nous avons cultivés pendant des siècles. Tout cela, à mon sens, doit être complètement transformé si nous devons faire face aux problèmes urgents de la vie, et c'est de cela que j'entends parler au cours de ces réunions : comment provoquer ce changement radical, cette transformation de la conscience.

Ces entretiens sont donc très sérieux, ce ne sont pas des distractions de vacances : aussi j'espère que vous voudrez suivre attentivement tout ce qui s'y dira, et ne pas vous contenter de noter quelques phrases en passant, de sorte que nous puissions, ensemble, examiner la façon de provoquer cette révolution radicale en nous-mêmes. Etre sérieux c'est, selon moi, avoir l'intention de poursuivre un sujet jusqu'à son extrême limite, d'explorer totalement un aspect particulier de la vie, que cela nous soit agréable ou non. Nous ne discuterons pas de questions extérieures telles que

le Marché commun ou la bombe atomique, ou comment aller à la Lune, mais je pense que nous les comprendrons si nous pouvons comprendre nos problèmes intérieurs.

Il me semble, en effet, que les problèmes extérieurs et intérieurs ne sont pas très différents les uns des autres. Si l'on y pense, on s'aperçoit même qu'il n'y a aucune différence entre eux, aucune ligne de démarcation. La vie est comme une marée qui se retire au loin et qui revient au-dedans de nous. Se concentrer sur le processus interne de notre être n'a pas beaucoup de sens si nous ne comprenons pas également le processus externe. L'action que la conscience exerce au-dehors correspond à son activité intérieure; se concentrer sur l'une au détriment de l'autre ne mène pas loin.

Ainsi que je l'ai dit, ces entretiens sont très sérieux. Ce ne sont pas des divertissements et il n'est certes pas dans notre intention d'échanger des idées. Les idées, les concepts, sont de la pensée organisée, et très peu efficaces lorsqu'il s'agit de provoquer une révolution radicale dans l'esprit. Les idées ne transforment pas l'être humain, elles ne font que modifier la trame de l'existence. La plupart d'entre nous se complaisent à vivre dans des idées, à en accepter de neuves, à en éliminer d'anciennes, à échanger une croyance contre une autre; mais de tels échanges, de telles substitutions, ne sont que des accommodements superficiels qui ne peuvent pas provoquer une révolution radicale.

Nous ne nous laisserons donc pas retenir par des idées, des formules, des concepts. Nous ne traiterons pas de mythes, mais de faits psychiques, de nos peurs, de nos espoirs, de nos désillusions. Et nous ne pourrons affronter ces faits internes que si nous savons les écouter et les observer sans les condamner ni les interpréter. Je pense donc qu'il est important de comprendre ce que nous voulons dire par « écouter, observer » et je voudrais en parler un peu ce matin.

Cette transformation de la conscience ne peut pas être

le fait d'un acte de volonté, ni d'un désir (le désir n'étant qu'une forme de la volonté) ; ni peut-elle se produire par un effort, lequel n'est, également, que le produit d'une aspiration, d'un motif, d'une contrainte. Cette révolution interne ne peut pas non plus résulter d'une influence, d'une pression extérieure ou d'un simple accommodement. Elle ne peut avoir lieu que si elle ne comporte aucun effort... je reviendrai plus tard sur ce point. Mais comme cet entretien est le premier, nous n'en sommes qu'à une introduction et il est important, dès le début, de comprendre ce que nous voulons dire par « écouter ».

Je ne sais pas si vous avez jamais réellement écouté quoi que ce soit. Essayez d'écouter ce torrent, tout près de nous, sans lui donner un nom, sans lui donner un sens, sans lui permettre de troubler votre attention... simplement de l'écouter. On ne peut vraiment écouter que lorsqu'on n'a aucune raison de le faire. Si l'on a un motif, c'est le motif qui est important, non l'acte d'écouter, car cet acte se produit avec un but à atteindre, avec l'idée de parvenir à quelque chose. Ainsi l'attention est divisée, donc on n'écoute pas.

Veuillez, je vous prie, accorder un peu d'attention à cela, car ne pas comprendre ce point serait ne pas savoir le sens de ces entretiens : pour moi, tout effort en vue de provoquer une révolution interne, pervertit ou nie cette résolution. Cette transformation ne peut se produire que lorsqu'il n'y a l'intervention d'aucun effort, de quelque nature qu'il soit, et c'est pour cela qu'il est si important de comprendre ce que veut dire écouter.

On ne peut pas écouter si l'on compare ce qu'on entend avec ce que l'on sait déjà. On ne fait alors qu'interpréter. Interpréter n'est pas écouter. Si l'on condamne un interlocuteur parce qu'on pense autrement que lui, ou parce qu'on professe certaines opinions, on n'écoute pas non plus. Et on n'écoute certainement pas si on est l'adepte de quelque autorité établie ou si on ne fait que remplacer une autorité par une autre.

Ainsi l'acte d'écouter est extraordinairement difficile, parce que nous sommes conditionnés de façon à accepter, à nier ou à condamner ce qu'on nous dit, ou à comparer ce que nous entendons avec ce que nous savons déjà. Il n'existe à peu près pas d'auditeurs non conditionnés. Lorsque je dis quelque chose, votre réaction naturelle, ou plutôt votre réaction conditionnée est de l'accepter ou de le rejeter, ou de dire que vous le saviez déjà, que cela existe dans tel ou tel ouvrage, que quelqu'un l'a déjà dit. En d'autres termes, votre esprit est absorbé par sa propre activité, et tant que celle-ci continue, vous n'êtes pas en train d'écouter.

Ecouter d'une façon totale l'exposé d'un fait réel, l'écouter sans opinion, sans jugement, sans condamnation, sans l'ingérence d'aucun mot, est donc très ardu, et exige, de même que l'acte de regarder, une attention totale. Je me demande si vous avez jamais réellement vu quoi que ce soit, un arbre, une montagne, un fleuve, le visage de votre femme, de votre mari, de votre enfant, d'un passant. J'en doute, car des mots, des idées, des formules interviennent dans votre vision. Vous dites : « Quelle belle montagne! » et cette expression même vous empêche de voir. Pour voir complètement, votre esprit doit être silencieux, aucune idée ne doit intervenir. La prochaine fois que vous observerez une fleur, remarquez combien il est difficile de la regarder sans qu'intervienne aucune notion de botanique. Surtout si vous avez une certaine connaissance de cette science, si vous connaissez les espèces, les variétés de cette fleur, la regarder sans l'ingérence de mots, sans l'intrusion de vos connaissances, ou de vos goûts, est très ardu. L'esprit est toujours si occupé, si distrait ! Il bavarde constamment, sans rien voir, rien entendre. Mais lorsqu'il est calme, voir et entendre n'est pas un effort. Si vous êtes réellement en train d'écouter ce qui se dit en ce moment, donc de comprendre, vous pouvez constater qu'il n'y a, en cela, aucun effort.

Une révolution interne, psychique, comporte une complète transformation, non seulement de la conscience consciente, mais aussi de l'inconscient. On peut assez facilement modi-

fier la trame de son existence ou sa façon de penser. On peut ne plus appartenir à aucune Eglise ou passer d'une Eglise à une autre. On peut adhérer ou non à un groupe particulier, politique ou religieux. Tout cela peut être changé sans difficulté par la suite de circonstances, pour calmer une crainte, pour satisfaire un désir de récompenses, etc. La conscience superficielle peut être facilement modifiée, mais il est beaucoup plus difficile de provoquer un changement dans l'inconscient, et c'est précisément là qu'est notre problème, car l'inconscient ne peut pas être transformé par une action délibérée, par la volonté, par le désir : il doit être abordé négativement.

L'approche négative à la totalité de la conscience implique l'acte d'écouter, ainsi que celui de voir les faits sans l'ingérence d'opinions, de jugements, de condamnations. En d'autres termes, il y faut une pensée négative. La plupart d'entre nous ont été entraînés, par l'éducation ou l'expérience, à se conformer, à obéir, à se soumettre à des morales, à des éthiques, à des idéologies établies par des autorités. Mais ce dont nous parlons ici exige qu'il n'y ait aucune autorité d'aucune sorte, car dès que nous commençons à explorer notre propre conscience, il n'y a pas d'autorité, chaque instant est une découverte. Et quelles découvertes pourrait faire un esprit soumis à une autorité ou entravé par sa propre expérience ? Une pensée négative nous dévoile à nous-mêmes nos croyances dogmatiques, nos expériences affirmatives, nos angoisses, nos espoirs et nos craintes. Elle nous les fait voir négativement, elle nous permet de les observer sans aucune évaluation.

Observer sans évaluer, c'est observer sans paroles. Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de regarder quelque chose sans le mot, sans le symbole. Le rapport qui existe entre le mot et la chose qu'il désigne constitue la pensée, qui est la réponse de la mémoire. Regarder un fait sans qu'interviennent les mots, c'est le voir sans l'intervention de la pensée. Essayez ce matin, en sortant d'ici, de regarder cette vallée et sa végétation, les montagnes couvertes de

neige à leur sommet, ou d'écouter ce ruisseau, sans une pensée. Cela ne veut pas dire s'endormir, ni regarder avec apathie, au contraire, pour regarder sans l'ingérence de la pensée, il faut être totalement conscient, et c'est une tâche ardue, car nous sommes entraînés depuis notre enfance à pensée, il faut être totalement conscient, et c'est une tâche Nous disons de quelqu'un qu'il est communiste, catholique, anglais, américain, ou suisse et nous regardons et écoutons à travers cet écran de mots. Ainsi nous ne voyons ni n'entendons jamais.

Voilà pourquoi il est si important de se délivrer de l'esclavage des mots. Considérez le mot « Dieu ». Il nous faut en être complètement affranchis, surtout si nous pensons être des esprits religieux ou spirituels, car le mot n'est pas la chose. Le mot « Dieu » n'est évidemment pas Dieu, et pour comprendre ce qu'est cet extraordinaire « quelque chose » il faut être libre du mot, ce qui veut dire être libéré de son influence et de ses associations, et ne veut pas dire croire ou ne pas croire, mais n'appartenir à aucune religion, à aucun système organisé de pensée. Alors seulement peut-on découvrir s'il existe quelque chose au-delà de ce mot, au-delà des dimensions de la pensée.

Ainsi ces entretiens sont une affaire grave; ils requièrent toute votre attention dans la découverte de vous-mêmes, non pas demain, non pas dans la minute qui suit, mais au moment où vous écoutez, dans le présent immédiat. Si nous ne comprenons pas le mécanisme, le processus entier de notre propre conscience, nous ne pouvons pas aller très loin, or nous avons un voyage à faire à travers l'intemporel. Pour partir, il faut commencer tout près de soi : sans cette connaissance nous n'avons aucune base d'où partir à notre propre découverte. Se connaître ne consiste pas à accumuler des notions sur soi-même mais à se connaître d'instant en instant. On doit se voir tel que l'on est, d'un moment à l'autre, sans interpréter ce que l'on découvre et sans entasser des connaissances au sujet de ce que l'on est. On doit s'observer avec une lucidité impartiale.

Ces entretiens exigent donc de votre part une gravité ferme et résolue. Suivez-les régulièrement ou pas du tout, car il est impossible de comprendre la totalité de ce qu'ils proposent en assistant à une ou deux réunions en passant. Vous n'iriez pas demander à un mathématicien de vous enseigner tout l'univers des mathématiques en quelques minutes. Ce serait absurde et enfantin. De même, si votre dessein est sérieux, vous assisterez régulièrement à ces réunions et leur prêterez votre attention : une attention sans effort. J'entends par ces mots un état d'attention en lequel on ne se limite pas à écouter ce qui est dit, mais où, à travers les mots que l'on entend on découvre son propre processus de pensée, ce qui revient à dire que l'on prend contact en soi-même avec les faits.

L'accroissement de la prospérité et des connaissances scientifiques dans le monde ne nous apportera pas plus de bonheur. Il pourra apporter, et je le souhaite, plus d'objets nécessaires à la vie physique, plus de confort et de biens utilitaires, plus de salles de bains, de réfrigérateurs, de voitures, de meilleurs vêtements. Mais ces objets ne résoudront pas nos problèmes humains fondamentaux, lesquels sont plus profonds et plus urgents. Et notre intention est d'explorer ensemble, en nous, ces problèmes, au cours de ces entretiens, car ici il n'y a pas d'autorités. Je ne cherche pas à vous influencer en vue de vous faire penser d'une certaine manière, ce serait enfantin, ce serait manquer totalement de maturité, cela deviendrait de la propagande.

Puis-je vous proposer de ne pas prendre de notes pendant que vous écoutez, mais « d'écouter » et de garder un certain silence avant et après ces entretiens ? A la première réunion, nous nous rencontrons évidemment en échangeant des propos, mais veillons à ne pas les prolonger indéfiniment, ce qui entretiendrait une certaine agitation. Ce qui importe c'est d'être conscient de soi sans efforts : d'observer sans efforts le fait que l'on bavarde, que l'on est jaloux, que l'on se sent frustré, que l'on recherche la célébrité en s'exprimant en poésie, en peinture, en musique,

en pensée. Etre en fait et impartialement conscients de tout cela en nous-mêmes, et observer sans effort : c'est lorsqu'on est en cet état que se produit une révolution totale. Et seule une conscience qui est en révolution totale d'instant en instant (qui n'est pas en train d' « accomplir » une révolution totale), seule une telle conscience peut découvrir s'il existe ou non quelque chose d'immesurable.

Quelques-uns d'entre vous désirent peut-être poser des questions, et nous verrons ce qui en résultera. Il est très facile de poser des questions erronées, et poser une question vraiment pertinente est une des choses les plus difficiles qui soient. Il faut à cet effet avoir une perception très nette de la difficulté dans laquelle on se débat. Si vous posez alors une question précise, nous pourrons nous unir pour trouver la réponse juste. En réalité, il n'y a pas de réponse à un problème humain. Il y en a en mécanique. Lorsqu'une voiture est en panne, lorsqu'un moteur a des ratés, il y a une solution mécanique à ce problème, tandis que la plupart de nos problèmes humains n'ont pas de solution du tout. Mais malheureusement, lorsque nous sommes en difficulté, nous voulons une solution, c'est-à-dire que, cherchant à fuir le problème, nous posons des questions à ce sujet.

Si ce que vous désirez c'est échapper à vos difficultés, je vous prie de ne pas poser de questions. Mais si vous voulez comprendre réellement un problème humain, psychologique, nous l'étudierons ensemble; nous pourrons explorer ensemble ses subtilités et ses variations, ses nuances et ses complexités. Au cours de l'exploration du problème, vous commencerez à le comprendre : il n'y a pas d'autre façon de le résoudre.

Je crains d'avoir rendu vos interventions assez difficiles. Cela n'était pas dans mes intentions. Mais pour explorer ensemble un problème humain , il nous faut nous rencontrer au même niveau, au même instant, ce qui est, somme toute, ce qu'on pourrait appeler l'amour. Et il est certain qu'il ne peut y avoir d'amour que lorsqu'on se rencontre au même

niveau, au même moment, c'est-à-dire lorsqu'on rencontre l'autre totalement, complètement. Pour explorer nos problèmes humains, nous devons, psychologiquement, nous rencontrer ainsi. Si vous vous attendez à recevoir de moi une réponse, et si je pense qu'il n'y a de réponse qu'en la compréhension du problème, nous ne nous rencontrerons pas, et vous vous en irez en pensant : « Cet homme est incapable de répondre à une question directe, il l'évite. »

Ce qui me semble important, donc, au cours de ces entretiens, c'est d'examiner ensemble nos difficultés; et je ne veux pas dire qu'il s'agit pour nous de nous mettre d'accord ou de différer dans nos points de vue; ce ne serait qu'une occupation de collégiens et nous ne sommes pas ici une réunion politique. Nous essayons de voir les choses telles qu'elles sont, en nous-mêmes, ce qui nécessite de l'observation et non des accords ou des désaccords verbaux.

UN AUDITEUR : *Comment cette exploration mentale d'un problème peut-elle engendrer une compréhension qui n'est pas basée sur l'intellect*[1] *?*

KRISHNAMURTI : Voyons ce que nous entendons par « exploration » et par « compréhension ». Une exploration mentale engendrera-t-elle une compréhension ? Je vous prie de ne pas dire oui ou non : nous sommes en train d'examiner la question. Un échange d'idées, d'opinions, de formules, fera-t-il naître la compréhension. Que voulons-nous dire par ce mot « comprendre » ? Je vais développer quelque peu ces questions et peut-être pourrons-nous nous entendre.

Dans l'état de compréhension, il n'y a évidemment pas de barrières entre le fait et soi-même. Si vous comprenez une chose, toute votre attention lui est accordée. L'attention n'est pas fragmentaire à la façon d'un processus mental.

1. Pour les besoins de l'édition, les interventions des auditeurs sont résumées.

Lorsqu'on examine quoi que ce soit mentalement, il se produit un processus fragmentaire séparatif : mais lorsqu'on comprend, en cette compréhension est la totalité de la conscience : les émotions, le corps, tout l'être est en jeu. On est calme, et dans cet état de quiétude, on dit « je comprends ».

La compréhension ne peut pas être le résultat d'un morcellement : c'est évident. Mais la plupart d'entre nous pensent d'une façon partielle, et nos rapports, dans la vie, sont compartimentés. Avec une partie de nous-mêmes nous sommes des politiciens; avec une autre partie, nous sommes religieux; d'un troisième morceau, nous devenons des hommes d'affaires, etc... Psychologiquement, nous sommes en miettes, et avec ces débris de nous-mêmes, nous considérons la vie, et disons ensuite : « Je comprends mais ne peux pas agir. »

Ainsi donc, mentalement, tout examen, ou toute exploration est morcelé et en surface, et ne fait naître aucune compréhension. Par exemple, nous pouvons être d'accord, intellectuellement, sur le fait que la division du Monde en nationalités, en religions, en groupes ennemis est un manque de maturité, mais dans nos cœurs, nous demeurons anglais, allemands, hindous, chrétiens. Notre difficulté est de provoquer un contact direct, émotionnel, avec le fait, et ceci exige que nous abordions ce fait négativement, c'est-à-dire sans l'obsession de nos attachements. Il y a donc une très grande différence entre l'examen intellectuel d'un fait et la compréhension de ce fait. L'examen intellectuel ne mène nulle part, tandis que la compréhension engendrée par une approche négative du fait, sans opinions ni interprétations, nous confère une intense énergie, qui nous permet de l'affronter. Je développerai ce point dans nos prochaines réunions parce que, probablement, cette énergie fait défaut à la plupart d'entre nous. Nous avons en abondance de l'énergie physique — ou du moins, je l'espère — mais pour affronter un fait psychique il faut une étonnante énergie, d'une autre sorte, et elle se refuse à nous lorsque nous approchons le fait dans le courant de nos habi-

tudes : habitudes de nos rapports quotidiens, habitudes des mots que nous répétons, habitudes de pensée, car alors le fait demeure et l'intellect en est séparé, ce qui, naturellement, crée une contradiction, un conflit, donc une perte d'énergie.

22 juillet 1962.

II

Cette matinée est si belle; c'est un enchantement. Et peut-être est-ce y participer que de parler de choses sérieuses.

Ce matin, je voudrais commencer en constatant avec vous combien la plupart d'entre nous sont superficiels. Mais dans les profondeurs de nos consciences extérieurement absorbées par les routines quotidiennes, le travail, la vie familiale, il y a un sentiment de désespoir et d'angoisse. Je crois que nous le ressentons presque tous, consciemment ou inconsciemment. Bien que nous puissions apparemment nous contenter de nos quelques possessions, d'avoir une situation ou un certain prestige, il y a en la plupart de nous, une anxiété qui n'est causée par rien de particulier, mais lorsque nous sommes plongés dans les activités immédiates de la vie, elle est là, qui pénètre nos pensées et nos sentiments. Cette anxiété, ce sens de désespoir, ne se trouve pas uniquement chez les personnes qui se sentent vieillir, mais aussi, je crois, chez les jeunes, chez ceux qui ont encore leur chemin à faire dans la vie, qui se préoccupent de leur avenir, de leur réussite, de leur mariage, de leurs besoins sexuels, des enfants qu'ils ont ou qu'ils auront, des soins du ménage. Chez la plupart d'entre nous, il y a sous-jacent à ces activités, un sens désespéré de « à quoi bon tout cela ? » surtout en ce moment où le monde est hanté par le spectre d'une catastrophe imminente. Je pense qu'il est important d'en parler parce que, étant superficiels,

nous cherchons des évasions, ou des moyens d'approfondir notre sens de la vie.

La vie embrasse à la fois le monde extérieur et l'intérieur. Pouvons-nous découvrir ces profondeurs ? Je n'appelle pas « approfondir » le fait d'aller à l'église, de croire ou de ne pas croire en Dieu, de faire du travail social, de s'intéresser à la peinture, ou à la musique, ce qui est, en vérité, bien superficiel. Je me demande si un esprit superficiel, de par sa nature, de par son conditionnement, son éducation et l'influence de la société, si un tel esprit est réellement capable de pénétrer en lui-même. Je ne sais pas si vous vous êtes jamais posé cette question.

On s'imagine souvent qu'aller très profondément en soi-même est une entreprise extraordinairement difficile et qui, probablement, ne vaut pas la peine d'être tentée. Bien que nous puissions être dégoûtés du caractère superficiel de notre existence, nous pensons ne pas avoir la technique nécessaire, le *modus operandi* susceptible de nous faire entrer profondément dans le monde vaste et extraordinaire — en admettant qu'il existe — qui est au-delà des mots, des symboles, des idées émotionnelles et des créations imaginatives de l'intellect.

Je pense que nous devrions ici essayer ensemble de trouver l'élément capable d'éveiller en nous une profondeur de vision, une clarté de perception en laquelle il n'y aurait aucune confusion, aucun effort en vue d'un accomplissement, aucune évasion. En ce monde moderne, les connaissances se multiplient très rapidement. Grâce à une technologie qui ne cesse de se développer, de plus en plus de choses sont faites par des machines. Il y a des cerveaux électroniques capables de traduire, de peindre, d'écrire des poèmes et de résoudre des problèmes mathématiques extrêmement complexes. Le savoir est devenu extrêmement important et dans un monde où on lui donne l'importance suprême, le savoir lui-même n'est-il pas une cause de désespoir ?... Je vous en prie... je développerai ce point. Ne rejetez pas et n'acceptez pas ce que je viens de dire, simplement écoutez.

Des esprits habiles et superficiels partout dans le monde, grâce à leur capacité de s'exprimer, influencent les masses et les persuadent qu'il faut accorder une importance toujours plus grande à l'information et aux connaissances, de telle sorte qu'on en vient de plus en plus à dépendre de choses extérieures. Bien qu'utiles, bien que nécessaires à certains niveaux de l'existence, les connaissances ne sont pas une fin en elles-mêmes, et lorsqu'on leur donne une importance exagérée elles deviennent une sorce d'anxiété, elles provoquent un sens de culpabilité et de désespoir.

Nous avons été éduqués en vue de devenir savants, nous avons passé par bien des souffrances et des expériences, nous avons été soumis à des influences innombrables. Pouvons-nous nous délivrer de toute cette armature et être innocents ? Et, en vérité, seuls les esprits innocents n'ont ni anxiété, ni crainte, ni désespoir. Mais le monde moderne nous enferme dans la peur, dans la désespérance, dans un vaste sentiment d'incertitude.

Le savoir est évidemment essentiel, car sans lui nous cesserions totalement de fonctionner. Il est à la base de nos existences, depuis les grandes entreprises telles que la fabrication d'avions à réaction, jusqu'aux plus petits faits de la vie quotidienne, tels que simplement savoir où l'on habite. Les connaissances en mathématiques, en biologie, les connaissances techniques les plus variées... tout a sa place. Mais en un certain sens le savoir obscurcit la vision. Que l'on soit homme de science, musicien, artiste, écrivain, ce n'est que dans les intervalles où l'esprit est libre de ce qu'il a su que se situe le moment créateur. L'intervalle peut être bref, ou vaste et prolongé, mais dans cet intervalle il n'y a pas de savoir, il n'y a pas — si je puis employer ce mot — de heurt avec le passé en tant que savoir. Les choses apprises, les erreurs commises, les succès, les échecs, les espoirs et les déceptions... ce n'est que lorsque l'esprit est libre de tout ce fardeau du passé que se produit un sens du neuf, et ce sens du neuf on peut alors l'exprimer en composant si l'on est musicien, en peignant si l'on est peintre, etc.

Il est très important de comprendre cela, car, en général, on pense que l'expérience est le mode de la vie. Plus on a accumulé d'expérience, plus on croit avoir de sagesse; mais je doute de cette sagesse. L'expérience est en réalité une réaction, superficielle ou profonde, à une provocation et lorsque cette expérience s'accumule en tant que savoir ou mémoire, elle conditionne les réactions qui suivent...

... Veuillez m'accorder votre attention... Je ne suis pas un instituteur, mais puisque vous avez pris la peine de venir jusqu'ici, peut-être voudrez-vous également entreprendre avec moi un voyage dans ce problème extraordinairement complexe de l'expérience et du savoir. Ce dont je parle n'est ni une philosophie, ni une théorie ou un système de pensée, mais est en rapport direct avec votre existence si remplie de routine, et d'habitudes, avec vos journées de loisir en famille, avec vos conflits et vos plaisirs quotidiens. Nous sommes en train d'exposer directement et profondément la vie elle-même, dans nos actes, nos pensées, nos sentiments, nos espoirs et nos craintes.

Ainsi que je l'ai dit, pour la plupart d'entre nous l'expérience est la façon d'être de la vie, et plus nos expériences sont nombreuses, plus nous les recherchons à moins que nous ne désirions quelque illumination ultime, quelque chose d'immesurable, qui conférera à la vie une signification infiniment profonde et vaste. Nous pensons qu'il n'y a pas de fin à l'expérience, mais quand on l'examine de près, on voit qu'elle est cumulative et que cette structure faite d'accumulations conditionne nos réponses aux nouvelles provocations de la vie. Que l'on soit mathématicien ou ménagère, la réaction du passé en tant que savoir accumulé, constitue encore une expérience, laquelle à son tour renforce le passé.

Nous portons ainsi les fardeaux accumulés de l'expérience passée, à la fois individuelle et collective. Quelle que soit la Société où nous vivons ces fardeaux sont là. Ils sont notre arrière-plan, nos traditions, notre savoir, notre culture. Cette armature est sans cesse en train de dicter nos recherches

ultérieures, de façonner nos pensées, de sorte qu'il n'y a pas de fin à l'expérience. Nous ne concevons pas qu'elle puisse finir. Nous nous disons : « Que serait la vie sans elle ? » Mais c'est l'expérience accumulée en nous qui engendre notre angoisse, notre sentiment de désespoir, notre peur de ne pas réussir dans la vie, de ne pas nous accomplir. Il y a toujours en nous l'impression d'on ne sait quoi d'incomplet, d'insuffisant, et nous cherchons à augmenter notre savoir comme moyen d'acquérir une plus grande profondeur. Mais le savoir et l'expérience doivent parvenir à leur fin — veuillez comprendre dans quel sens je le dis — si l'on veut explorer toute la question du désespoir.

Il y a plusieurs façons de désespérer : ne pas se réaliser, ne pas atteindre un but, ne pas être « quelqu'un » en ce monde, etc. Il y a aussi le désespoir de la solitude, et celui de se trouver dans une sempiternelle confusion. Ne sachant que faire, nous allons demander des directives à quelqu'un — à un chef politique, à un chef religieux, à un chef scientifique — jusqu'à ce que, tôt ou tard, nous comprenions combien il est futile de se faire guider. Etant dans l'incertitude, nous empilons savoir et expérience, mais ces connaissances ne dissolvent pas le désespoir et l'expérience ne détruit pas l'anxiété.

Quelle signification, alors, donner à nos expériences ? Aux petites expériences de la vie quotidienne, et à celles qui se produisent au plus profond de nous-mêmes ? Un Chrétien qui a été élevé dans certaines croyances et certains dogmes, peut avoir une vision du Christ, mais il est évident, psychologiquement, que cet événement, merveilleux pour lui, n'est qu'une projection de son arrière-plan, de son conditionnement. Lorsqu'un Hindou a des visions ce sont ses dieux qui lui apparaissent et non le Christ.

Or, est-il possible de vivre sans prolonger l'expérience ? Si le savoir avec son incessant appel à encore plus d'expérience est la source du désespoir, c'est parce qu'il n'y a pas d'innocence en cet état, et que seul un esprit innocent et frais est sans désespoir. Mais, voyez-vous, la plupart

d'entre nous s'endormiraient s'ils ne subissaient pas des provocations extérieures. Si nous ne devions pas gagner de quoi subsister, entrer en compétition avec notre voisin, nous entendre avec notre employeur, s'il n'y avait pas les appels insistants de la propagande, les articles dans les illustrés nous disant comment « réussir dans la vie », comment un cireur de bottes peut devenir millionnaire ou président de quelque chose; si ces incitations extérieures n'existaient pas, la plupart d'entre nous mènerait une existence amorphe, stagnante, stupide. Non qu'elle ne soit pas ainsi, telle qu'elle est, mais ces incessantes pressions de l'extérieur nous maintiennent en mouvement.

Si l'on voit l'ensemble de ce que comporte cette pression de l'extérieur, on la rejette — et c'est difficile. Il est difficile de ne pas se laisser influencer par les stupidités de la propagande et les pressions psychologiques de la structure sociale. Mais dès que l'on parvient à s'en libérer, on crée ses propres expériences, qui donnent lieu à de nouvelles réactions. Je ne sais pas si vous l'avez observé : lorsqu'on est constamment en train de mettre en question, de mettre en doute, de s'interroger, c'est cela qui devient une provocation pous nous, bien plus insistante et vitale que ne le sont celles de la société.

Cette constante interrogation, cette quête, ce doute, cette perpétuelle mise en pièces, proviennent encore d'un mécontentement, d'un désir de connaître, de découvrir le but de la vie, de savoir où l'on va. Ainsi, bien que l'on ait rejeté les provocations externes, on est encore esclaves de l'expérience, des provocations et des réactions qu'elles suscitent. Il y a là un état interne de contradiction, qui nous maintient en activité d'une façon bien plus intense que ne peut le faire un conflit extérieur...

... Je vous en prie... je ne dis rien d'excessif. Je décris ce qui a lieu en chacun de nous. Plus vous êtes intellectuel et subtil, mieux vous rejetez la propagande bien connue des religions et des politiciens. Mais vous avez alors vos propres provocations, vos exigences, vos critères, et votre vitalité à

découvrir. Cela implique que vous dépendez encore du stimulant des questions à poser et des réponses à recevoir. Les stimulations intérieures, comme celles provenant de l'extérieur, et les réactions qu'elles suscitent en nous, sont la marque d'esprits encore conditionnés, désireux de trouver des réponses aux questions qu'ils se posent, tâtonnant dans le champ de la volonté, lequel est du domaine du désespoir.

Lorsqu'on a profondément compris et par conséquent rejeté les incitations extérieures et intérieures, l'expérience a très peu d'importance, car l'esprit est intensément éveillé, et un esprit intensément éveillé n'a pas besoin d'expérience. Ce sont les esprits ternes qui la recherchent, qui ont besoin d'être stimulés par des provocations et des réactions. Etant prisonniers de leurs conflits et de leur confusion, ils trouvent un appui dans l'acquisition de connaissances et cet état de dépendance les rend de plus en plus inertes.

Je ne plaide pas en faveur de l'ignorance. Pour moi, l'ignorance n'est pas un manque de savoir livresque. Si vous n'avez pas lu les derniers romans et que la philosophie du matérialisme dialectique ne vous est pas familière, vous n'êtes pas pour cela un ignorant. Pour moi, être ignorant c'est ne pas être conscient des opérations de notre psychisme. Le manque de connaissance de soi est l'essence de l'ignorance. Je ne dis pas qu'il faut rejeter toutes les connaissances qui se trouvent dans les livres. Nous ne pouvons pas le faire. Je dis qu'un esprit éveillé n'a pas besoin du stimulant que sont les provocations et les réactions qu'elles suscitent. Etant éveillé il ne recherche aucune expérience. Il est une lumière à lui-même. Il peut vivre en ce monde qui se sent coupable, sans angoisse et sans désespoir. C'est l'esprit endormi, dépendant, non ouvert à la connaissance de soi, qui est en état de conflit et de misère.

Et maintenant, ne dites pas, ayant entendu tout cela : « Comment puis-je avoir l'esprit complètement éveillé ? Comment puis-je l'obtenir ? » Vous ne pouvez pas l'obtenir. L'éveil n'est pas un objet qu'on achète, ni une vertu à acquérir par un entraînement. Vous ne pouvez pas aller à sa

recherche. Il n'y a ni méthode ni système qui y mènent. L'important est de simplement écouter sans aspirer à l'obtenir, sans le rechercher, car écouter ainsi est un état d'esprit en lequel le savoir ne met pas d'obstacles et où il n'y a pas d'activité de la pensée; et dans ce silence intérieur il se produit une création, qui est l'entendement.

Si vous avez réellement écouté dans ce sens-là, vous vous trouverez en dehors de ce conflit, de cette misère, de ce désespoir. Car il y a un miracle à écouter, et c'est le seul vrai miracle.

Voyez-vous, nous vieillissons tous. Même les jeunes sont en voie de vieillir, et plus nous vieillissons, plus nous nous fixons rigidement à notre conditionnement. Nos habitudes mentales deviennent de plus en plus pesantes, nos journées de plus en plus routinières, et tout ce qui menace notre habituel quotidien provoque en nous de l'angoisse et de la peur. Inévitablement, à la fin, c'est la mort — qui devient une autre horreur épouvantable. Ce ne sont donc pas les esprits habiles, les esprits bien informés, les esprits qui ont appris à philosopher, à tout éliminer par des considérations rationnelles en vue de n'être pas dérangés, ce ne sont pas ceux-là, mais les esprits innocents qui peuvent comprendre, qui peuvent être conscients, être au contact de cet extraordinaire quelque chose que l'on peut appeler l'innomé, l'immesurable.

Je pense qu'il est possible de vivre en ce monde dans cet état d'innocence. Vous pouvez avoir une famille, lire vos affreux journaux ou ne pas les lire, aller à des concerts, aller tous les jours à votre travail et cependant être dans cet état d'innocence. Vous pouvez vivre une vie pleine et elle acquerra un nouveau sens. J'ai parlé de tout cela ce matin parce que la plupart d'entre nous mènent une existence plus ou moins creuse. La vraie question est de savoir s'il est possible, par des efforts, de rendre profond un esprit creux. Je ne pense pas que cela soit possible. Un esprit creux peut essayer d'être profond en faisant l'effort de pénétrer en lui-même, mais il ne cesse pas, pour autant, d'être

creux, tandis que si l'on comprend l'ensemble du processus de l'expérience, des provocations et des réactions, au-dehors comme au-dedans, on en sort immédiatement. Alors l'esprit est jeune, bien que l'on puisse avoir un corps âgé : il est clair, aiguisé, frais, et ce n'est qu'en cet état d'innocence que la réalité peut « être ».

... Voulons-nous examiner ce dont j'ai parlé ce matin ?

UN AUDITEUR : *Il me semble impossible d'avoir conscience des expériences par lesquelles on a passé, si on ne les a pas emmagasinées, ce qui donne un sens de durée, en tant que passé et futur.*

KRISHNAMURTI : Je crois que c'est ce que je disais. Le passé est du savoir, n'est-ce pas ? Ce que vous étiez hier, vos aspirations, vos exigences, vos jalousies, vos vanités : c'est cela, le passé, c'est le temps dans le sens psychologique; et sans le passé, sans le hier psychologique, existe-t-il un demain psychologique ? Si je rejette tous les hiers, si je meurs à eux, si je les retranche de moi à la façon d'une ablation chirurgicale — ce qui est absolument essentiel — peut-il exister un demain ? L'expérience peut-elle exister pour l'homme qui vit complètement ? Et ce n'est pas vivre complètement que regarder en arrière vers le passé et devant soi vers l'avenir. Mais quand on est tout à fait conscient de vivre complètement d'instant en instant, y a-t-il expérience ?

... Je vous en prie, ceci est la description d'un fait. Ce n'est ni de la rhétorique, ni de l'idéologie. Si ce qui s'est produit hier ne m'importe réellement pas du tout, soit que j'aie été blessé, ou jaloux ou insulté, si j'ai détaché complètement cela de moi, y a-t-il un sens de durée, un sens du passé et du futur ?

Voyez-vous, le Temps est expérience. La mémoire du plaisir et de la douleur que nous avons éprouvés, l'aspiration vers une réalisation de nous-mêmes vers un achèvement, une réussite — tout cela implique du temps... C'est, en vérité, une question complexe, car pour la plupart d'en-

tre nous, le temps a une grande importance. Je ne parle pas du temps chronologique, du temps des montres, mais de la structure de durée construite par la psyché, par la pensée; et cela englobe toute la culture de la mémoire.

Ainsi que le propose votre question, le facteur temps est inévitable tant qu'existe un centre d'où l'on éprouve ce qui constitue l'expérience. Tant que ce centre existe — un centre conditionné qui réagit à chaque stimulation, consciemment ou inconsciemment — la création ne peut avoir lieu à aucun moment. Que vous soyez musicien, peintre, mathématicien, chimiste ou une simple personne sans habileté particulière, je me demande si vous avez jamais observé une chose étrange en vous-même : lorsque l'esprit est complètement silencieux, lorsque toute pensée a cessé, lorsqu'il n'y a plus en nous ce besoin d'aller et venir, de regarder dans le passé ou dans le futur, en ce moment de quiétude on « sait » quelque chose de vraiment neuf.

Mais ce neuf, nous ne le reconnaissons pas comme tel. Dès que nous reconnaissons le neuf, il est déjà vieux : c'est déjà le vieux, ce n'est plus le neuf. L'on doit demeurer... Non : pas « demeurer », le mot est erroné, on doit « être » en ce mouvement, sans aller ni en arrière, ni en avant, sans avoir aucun sens du temps. Essayez-le un jour... non : n' « essayez » pas; ce mot encore est erroné. « Essayer » veut dire « prendre son temps », ce qui est absurde : le neuf est ici, ou il n'est pas. Et il est ici, avec une vitalité extraordinaire, une puissance étonnante, dès que l'on comprend tout le processus de l'expérience, de la connaissance, de la recherche.

... J'espère que vous travaillez en ce moment autant que moi !...

UN AUDITEUR : *Cette énergie dont vous parlez, est-elle limitée par la santé physique ?*

KRISHNAMURTI : Pas entièrement. On a évidemment besoin de bien se porter. Si vous êtes constamment dans

les tortures d'une souffrance physique, elle absorbe votre énergie. Mais ceux qui ont déjà souffert savent comment se dissocier de la douleur, non pas en s'évadant, mais en étant complètement avec elle. Lorsque nous nous disons : « Je voudrais que cette douleur cesse; quand me quittera-t-elle ? » c'est-à-dire lorsque la pensée se met en action dans le champ de la douleur elle la rend plus intense et l'entretient. Mais il est possible d'être complètement « avec » la douleur, sauf, évidemment, si l'on perd conscience, ce qui est une autre affaire. Je sais ce dont je parle, ne croyez pas que je ne sache pas ce qu'est la douleur. Nous savons tous ce que c'est. Mais si vous vivez avec elle complètement, si vous ne lui résistez pas, si vous en êtes totalement conscient, vous verrez qu'en dépit de son intensité, vous aurez une toute autre vitalité... Voyez-vous, la douleur physique devient elle aussi un problème de « temps », lorsqu'on la compare avec le souvenir d'un temps où l'on ne souffrait pas.

Vivre « avec » — avec quoi que ce soit — est une chose extraordinaire. J'ai vécu avec le bruit de ce torrent toute la matinée; je l'écoutais pendant que je parlais, ne lui résistant pas, ne désirant pas l'écarter; et ainsi le torrent avec son bruit et sa beauté, et les mots échangés, font partie de la lucidité de conscience dont nous parlons.

UN AUDITEUR : *Quel cas faites-vous de nos responsabilités et de nos erreurs d'hier ?*

KRISHNAMURTI : Nous avons tous des responsabilités et il y a les erreurs d'hiers. Mais pourquoi prolongeons-nous ces erreurs aujourd'hui ? Voilà une des questions. Et qu'appelons-nous « responsabilités » ? Se sentir responsable est le contraire d'une vertu. Ne vous y méprenez pas : je ne prêche pas l'irresponsabilité, ce n'est pas de cela que je parle. Se mettre en état d'irresponsabilité est une fuite grossière. Vous sentez-vous responsable lorsque vous aimez ?...

UN AUDITEUR : *On se sent responsable lorsqu'on a des enfants.*

KRISHNAMURTI : Nous sommes en train de chercher, tout d'abord, ce que nous entendons par « responsabilité ». N'intervenez pas aussitôt en disant : « Ne dois-je pas être responsable envers mes enfants ? » C'est une façon si futile de discuter. En plus des enfants, nous avons des maris, des femmes, des grand-mères, des belles-mères, des maisons, de l'argent, des situations, et tout cela réuni nous confère un sens de très grande responsabilité. Mais que voulons-nous dire par ce mot « responsabilité » ? Le soldat dit : « Je suis responsable du maintien de la paix. » Quelle sottise! Le policier dit qu'il est responsable du maintien de la bonne conduite sociale. Nous devons donc examiner le sens, la signification profonde de ce mot.

Lorsque j'aime, est-ce que je me sens « responsable » ? Et qu'est-ce que j'appelle « aimer » ? L'amour est-il un attachement ? Voyez-vous, la question est précisément là. Lorsque je suis attaché à une personne, je me sens responsable envers elle, et mon attachement, je l'appelle amour. Je vous en prie... il ne s'agit pas d'être d'accord ou de n'être pas d'accord. Il s'agit d'autre chose. Allons plus loin dans ce mot « responsabilité ». Je pense que nous employons des mots tels que « devoir » et « responsabilité » lorsque nous n'avons pas d'amour...

... Vous ne dites plus rien ?...

UN AUDITEUR : *Nous essayons de vous comprendre.*

KRISNAMURTI : Non, monsieur, ce n'est pas « moi » que vous essayez de comprendre. Tout ce que je vous dis, c'est : regardez en vous-même, allez en vous-même et toutes ces choses vous seront révélées... Je vous en prie, restons-en à ce mot « responsabilité », parce qu'il pèse tellement sur nous tous. Nous disons : « Je suis obligé d'aller tous les jours à mon travail, que je le veuille ou non, parce que, ayant une famille à nourrir, ma responsabilité est de gagner de l'argent. » Ou : « Je suis responsable de l'éducation de mes

enfants. » Ou : « Je dois être un citoyen responsable; un soldat responsable. » Et ainsi de suite, ainsi de suite... Pourquoi nous sentons-nous responsables ? Quand employons-nous ce mot ?

UN AUDITEUR : *Quand nous nous donnons de l'importance.*

KRISHNAMURTI : Si vous me permettez de vous le dire : veuillez vous examiner. Quand employez-vous ce mot « responsabilité » ?

UN AUDITEUR : *Quand j'ai un sens d'obligation.*

KRISHNAMURTI : Oui, monsieur, un sens d'obligation. Lorsque vous vous sentez « obligé » de faire une chose. Peut-être n'aimez-vous pas la faire, mais vous sentez qu'il vous « faut » la faire. Allez au delà du mot, examiner votre sentiment réel, en tant que père, mère, mari ou femme. Il est certain que vous ne parlez de responsabilité que lorsque vous vous sentez obligé de faire quelque chose; vous pensez que c'est votre devoir, que telle situation dépend entièrement de vous, etc...

Mais n'est-il pas possible de vivre en ce monde sans avoir un sens de responsabilité, c'est-à-dire sans sentir que ce que l'on fait est un fardeau ? Voyez, monsieur, je suis venu ici ce matin pour parler. Je ne sentais pas cela comme un poids, comme une responsabilité. Je ne me croyais pas obligé de parler du fait que tant de personnes étaient venues pour m'entendre. Ce n'est pas un devoir, pour moi, de parler. Je ne le ferais pas sur cette base : cela serait terriblement ennuyeux. Je n'emploie jamais cette phrase : « Je suis responsable. » Elle est hideuse. Ce que je fais, j'aime le faire... ce qui ne veut pas dire que j'en aie une satisfaction ou que je me réalise en parlant, cela serait si enfantin. Mais si l'on aime, les mots « responsabilité », « devoir » disparaissent complètement. Si l'on aime, il n'y a ni patries, ni prêtres, ni soldats, ni divinités, ni guerres.

25 juillet 1962.

III

Nous parlions l'autre jour des connaissances, de ce qu'elles signifient et nous disions que le savoir est un obstacle à la clarté de perception. Je pense que nous sommes entrés assez profondément dans ce sujet et je voudrais ce matin, si vous le permettez, examiner ce qu'est la vertu. A cet effet, il nous faudra considérer l'influence de la Société, le sens que la Société donne à la vertu et à l'autorité, et l'état d'un psychisme pleinement individué [1]. Tous ces facteurs sont englobés dans le mot « vertu ».

Il y a, d'abord, toute cette question de l'influence sociale : notre façonnement par la structure matérielle et psychologique de la Société. Notre façon de penser, d'agir, notre sens de responsabilité — dont nous avons parlé l'autre jour — tout cela est le résultat de l'influence de la Société. Psychologiquement, nous ne sommes pas séparés du social. Nos réactions, nos pensées sont le résultat de notre conditionnement, lequel est déterminé par la structure psychologique collective. Nous sommes entraînés, dans des écoles et des universités, à acquérir des connaissances techniques diverses en vue d'obtenir de bons emplois, mais psychiquement nous sommes livrés à l'influence de la Société. Notre caractère est façonné par elle. Nos idées religieuses sont dictées par elle, par la culture qui nous a formés. Sa struc-

1. State of aloneness : c'est l'état de l'individu intégral, dont le psychisme, libéré de toute structure sociale, ne subit aucune influence. (N.d.T.)

ture détermine tout notre être. Nous sommes catholiques, protestants, juifs, hindous, ceci ou cela, avec tout ce qui correspond de dogmes, de croyances, de superstitions. A l'intérieur de ces trames nous cultivons ce que nous appelons nos valeurs propres, mais là encore, nous sommes influencés, consciemment ou inconsciemment, par les aliments que nous mangeons, par le climat dans lequel nous vivons, par les vêtements que nous portons, par les journaux, les périodiques, les ouvrages que nous lisons, par la radio et la télévision. Et si nous ne comprenons pas toutes ces influences, lesquelles sont immédiates, pénétrantes et constantes, si nous n'en sommes pas totalement conscients, la vertu perd son vrai sens, car nous ne faisons que nous conformer à des modèles devenus respectables, et la respectabilité n'est pas la vertu. Au contraire, c'est une imposture. Elle n'a aucun rapport, quel qu'il soit, avec ce qu'on pourrait appeler vertu.

Si l'on veut réellement comprendre l'extraordinaire virilité, la vitalité, la puissance de la vertu, on doit d'abord être conscient des influences que l'on subit : non seulement de celles que l'on reçoit consciemment, mais aussi de celles qui agissent dans l'inconscient, là où nous sommes si réceptifs et où il nous est si difficile de pénétrer.

Est-il possible de se libérer de toute influence, de l'action qu'exercent sur nous notre femme, notre mari, nos enfants, la Société et tout ce qui nous entoure ? Est-il possible de s'affranchir de cette pression insistante, constante, qui cherche inlassablement à agir sur nous au moyen de journaux et de livres ? Si nous pensons que cela n'est pas possible, la discussion, évidemment, s'arrête là, il n'y a plus aucune nécessité d'approfondir la question, et la vertu sera conçue comme étant une imitation, un conformisme. La Société, avec son code d'éthique, ses responsabilités, ses valeurs traditionnelles, façonne avec insistance les individus selon des modèles établis; le conformiste est considéré moral, la personne immorale est celle qui s'écarte de l'image conventionnelle. Mais il est bien certain que l'on doit rompre complè-

tement avec la structure psychologique de la Société; cela veut dire que nous devons être conscients de notre propre structure psychique, à tous les niveaux superficiels et profonds de la conscience, et il est très difficile de découvrir le conditionnement de l'inconscient.

Consciemment, on peut rejeter la structure morale de la Société, et beaucoup de personnes le font : elles haussent les épaules et n'en tiennent pas compte. Mais l'influence du social n'est pas limitée à l'action de notre siècle, elle inclut un immense passé, avec toute sa propagande, ses traditions, et cette trame est profondément enfouie dans l'inconscient. Pour en devenir conscient, il faut donc y appliquer une certaine qualité de négation...

... J'espère que vous n'êtes pas simplement en train d'écouter des mots, de les approuver ou de les contester, mais que vous faites l'expérience d'entrer en vous-mêmes, dans votre inconscient, aussi profondément que possible. Ces réunions seraient inutiles, elles n'auraient aucun sens si vous ne faisiez qu'écouter superficiellement quelques discours. Et ne pensez pas que je puisse explorer votre inconscient pour vous : chacun doit le faire pour soi-même.

L'inconscient est l'entrepôt caché du passé, à la fois individuel et collectif. C'est le lieu où sont accumulés des siècles de propagande, toute l'expérience et le savoir, toutes les traditions et les complexités de la race. Or, quelle que soit votre perspicacité ou celle du psychanalyste, la conscience consciente ne peut pas entrer en contact avec l'inconscient au moyen de l'analyse. Celle-ci ne peut qu'effleurer la surface de l'inconscient, elle ne peut pas y pénétrer profondément — et je pense que la plupart des analystes et des psychologues seraient d'accord, aujourd'hui, sur ce point. Le conscient a été instruit le long de certaines voies; il a acquis les connaissances techniques nécessaires à la vie matérielle, qui constituent ce qu'on appelle une façon positive de considérer la vie; mais une telle approche est impossible en ce qui concerne l'inconscient.

J'espère m'exprimer clairement. Sinon, veuillez, tout à

l'heure, poser des questions et nous reprendrons le sujet.

L'inconscient, étant ce qui est caché, doit être abordé négativement. Comprenez-vous ce que j'appelle l'approche positive et l'approche négative ? Lorsqu'un problème intérieur se pose, la plupart d'entre nous l'abordent positivement, c'est-à-dire que nous essayons de modifier « ce qui est », selon certains critières. Et étant des personnes soi-disant d'esprit positif, nous cherchons à prendre contact avec l'inconscient d'une façon également positive. Mais, en fait, nous n'avons pas du tout l'esprit positif, parce que notre approche, dite positive, n'est qu'une réaction à ce qui est négatif. J'espère que vous comprenez tout cela!

Etre conscient d'une chose négativement — du bruit que fait cette toile de tente agitée par le vent, ou de celui de ce torrent — veut dire voir et écouter sans résistance, sans condamnation, sans refus. De la même façon, il est possible de percevoir impartialement la totalité de l'inconscient : c'est cela, la perception négative. Cet état de négation n'est pas l'opposé d'un état positif; il n'a aucun rapport avec lui, car ce n'est pas une réaction.

Si vous voulez comprendre quelque chose, votre esprit doit être dans un état de négation. Il n'est pas dans cet état lorsque vous niez ou condamnez ce que vous voyez. Cet état ne consiste pas non plus à avoir l'esprit vide. Au contraire, on est conscient de tout, on voit et on entend avec l'être tout entier, ce qui veut dire qu'il n'y a là ni résistances, ni refus, ni comparaisons, ni jugements. Et je pense qu'il est possible de percevoir ainsi, négativement, toutes les réactions de l'inconscient. Si on y parvient — et je pense que c'est la seule approche possible — l'inconscient se révèle immédiatement, dans sa totalité. On peut, bien sûr, aller pas à pas, analyser chaque conditionnement, chaque tradition, et chaque valeur à mesure qu'elle surgit, mais c'est un travail très long et fastidieux, au moyen duquel on n'arrive jamais jusqu'au bout. Mais si l'on met en œuvre une lucidité négative et impartiale, on peut transpercer jusqu'au bout le conditionnement de l'inconscient. Celui que lui

impose la nationalité, celui des valeurs traditionnelles, celui de l'héritage racial, celui qu'impose la Société actuelle... on peut transpercer tout cela immédiatement, et commencer alors à comprendre la signification, la vérité ou l'erreur des influences.

Nous avons, la plupart d'entre nous, classé les influences en bonnes et mauvaises. Nous pensons qu'il existe de bonnes influences et qu'il est souhaitable d'en recevoir. Mais, à mon sens, toutes les influences sont de même nature : elles pervertissent et déforment. Un esprit influencé dans une direction quelle qu'elle soit ne peut pas voir clairement, est incapable de percevoir directement. Si l'on comprend cela, non seulement verbalement, intellectuellement, mais totalement, de tout son être, on n'est plus jamais l'esclave d'aucune forme d'influence.

Veuillez ne pas penser que ce que je dis est théorique, inapplicable parce que vous êtes trop vieux, ou trop jeunes, ou trop conditionnés, ou parce que vous avez trop de responsabilités. Ces sottises ne feraient que déguiser le fait que vous ne voulez pas réellement comprendre tout ce processus des influences. Il est pourtant très important de le comprendre, parce que ce sont ces impositions qui nous poussent à nous conformer à une morale respectable, laquelle est appuyée par l'autorité de la tradition, l'autorité de la Société, l'autorité de notre profession et ainsi l'autorité devient un facteur dominant dans notre vie. La Société exige l'obéissance : celle qu'une mère demande à son enfant. Et parce que nous sommes esclaves des influences, nous acceptons instinctivement l'autorité de la Société, l'autorité du prêtre, l'autorité du symbole, l'autorité de la tradition.

Dans des problèmes d'ordre pratique tels que les impôts, le code de la route, etc., on doit évidemment accepter l'autorité de la loi, nous ne parlons pas de cela. Nous parlons de notre besoin psychologique d'obéir, qui comporte une soumission à l'influence.

Je ne suis pas en train de faire un discours au bénéfice d'auditeurs : nous nous appliquons ensemble — ou du moins,

j'espère que vous vous appliquez avec moi — à explorer profondément tout ce qui constitue la vertu. La compréhension de ce qu'est la vertu libère une énorme vitalité. Cette vitalité, cette énergie est nécessaire pour provoquer la complète transformation dont nous parlions à notre première réunion. Donc, en écoutant ce qui se dit, il appartient à chacun de travailler pour soi-même, et non pas à moi de travailler pour vous. La plupart des personnes se contentent d'aller à un match de tennis et de regarder les joueurs; elles ne prennent pas part au jeu, elles ne sont que des spectateurs qui prennent plaisir à observer le jeu des autres. Je crains qu'ici cela ne puisse pas se passer ainsi. Si vous ne travaillez pas autant que la personne qui parle, ses discours n'auront aucune valeur. Par « travailler » je veux dire écouter et chercher à voir si ce que l'on dit s'applique à soi : voir en somme le fait tel qu'il est, et si ce qu'on avance est vrai ou faux. Voir le fait c'est ni accepter ni rejeter ce qu'on entend, mais être si vitalement conscient, que l'on capte chaque nuance de chaque mot — si ce mot est vrai — et que l'on s'en sert pour creuser en soi-même. C'est ce que j'appelle travailler. Si vous faites cela, lorsque vous quitterez cette tente vous serez vertueux; je vous l'affirme : vous serez vertueux.

Ce que nous devons comprendre c'est de quoi est faite notre acceptation de l'autorité; elle émane en réalité d'un besoin psychologique de certitude, d'un besoin de s'entendre assurer que l'on est dans le droit chemin. La plupart d'entre nous ont horreur de l'incertitude, surtout en ce qui les concerne. Mais, voyez-vous, il « faut » être incertain pour se rendre compte de ce qui est vrai. Il faut se libérer de toute autorité, ne se soumettre ni obéir à personne, et c'est difficile parce que la liberté ne consiste pas à réagir au fait que l'on est soumis. Ce n'est qu'en comprenant par soi-même que l'on est dans la servitude de mots, d'influences, d'autorités ,— en « comprenant », non en réagissant « contre » — qu'apparaît la liberté.

Donc, toute autorité doit être comprise, qu'elle provienne

du prêtre, du politicien, d'un livre, d'un spécialiste, de votre voisin ou de votre propre expérience. Et ainsi que nous avons vu, pour comprendre quoi que ce soit, l'esprit doit être dans un état de négation. Pour comprendre votre enfant, vous devez l'observer pendant qu'il joue, qu'il pleure, qu'il mange, qu'il dort; mais lorsque vous le comparez à un autre enfant, vous n'êtes pas en train de l'observer. De la même façon l'on doit observer le désir instinctif que l'on a d'obéir, de se conformer, d'imiter; on doit pénétrer ce désir profondément en soi-même. Se conformer est évidemment nécessaire en certains domaines. Le langage dont on se sert est conforme à certaines règles de linguistique et rejeter ces conventions serait absurde, parce qu'on n'aurait plus le moyen de communiquer avec les autres. Je ne parle pas du conformisme qui consiste à accepter certains faits évidents sur lesquels tout le monde est d'accord; je parle du conformisme psychologique, d'un état de dépendance et d'imitation qui est essentiellement un désir de certitude.

La plupart d'entre nous craignent de ne pas réussir en ce monde ou désirent parvenir psychologiquement à un but; par conséquent l'obéissance, qui est l'acceptation de la structure psychologique de la Société, acquiert une importance extraordinaire. Si vous comprenez la signification de tout cela, vous verrez que l'essence même de la vertu est l'individuation. Si l'on n'est pas individué, totalement seul, on n'est pas vertueux. Et l'esprit n'est seul que lorsqu'il a compris les influences qui s'exercent sur nous et n'en est plus affecté. Alors il n'aspire plus à occuper une situation ou à acquérir un pouvoir. Il est, par conséquent, libéré de toute appartenance; il n'est pas en état de réaction, il ne fuit pas les foules; il ne se retire pas du monde, il ne devient pas ermite, il ne vit pas dans l'isolement, ce qui ne serait qu'une réaction. Il est « seul » dans le sens qu'il est vraiment « individu », ce qui est totalement différent de l'état de solitude.

Il est très difficile d'exprimer la signification et la qualité de cet état où l'individu est « seul ». La plupart d'entre nous

ne sont jamais seuls. Vous pouvez vous retirer sur une montagne et vivre physiquement seul en reclus, et pourtant être en compagnie de vos idées, de votre expérience, de vos traditions, de votre notion du passé. Le moine chrétien dans sa cellule monastique n'est pas seul; il vit avec l'idée qu'il se fait de Jésus, avec sa théologie, avec les croyances et les dogmes de son conditionnement. De même le sannyasi en Inde qui se retire du monde et vit dans l'isolement, n'est pas seul, car lui aussi vit avec ses souvenirs.

Je parle d'un état en lequel l'esprit est totalement libéré du passé; et seul un tel esprit est vertueux, car il est innocent. Peut-être penserez-vous que c'est trop demander, que l'on ne peut pas vivre ainsi dans ce monde chaotique et se rendre tous les jours à son travail, gagner sa vie, avoir des enfants, subir les humeurs d'un mari ou d'une femme. Mais je pense que ce qui vient d'être dit se relie directement à la vie quotidienne en action, sans quoi cela n'aurait aucune valeur. Voyez-vous, cet état de l'individu « seul » engendre une vertu virile et un sens extraordinaire de pureté et de gentillesse. Il importe peu que l'on commette des erreurs. Ce qui importe est ce sentiment d'être seul, non contaminé, car on devient conscient de ce qui « est », au-delà des mots, au-delà des noms, au-delà de toutes les projections de l'imagination.

Peut-être avez-vous des questions à poser sur le sujet que nous avons considéré ce matin.

UN AUDITEUR : *Si l'acte même d'écouter n'est pas une expérience, il demeure au niveau verbal, ce qui n'a que peu ou pas de valeur. Mais pour qu'il s'accompagne d'expérience, il faut être très sensible. Comment acquérir cette sensibilité ?*

KRISHNAMURTI : Monsieur, écouter n'est pas un acte d'expérience. Je m'explique : si vous écoutez de tout votre être, et votre être n'a pas de limites, il n'est pas confiné dans les mots de Krishnamurti. Si, à partir d'un centre, vous

écoutez et voyez l'homme qui parle, ce torrent, les oiseaux, le vent dans les arbres ou ces montagnes, vous éprouvez une sensation et cette expérience s'ajoute aux précédentes pour conditionner davantage votre esprit. Mais si vous écoutez et regardez sans ce centre, sans traduire verbalement ce qui est entendu et vu, l'idée même d'expérience cesse complètement, il ne reste que le fait, et non pas vous en train de le ressentir. Ceci demande peut-être une explication.

On peut regarder une fleur de deux façons différentes : soit avec des notions de botanique, en faisant intervenir tout ce que l'on sait à son sujet, ce qu'on a lu, etc..., et à travers ces connaissances éprouver la qualité particulière, ou l'état d'être de cette fleur; soit la regarder sans aucune notion de botanique, sans rien savoir. Vous comprenez ce que je veux dire lorsque je parle de regarder une chose sans rien savoir à son sujet : voir votre femme, vos enfants, les faits concernant vos rapports avec d'autres personnes, sans rien savoir, c'est les voir sans les heurts du passé, les inimitiés, les actes de cruauté, les insultes, les impositions. Tout cela, qui fait partie de ce que l'on sait, est tombé, et vous regardez directement « ce qui est ». Voir ainsi, sans qu'il y ait expérience, est la plus haute forme de sensibilité.

La personne qui « vit l'expérience » d'un coucher de soleil n'est pas sensible. Elle peut dire que ce spectacle est merveilleux et s'extasier, elle n'est pas sensible pour autant. Etre sensible est un état où n'existe que le fait, et non tous nos souvenirs à son sujet. Percevoir, voir, entendre à chaque instant de cette façon a une action extraordinaire dans la vie. Ne vous laissez pas emporter par l'intensité et l'enthousiasme de ces mots, ne vous laissez pas hypnotiser par eux, mais observez, écoutez et voyez par vous-mêmes.

UN AUDITEUR : *Même si vous ne devenez pas une autorité pour nous, n'êtes-vous pas en train de nous influencer par vos mots, par votre comportement, vos gestes, etc.*

KRISHNAMURTI : J'ai dit que toute forme d'influence, y compris celles de celui qui parle, est destructive. Si vous êtes influencé vous êtes détruit, vous devenez un soldat, un adepte, un automate. Mais si — sans comparer, ni juger, ni évaluer — vous écoutez et découvrez par vous-mêmes le fait dans sa réalité, ainsi que la vérité ou l'erreur de ce qu'on vous dit, vous êtes au-delà de toute autorité, au-delà de l'influence de qui que ce soit.

Monsieur, je parle de toutes les formes d'influence. En écoutant, vous devez être très lucide, ne pas vous laisser influencer, entraîner, et ici il n'y a aucune propagande d'aucune sorte. Je n'essaie pas de vous convertir à quelque chose, ce serait haïssable. Je ne fais qu'attirer votre attention sur ce qui me semble être des faits psychologiques. Vous êtes libres d'en tenir compte ou non. Si ce sont des faits, vous devez écouter, non parce que j'en parle, mais parce qu'ils existent. La façon dont on les reçoit est très importante. C'est un fait, par exemple, qu'un train passe en ce moment. Ce qui importe c'est de l'entendre sans lui résister, parce que dès que l'on résiste, on est influencé. Mais si vous pouvez être conscient de ce bruit comme vous l'êtes du murmure d'un ruisseau ou du vent dans les arbres, si vous pouvez écouter un fait sans résistance : les paroles de votre femme, de votre enfant, d'un portefaix ou de celui qui parle en ce moment, vous découvrirez par vous-même qu'il vous est possible d'aller au-delà de toute influence et de vous dégager complètement de l'influence destructrice de la société.

UN AUDITEUR : *L'amour n'est-il pas un état d'intégration totale de l'intelligence, de l'émotion et du corps ?*

KRISHNAMURTI : Que veut dire intégrer ? Obtenir une unification ou une harmonie en assemblant des parties séparées ? Or, on ne peut pas intégrer le corps, l'intelligence et l'affectivité parce que chacune de ces parties est toujours

divisée en elle-même par des conflits. Il est impossible de faire un tout de ce qui ne cesse de se mettre en morceaux.

Veuillez suivre un peu ceci, car nous aimons tous tellement ce mot « intégration ». Les politiciens l'emploient, les psychologues l'emploient, et nous y revenons sans fin dans nos bavardages. Pour intégrer il faut une entité qui assemble les diverses parties, quelqu'un qui, étant en dehors de ces fragments, puisse les juxtaposer harmonieusement. Or, tant qu'existe une entité qui s'efforce d'intégrer, il ne peut pas y avoir d'intégration, parce que l'existence même de cette entité est une contradiction, une division entre la conscience qu'elle a d'elle-même et les morceaux séparés, entre l'idée et le fait. Il se produit un conflit dans l'effort même de rassembler les morceaux. Une telle « intégration » n'a aucun sens, et n'est pas possible, malgré tout ce que nous en disons. Mais si l'on entre profondément dans cette question et que l'on comprend qu'aucune intégration n'est possible tant qu'existe une entité désireuse d'assembler des fragments, une tout autre action a lieu. Il n'y a, alors, aucune entité, donc pas de contradiction, mais une harmonie. Et ce n'est qu'en cet état, lorsqu'il n'y a pas d'effort, pas de fragments à réunir, mais une lucidité totale, ce n'est qu'alors qu'existe une possibilité de ce qu'on pourrait appeler amour.

UN AUDITEUR : *Toute technique comporte un effort, un conformisme, une discipline, une réussite et ce dont vous parlez semble être la négation de tout cela.*

KRISHNAMURTI : Monsieur, ce sujet est très vaste, je ne veux pas l'aborder maintenant, nous le ferons une autre fois. Pour comprendre ce que je dis, on doit réellement être libéré de tout effort, des techniques, des méthodes et des systèmes; il ne s'agit pas de se dire : je m'en vais vivre sans effort, ce qui n'aurait aucun sens.

Avant de conclure, je voudrais revenir sur ce que je disais tout à l'heure. L'état dans lequel on se trouve quand

on est seul, pleinement individué, sans se retirer de la Société, sans devenir un ermite, est vraiment extraordinaire. On est seul parce qu'on a compris le sens profond des impositions, de l'autorité, ainsi que de celles de la mémoire et des conditionnements. Cette compréhension est une individuation qui ne peut jamais être atteinte par aucune influence. Et vous n'avez aucune idée de l'étonnante beauté qu'il y a là, de l'immense sentiment, de cette intense sensation de vertu, de cette vitalité, de cette virilité, de cette force. Mais cela exige une compréhension très profonde de tout ce qui conditionne.

26 juillet 1962.

IV

Nous parlions l'autre jour de la vitalité et de la virilité de la vertu, et je voudrais revenir sur cette question, sur la nécessité d'une énergie qui n'est pas produite par des conflits et des résistances, et dont l'importance est immense, parce qu'on en a besoin pour pénétrer très profondément dans l'état qui se trouve au-delà de toute expérience et qui n'est pas le produit d'une foi.

Mais je voudrais d'abord expliquer encore une fois clairement ce que nous essayons de faire au cours de ces entretiens. Celui qui parle ici ne se livre à aucune propagande; il ne cherche pas à convertir à une façon de penser ou d'agir, ni à créer une atmosphère spéciale, un milieu propre à engendrer cette énergie. Mais il existe sans aucun doute possible, au-delà de la raison et de l'intelligence, une énergie qui survient lorsque tous les conflits, de toutes sortes, ont été écartés. Un conflit engendre, il est vrai, une certaine énergie : celle que provoquent des réactions, des résistances, des contraintes, des contradictions, mais il doit totalement cesser pour que surgisse cette autre énergie.

Or, avant de chercher à savoir comment vider l'esprit de tout conflit, de toute idée, de tout concept, je pense qu'il nous faut être très clairs sur la « fonction » — si vous me permettez d'employer ce mot — des auditeurs. Ecoutez-vous dans le dessein de vous conformer à ce qui est dit ? Ecoutez-vous pour noter les défauts et les contradictions d'un discours ? Cherchez-vous à vous servir de ce que vous entendez pour élaborer vos règles personnelles de conduite ?

Que se passe-t-il, en fait, dans vos esprits, pendant que vous écoutez ? Je désire parler d'une chose désespérément sérieuse et qui, si elle est comprise totalement et immédiatement, peut provoquer une révolution dans les esprits. Je voudrais, s'il n'est pas présomptueux de le dire, explorer avec vous, dans toute sa profondeur, notre monde psychique, et c'est pourquoi il est important que vous sachiez, par vous-mêmes, quel est votre état de conscience pendant que vous écoutez. Ecoutez-vous des mots en essayant de les adapter à ce que vous savez déjà ? Ecoutez-vous paresseusement, au cours d'une belle matinée comme celle-ci, dans l'espoir qu'on occupera votre esprit de sujets dits spirituels ou religieux ? Ou observez-vous votre état de conscience et percevez-vous ses recoins secrets, ses espaces sombres et jusqu'ici inexplorés ? Si vous vous observez réellement, nous pourrons, vous et moi, élucider la question dont je vais vous entretenir. Il nous faudra, à cet effet, être dans un état de lucidité, d'attention totales.

Il est impossible d'être dans un état d'attention tant qu'existe une résistance interne, tant qu'on fait des efforts pour comprendre. On doit prêter à ce que l'on veut comprendre une attention totale. Pour percevoir tout le contenu de ce qui va être dit, il faut lui accorder votre intelligence, votre sensibilité, votre corps, tout votre être. Alors vous apprendrez par vous-mêmes qu'en vidant totalement l'esprit de son contenu, on fait surgir une extraordinaire énergie. Cela peut sembler absurde, ou impossible, ou n'être qu'une idée fantaisiste; mais nous traitons de faits et non d'idées : de faits qui ont lieu dans notre conscience. Pour percevoir leur signification, nous devons être conscients de chaque mouvement de notre pensée, sans vouloir le corriger ou le modifier en aucune façon. Si nous sommes ainsi conscients, nous pourrons procéder à l'investigation du conflit qui existe en chacun de nous. Un conflit, de n'importe quelle origine, extérieure ou intérieure, détruit notre clarté de perception, mais ce n'est que de cette clarté que peut surgir l'énergie dont je parle.

Il y a deux sortes d'énergies : celle qu'engendrent les résistances, les contradictions, les conflits de nos rapports quotidiens et cette énergie anime certaines activités que nous connaissons fort bien; il y a aussi une autre sorte d'énergie, qui n'est pas suscitée par ces désordres, mais on ne peut pas sauter de l'une à l'autre sans comprendre la nature profonde de nos contradictions internes. Tant qu'elles sont là, même sous une forme subtile, cette énergie ne peut pas surgir. Il faut que l'état de conflit cesse totalement, mais on ne peut pas le faire cesser si l'on s'y applique avec l'Idée de parvenir à un but quelconque.

Il est évident que nous possédons tous, à divers degrés, de l'énergie physique et mentale. En Occident où l'on est en général bien nourri, et où la vie matérielle est relativement confortable et comporte des loisirs, on dispose de plus d'énergie physique qu'en Orient, où l'on vit mal dans des pays surpeuplés. Il va sans dire qu'il est nécessaire d'en avoir un minimum, mais nous parlons de l'énergie mentale sans laquelle on ne peut pas avoir l'esprit clair et aiguisé, capable de penser sainement, sans déformations ni équivoques, sans illusions romantiques et fantaisistes. Et cette énergie-là, cette clarté d'esprit, peut se créer, mais uniquement lorsque a cessé l'état de désordre. Nous savons, en effet, que les conflits usent l'esprit. Ces « problèmes » humains, tous ces problèmes, à tous les niveaux, sexuels, économiques, moraux, les problèmes des relations humaines, et celui de la mort, épuisent notre énergie mentale et affaiblissent notre perception. Et est-il possible de vivre en ce monde sans se poser ces problèmes ? On ne peut trouver la réponse à cette question que lorsqu'on a compris l'essence de tout conflit.

Permettez-moi de vous dire ici qu'il est inutile de m'écouter dans le but de réaliser un état de conscience particulier ou de capter une vitalité utilisable dans la vie quotidienne; mais vous pouvez, en m'écoutant, devenir conscients de vos motifs d'action et de vos contradictions internes.

En quoi consistent ces contradictions ? Elles surgissent

chaque fois que l'on veut mettre en œuvre une idée, un concept, un modèle de comportement, un but, un idéal, car ce sont des irréalités, non des faits. Un fait est tout autre chose que l'idée qu'on en a, et cette division provoque un conflit. Si l'on ne se voit pas exactement tel que l'on est, en fait, on se crée une idée de l'état intérieur dans lequel on devrait être, on imagine un modèle de vertu, un être parfait et on lutte pour se rapprocher de cet idéal. Et je suis bien certain que vous cherchez à imaginer maintenant « l'état de non-conflit », en tant qu'idéal à atteindre.

Pourquoi créons-nous ces modèles imaginaires ? Parce que nous voulons fuir le fait tel qu'il est réellement. Etant mécontents de ce que nous sommes et ne nous comprenant pas tels que nous sommes, nous créons l'idée de « ce que nous devrions être », d'où une division en nous, une contradiction. D'une façon générale, ce processus a lieu partout dans le monde, ce refus de voir « ce qui est », cette poursuite idéalisée de « ce qui devrait être ». Et il est certain que tant que nous luttons pour franchir la distance entre le fait et l'idée, un conflit est inévitable.

La plupart de nos actes sont motivés par « je devrais », « je ne devrais pas », ce qui indique qu'ils sont enracinés dans le monde des idées, avec lesquelles nous cherchons toujours à les faire coïncider. Ce dont je parle est l'élimination totale de l'idée, donc la suppression complète de l'état de conflit. Cela ne veut pas dire s'endormir confortablement dans un monde de non-idéation, mais au contraire être lucidement éveillé.

... J'espère me faire comprendre...

Pour moi, tout conflit — dans nos relations, dans nos études, en amour, en pensée — est nocif; il émousse l'esprit, le rend insensible. Or pour avoir cette étonnante énergie qui rend capable d'aborder et de résoudre n'importe quel problème, il faut être sensible au plus haut point. Tous les sens, tous les éléments de l'être doivent être vivants, et cela ne peut se produire que lorsqu'on comprend le processus total des contradictions, c'est-à-dire lorsque le conflit a pris fin...

Arrêtons-nous un instant sur ce point, car je ne sais pas jusqu'où vous m'avez compris et accompagné dans cette investigation. Non pas que vous soyez des « disciples » ou que je sois une autorité, mais cette question est très compliquée. Vivre sans idéation est totalement différent de ce à quoi la plupart d'entre nous sont habitués. Nous vivons avec nos idées, avec nos pensées, nos concepts, nos formulations, mais selon moi ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre, car nous ne faisons qu'engendrer des conflits, du désordre, de la misère. Pour vivre totalement, complètement, on doit avoir l'esprit vide de toute idéation, afin qu'il soit capable de faire face au fait tel qu'il est, d'instant en instant, sans l'interpréter. Mais nous sommes lourdement et profondément conditionnés par l'idée que la vie est une lutte. Nous vivons dans un monde d'idéologie, qui a ses héros, ses modèles, et nous poursuivons « ce qui devrait être ».

Or, ce que je vous propose, c'est de balayer tout cela. Je parle de faits, non d'idées fantaisistes. Chacun peut constater que ces contradictions que je signale s'accompagnent de confusion, d'un manque de clarté, et qu'elles créent des conditions malheureuses. Et est-il possible de vivre et d'agir sans conflits ? Car il faut agir, non seulement dans le monde, mais sur soi-même. Peut-il exister une activité de la pensée autre que celle qui consiste à s'identifier à des idées ? Vous ne savez pas s'il est possible de vivre ainsi, mais je vous dis que c'est possible et que c'est la seule façon de vivre. Elle exige toutefois une grande compréhension et pour comprendre on doit avoir une très grande énergie et non quelque vague espérance.

L'idée, le concept, le schéma idéologique, est engendré par la pensée, laquelle à son tour est basée sur son conditionnement. Toutes nos pensées, quelques nobles, raffinées et subtiles quelles soient, sont le produit de notre expérience, de nos connaissances. Il n'y a pas de pensée sans passé : la pensée n'est qu'une réaction de la mémoire. Et ce dont je parle est action sans réaction : je parle de vivre sans pensée en tant que réaction de la mémoire.

En marge des guerres et de la bombe atomique, il y a, en ce monde, des soi-disant pacifistes qui ne veulent pas de guerres et parlent d'abolir la bombe atomique : c'est leur idéal. Mais la bombe n'est qu'un résultat, la conséquence d'un processus historique déterminé par nos nationalismes, nos ambitions, nos préjugés, nos distinctions de classes, nos religions. C'est tout cela qui a produit la bombe et il est inutile de se quereller autour de cette bombe : il nous faut changer totalement notre mode de vie, notre mode de pensée. Mais cela, personne ne le veut. Personne ne désire une révolution totale. Et c'est de cela que je parle : d'une révolution totale, qui ne soit pas une réaction. Le communisme n'est qu'une réaction au capitalisme. Ce n'est donc pas du tout une révolution. Tant qu'existent des nationalismes, des distinctions de classes, des patriotismes, des individus s'identifiant à tel groupe, à telle secte politique, économique ou religieuse, il y a forcément des guerres. Pour abolir les guerres on doit déraciner toute cette pensée conditionnée.

Ce dont je parle n'est donc pas un état de réaction, et si l'on veut se libérer de tout conflit, on doit percevoir en quoi consiste la pensée dans son essence. En vérité, la pensée est une opération mécanique. Elle peut désirer, créer, imaginer, elle ne peut jamais être libre, parce qu'elle est le produit de notre conditionnement, de notre mémoire, de notre connaissance du passé. Voir les faits sans réagir intérieurement aussi bien qu'extérieurement, cela veut dire les regarder sans penser.

Vous pouvez dire que c'est un discours plein de non-sens. Il n'y a de non-sens que si vous n'avez pas suivi depuis le début ce que nous avons considéré ensemble. Si vous retenez une phrase isolée telle que « il faut vivre sans penser », elle est évidemment paradoxale et absurde. Mais si vous avez observé en vous-mêmes chaque mouvement de votre pensée et de votre affectivité, agréable ou désagréable, si vous avez observé sans réactions les complexités de votre esprit et compris les implications de la pensée, vous avez sans doute découvert vous-mêmes ce que veut dire vivre, fonctionner,

agir sans pensées. Mais cette observation exige une grande lucidité.

Savez-vous ce que j'appelle être lucide ? C'est voir le frémissement de ces arbres dans le vent, c'est voir ce torrent qui court, c'est observer l'éclairage des nuages et l'épaississement des ombres; c'est être conscient de toutes les personnes assises ici, habillées de façons si diverses, ayant des opinions variées, et portant sur leurs visages toutes sortes d'expressions. On est conscient de tout cela et aussi de la façon dont on y réagit, réactions de préjugés, de goûts et de préférences. On observe, on écoute tout sans choisir, sans interpréter, sans comparer, ni condamner, ni justifier, ce qui indique que l'on a compris son propre conditionnement et tous les éléments qui le constituent.

Nous avons été éduqués en vue de juger, de comparer, de justifier, de résister, d'être ou de n'être pas d'accord. Voilà tout ce que nous savons, voilà notre arrière-plan; celui qu'a créé pour nous l'éducation de l'école et de la Société. Nous nous considérons allemands, anglais, français, catholiques, protestants, hindous; nous sommes croyants, nous sommes incroyants; telle est notre structure et lorsqu'elle réagit, nous appelons cela penser. Or, être lucide c'est percevoir et comprendre le processus total de cette structure, non seulement à sa surface consciente, mais dans tous les arrière-plans de l'inconscient. Car c'est elle qui devient notre autorité et qui crée nos conflits.

Une personne dont l'intérêt est centré sur cette lucidité ne se donne aucun but à atteindre et ne se sent donc jamais frustrée. La plupart d'entre nous sont dans un état de frustration. Nous aspirons à nous imposer d'une façon ou d'une autre, sans avoir la capacité ou l'astuce qu'il faut pour cela. Nous aspirons à nous « réaliser », mais nous en sommes empêchés par les circonstances, par une idéologie, par nos faiblesses, par notre désir de sécurité, et nous nous sentons privés de ce que nous espérions. Et si par aventure nous parvenons à une réalisation, nous y trouvons toujours les ombres de ce dont nous nous sentons privés.

Pour vivre sans nous donner de buts, pour vivre sans avoir le désir de nous réaliser, il nous faut une grande compréhension, car nous devons affronter les faits qui se produisent réellement dans notre psychisme. Lorsque celui-ci se connaît lui-même, lorsqu'il s'est observé et compris, il constate qu'il s'est vidé de ses contradictions. C'est de ce vide que naît l'énergie nécessaire à tout approfondissemen ultérieur.

Nous sommes, pour la plupart, déchirés par nos contradictions, dans un état de confusion malheureuse, et, par conséquent, nous avons très peu d'énergie mentale. Mais lorsque le psychisme se trouve vidé de tous ses conflits, parce qu'il a compris le processus entier de la pensée, de l'idéation, des concepts, l'énergie qui naît de ce vide surgit vivante d'instant en instant, de jour en jour, et la pensée remplit alors sa fonction, sans frustrations et sans peur. Alors seulement s'instaure en nous une vraie paix. Ce n'est pas une paix par persuasion. Une paix raisonnée, une paix disciplinée est inerte et c'est pour cela que tant de personnes dites religieuses sont intérieurement mortes.

Lorsqu'il n'existe plus aucun conflit d'aucune sorte dans la conscience parce qu'elle s'est comprise, on s'aperçoit que cette nouvelle énergie qui survient n'est plus en quête d'expérience. Elle est au delà de l'expérience. La conscience étant vidée de toute contenu est totalement consciente, elle n'a plus en elle de recoins sombres, d'espaces non explorés; elle est toute vivante. Lorsqu'on en est là, on peut constater que le Temps a perdu sa signification; et seule une telle conscience peut comprendre ce qui est au delà des noms, au delà des symboles, au delà de la pensée.

Voulez-vous poser des questions sur ce qui a été dit aujourd'hui ?

UN AUDITEUR : *Je m'aperçois que j'ai abandonné derrière moi toute tendance à préférer une chose à une autre. Plus rien ne me plaît ou me déplaît spécialement. Est-ce surprenant ?*

KRISHNAMURTI : Pas du tout, monsieur. Mais n'y a-t-il pas le danger — je ne le dis pas pour vous — si l'on se retire de la vie, de devenir insensible ? Comprenez-vous ce que j'appelle sensibilité ? Nous sommes, pour la plupart, sensibles au beau — à la belle musique, à la belle peinture — mais nous refusons d'être sensibles à la laideur, au bruit, à la saleté, à certains spectacles sordides de la rue. Toutefois, pour être vraiment sensible dans une direction, il faut l'être aussi dans l'autre direction. Si l'on se ferme à quoi que ce soit, on risque ensuite de se dire : « Je n'ai plus aucune préférence, je suis plutôt indifférent à ce qui a lieu, indifférent à mes querelles, à mes angoisses, à mes fautes, à mes conflits. »

UN AUDITEUR : *Mon désir même de vous comprendre, n'est-il pas une contradiction ?*

KRISHNAMURTI : C'est vous-même que vous cherchez à comprendre, bien sûr, non celui qui parle. Il n'y a donc pas de contradiction. Mais si, en écoutant, vous essayez de façonner vos pensées, vos sentiments, vos aspirations, à l'image des mots que vous entendez, vous êtes forcément dans un état de contradiction. Monsieur, je pensais avoir dit clairement dès le début, que je ne suis pas un marchand d'idées. Je ne fais pas de propagande en faveur d'un quelconque système de pensée ou d'une nouvelle façon d'agir. Je ne fais que signaler l'importance d'être totalement conscient et expliquer ce qu'est cette lucidité. Cette explication est raisonnable, logique, saine, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte si vous êtes tant soit peu averti de ce qui se passe en vous. Ici, vous n'êtes le disciple de personne, car personne n'a d'autorité. Aussitôt que vous essayez de comprendre une personne à laquelle vous attribuez de l'autorité, vous vous trouvez dans un état de contradiction et de conflit, et vous vous sentez malheureux.

UN AUDITEUR : *Pourriez-vous, je vous prie, répéter ce que vous venez de dire ?*

KRISHNAMURTI : Je regrette de ne pas pouvoir me répéter, mais je le dirai en d'autres mots. Voyez-vous, monsieur, nous avons pris l'habitude de nous faire guider, d'être des disciples de quelqu'un. Votre habitude est de nous calquer sur des modèles que nous présentent le prédicateur, le professeur, le sauveur, qui sont censés savoir ce dont ils parlent. Vous pensez : « Je dois trouver mon appui en ce que l'on me dit. » Vous érigez ainsi une autorité, un idéal, et créez en vous une contradiction entre cet idéal et ce que vous êtes en réalité. Mais ici, il n'y a ni idéal ni autorité. Au contraire, ce qui nous occupe c'est la connaissance de soi. Nous sommes des entités complexes; nous sommes la totalité de la vie, le résultat de siècles d'efforts humains, le réceptacle de toute pensée, de tous conflits. Vous n'êtes pas ici pour comprendre un orateur, mais pour que les mots que vous entendez soient votre miroir...

... Un instant, monsieur, je n'ai pas fini... Je sais que vous avez des questions à poser, mais la difficulté est que vous êtes si préoccupés par vos propres questions, que vous n'écoutez pas celles qui précèdent. Veuillez m'accorder quelque attention.

Le monde est assujetti par l'autorité : celle du prêtre, du politicien, du spécialiste. Mais aucune autorité ne vous aidera à vous comprendre, et si vous ne vous comprenez pas, vous ne vous libérerez jamais de vos contradictions quand même vous iriez dans des temples, vous méditeriez, vous vous tiendriez en équilibre sur la tête jusqu'à la fin de vos jours. Vous êtes le social, vous êtes le monde, vous êtes le résultat de siècles d'Histoire, et vous êtes aussi le résultat de votre milieu environnant, et si vous ne comprenez pas, si vous ne transpercez pas, si vous ne pulvérisez pas tout cela complètement, vous n'irez pas loin. Pour aller loin, il faut commencer tout près, c'est-à-dire en soi-même. Pour

entreprendre ce lointain voyage, il faut que tout conflit ait cessé.

UN AUDITEUR : *Lorsque j'observe un sentiment particulier, il disparaît et je me trouve dans un état d'attention qui s'accompagne d'une nouvelle sorte d'énergie. Est-ce cela que vous voulez dire ?*

KRISHNAMURTI : Lorsque vous observez un sentiment particulier, l'important est de comprendre comment vous l'observez. Veuillez suivre ceci : percevez-vous ce sentiment comme étant une chose distincte de vous ? Oui, sans doute.

Je ne sais pas si vous avez éprouvé en tant qu'expérience, et découvert, que lorsqu'on observe un sentiment, bien qu'en vérité il disparaisse, une contradiction demeure tant que subsiste l'observateur, le censeur, le penseur qui se perçoit comme étant autre chose que ce sentiment. Il est donc très important de savoir comment nous observons un sentiment.

Considérez, par exemple, un sentiment très banal : la jalousie. Nous le connaissons tous. Comment l'observez-vous en vous-même ? Lorsque vous l'examinez, vous êtes l'observateur de la jalousie, en tant qu'elle n'est pas vous-même. Vous essayez de changer ce sentiment, de le modifier, ou d'expliquer les bonnes raisons que vous avez d'être jaloux, et ainsi de suite. Il y a donc là un être, une entité distincte de la jalousie, qui l'observe. Ce sentiment peut disparaître pour un temps, mais il revient, parce que vous n'avez pas compris que la jalousie fait partie de vous. Vous « êtes » jaloux, ce sentiment ne vous est pas extérieur, et lorsque vous l'êtes, c'est tout votre être qui envie, qui est possessif. Ne demandez pas : « N'y a-t-il pas en moi un élément céleste, spirituel, qui, de par sa nature, n'est pas jaloux ? » Lorsqu'on est dans un état de jalousie, il n'y a que jalousie.

L'important est de savoir regarder, écouter, observer le fait. Examinons donc attentivement ce qui se produit lorsqu'on éprouve de la jalousie. Supposez que j'éprouve ce sentiment. Dès qu'il survient je lui donne un nom, je le

situe dans une catégorie. Voyez ce qui se produit : suivez ce déroulement pas à pas. C'est un processus psychologique assez simple, que vous avez pu observer vous-même.

J'éprouve un certain sentiment et je lui donne un nom. Je le lui donne, parce que je veux savoir ce que c'est; alors je l'appelle jalousie, ce mot étant un produit du passé, de ma mémoire. Le sentiment lui-même est neuf, il est né soudainement, spontanément, mais je l'ai identifié en le nommant. Et en le nommant j'ai cru le comprendre, alors que je n'ai fait que le renforcer. Que s'est-il donc produit ? Le mot s'est interposé entre le fait et ma vision. J'ai cru avoir compris ce sentiment en l'ayant appelé jalousie, tandis que je n'ai fait que le situer dans le cadre verbal de ma mémoire, en compagnie de toutes mes anciennes impressions, de mes explications, de mes condamnations et justifications. Pourtant ce sentiment est nouveau, c'est aujourd'hui que je l'éprouve. Il n'appartient au monde du passé que si je lui donne un nom. Si je l'observe sans le nommer, il n'y a pas de centre d'observation...

Me suivez-vous ? Ce que je dis c'est que dès que l'on attache un mot, une étiquette à un sentiment, on le relègue dans le cadre du passé, ce passé étant l'observateur, l'entité séparée, composée de mots, d'idées, d'opinions au sujet du bien et du mal. Il est donc très important de comprendre ce processus qu'engagent les mots et de voir comment le mot « jalousie » surgit instantanément. Mais si l'on ne nomme pas ce sentiment — ce qui exige une immense compréhension et que l'on soit intensément sur le qui-vive — on s'aperçoit qu'il n'y a pas de centre d'où partent des jugements, et que l'on n'est pas distinct du sentiment lui-même. Il n'y a pas de « moi » qui éprouve.

La jalousie est devenue une habitude chez la plupart d'entre nous, et comme toutes les habitudes, elle s'installe. Rompre une habitude n'est pas autre chose que de s'en rendre compte. Veuillez comprendre qu'il ne s'agit pas de se dire : « C'est terrible d'être l'esclave d'une habitude, je dois m'en débarrasser. » Il faut simplement en être conscient, ne pas

la condamner, simplement la voir. Lorsqu'on aime une chose, on la regarde. Ce n'est que lorsqu'on ne l'aime pas que le problème se pose de comment s'en débarrasser. Lorsque j'emploie le mot « aimer » par rapport au sentiment que nous appelons jalousie, j'espère que vous me comprenez. « Aimer » la jalousie c'est ne pas refuser ou condamner ce sentiment; alors il n'y a pas de séparation entre lui et l'observateur. Dans cet état d'attention totale, si l'on y pénètre très profondément, sans qu'intervienne le langage, on se rend compe que ce sentiment que l'on identifie habituellement par le mot « jalousie » est complètement éliminé.

Il est temps de nous arrêter. Ce matin nous avons parlé de choses très sérieuses. Nous vivons dans un monde d'ambitions, de compétitions, où l'on rend un culte au succès, où tant de gens ambitionnent d'être célèbres et vivent dans un état de contradiction, qui est un état de grande tension. Cette tension s'exprime par une certaine activité, grâce à laquelle, si on a du talent, on peut réussir comme écrivain, peintre, savant, politicien. Mais cette activité qui provient d'un état de contradiction n'engendre aucune clarté; elle ne fait qu'augmenter la somme de misère. Stimulés par cette énergie, vous pouvez aller à l'église, adorer Dieu, mais cela n'a aucun sens. Ce n'est pas ainsi, dans un état de tension et de contradiction, que l'on trouve Dieu, on ne le trouve que lorsque la conscience est totalement vide de toute idéation, de toute imagination, de ses contradictions, et de ses conflits. En ce vide est une grande beauté, une vitalité étonnante.

29 juillet 1962.

V

Nous considérions avant-hier ce que peut être l'absence d'idées au cours d'une action et nous disions que la pensée, étant une réaction de la mémoire, est toujours limitée, conditionnée par le passé et ne peut jamais, par conséquent, nous conduire à la liberté. Je pense qu'il est très important de comprendre ce fait. Il ne peut jamais y avoir de liberté psychologique tant que le système de défense qu'est la pensée n'est pas compris totalement. Et la liberté — qui n'est ni une réaction à la servitude, ni son opposé — est essentielle, car si l'on n'est pas libre, on ne peut rien découvrir du processus de la conscience, on ne peut pas distinguer le vrai du faux.

La vérité n'est pas une continuité où l'on s'installe au moyen de pratiques ou de disciplines, mais quelque chose que l'on perçoit dans l'espace d'un éclair. Cette perception de la vérité ne se produit pas par l'entremise de la pensée. Celle-ci, étant toujours conditionnée, ne peut ni imaginer, ni concevoir, ni formuler ce qu'est la vérité. On ne peut la comprendre que si on est libre. Pour la plupart d'entre nous, la liberté n'est qu'un mot, ou une réaction, ou une idée intellectuelle qui nous sert à nous évader de notre condition malheureuse, de notre harassante routine quotidienne; mais la liberté est tout autre chose; elle n'apparaît pas si on la poursuit; on ne peut pas la chercher, on ne peut pas la trouver. Elle n'arrive que lorsque nous compre-

nons tout le processus d'une conscience qui construit ses propres barrières, ses propres limitations, et dont les projections sont émises par une structure conditionnée et conditionnante.

Il est très important pour un esprit vraiment religieux de comprendre ce qui est au-delà des mots, au-delà de la pensée, au-delà de toute expérience; et pour comprendre, pour voir cette grande profondeur dans un éclair, pour vivre cette réalité, il faut savoir en quoi consiste la liberté. Nous parlions de tout cela l'autre jour et nous avons vu comment l'idée, le concept, l'image, l'opinion, le jugement, ou toute discipline mentale font obstacle à la liberté. Celle-ci se crée sa propre discipline, qui n'est pas celle du conformisme, des contraintes ou des accommodements; c'est une discipline qui n'est basée sur aucune pensée, aucun motif.

Il est bien certain qu'en ce monde où il y a tant de conflits et tant de souffrances, il est très urgent de comprendre que la liberté est le premier besoin de l'esprit humain, et non une consolation ou une espérance. Seule la liberté totale peut rendre heureux, car le bonheur, comme la vertu, est un de ses sous-produits, ce n'est pas une fin en soi. La personne libre est vertueuse tandis que celle qui pratique la vertu conformément à certains critères de la Société ne saura jamais ce qu'est la liberté, donc ne sera jamais vertueuse.

Je voudrais ce matin parler du caractère intrinsèque de la liberté et voir si nous pouvons, ensemble, tâter notre chemin vers elle. Mais je ne sais pas comment vous écoutez. Me suivez-vous verbalement ou en cherchant à vivre ce dont je parle ? Dans les deux cas écouter serait inutile : les mots n'auraient pas plus d'effet qu'un vague espoir de goûter à cette qualité extraordinaire de la liberté. L'important est d'écouter sans effort, sans tendre vers un but. Mais il faut, à cet effet, une certaine qualité d'attention. Je veux dire qu'il faut être complètement présent, cœur et esprit, pour se rendre compte que la liberté ne peut pas être l'objet d'une poursuite, qu'elle n'est produite ni par la pensée, ni par des

aspirations émotionnelles. La liberté survient sans qu'on l'ait recherchée, lorsqu'on est dans un état de totale attention. L'attention totale est la qualité d'un esprit qui n'a pas de frontières, et qui, de ce fait, est capable de recevoir chaque impression, de tout voir et de tout entendre. Et c'est faisable, cela n'est pas d'une difficulté énorme. Cela n'est difficile que parce que nous sommes victimes de nos habitudes, et nous en avons tous un grand nombre. Elles sont d'ordre matériel, elles sont dues à des dispositions personnelles, ou ce sont des automatismes de pensée : nous croyons en ceci, nous ne croyons pas à cela; nous sommes patriotes, nationalistes, nous appartenons à tel groupe ou tel parti dont le monde de pensée devient le nôtre. Notre psychisme se complaît à transformer tout cela en habitudes, car elles lui donnent un sens de certitude et de sécurité; elles apaisent ses craintes. L'esprit installé dans ses routines semble fonctionner plus facilement. En réalité il est moins réfléchi, moins conscient.

Veuillez voir comme dans un miroir la façon dont vous êtes conditionnés par des habitudes, et comment celles-ci vous endorment en vous donnant un sentiment de sécurité. Quelques subtiles qu'elles puissent être, conscientes ou inconscientes, elles obscurcissent invariablement l'esprit. C'est un fait psychologique. Que cela plaise ou non, c'est ainsi.

En partie parce que l'école nous a ainsi formés, en partie par le conditionnement psychologique que nous impose la Société et aussi à cause de notre paresse, nous fonctionnons dans un cadre d'habitudes. Si nous en désapprouvons une dont nous sommes conscients, nous en créons une autre. Il semble qu'à aucun moment nous ne puissions cesser d'en créer. Si vous vous observez, vous verrez combien c'est difficile.

Considérez une simple habitude, très répandue : celle de fumer. Un fumeur qui désire cesser de l'être crée en lui-même une résistance; ainsi un conflit s'établit entre le fait de fumer et le désir de le faire cesser. Or, une résis-

tance, un conflit, peuvent en effet obtenir un résultat, mais ils ne libèrent pas l'esprit de tout le processus qui crée les habitudes. Le mécanisme qui les fabrique continue à fonctionner. Mais ce qui nous intéresse n'est pas de savoir comment mettre fin à la répétition d'un acte particulier : nous cherchons à voir comment on peut cesser définitivement de créer des habitudes.

Vous êtes-vous jamais observés dans l'acte de fumer ? Avez-vous observé chacun des mouvements dont il se compose ? Comment votre main va à la poche, prend une cigarette, la met en bouche, revient à la poche pour une allumette, allume, puis comment vous aspirez une bouffée ou deux et jetez l'allumette ? L'important est d'être conscient de toute la succession des gestes sans les nier, sans vouloir, non plus, s'en affranchir : d'être simplement, mais totalement conscient de chaque mouvement qu'elle comporte.

Et, de même, on peut être conscient de l'habitude d'envier, d'être possessif, d'avoir peur, et, au cours de l'observation, découvrir tout ce que cela implique : découvrir par exemple l'essence de l'envie. Mais cette essence échappe à l'observation si celle-ci comporte l'élément temps. Je m'explique : il nous arrive de penser que nous pourrions nous débarrasser de l'envie (par exemple) en l'éliminant petit à petit, c'est-à-dire en introduisant l'élément temps. Nous pensons : « J'essaierai d'en être quitte demain... ou un autre jour », et, en attendant, nous sommes toujours envieux. Les mots « essayer » et « en attendant » sont l'essence même du temps, et l'introduction de ce facteur ne nous libérera jamais. On fait cesser une habitude tout de suite, ou elle continue, elle émousse de plus en plus l'esprit, et en engendre une nouvelle.

Veuillez observer vos habitudes et votre attitude à leur égard. Habitudes de pensée, habitudes sexuelles... elles sont innombrables, les unes conscientes, d'autres inconscientes qu'il est particulièrement difficile de constater. Toute l'éducation que nous recevons de la Société et de l'école est basée sur la notion de temps. Toute notre psychologie est

fondée sur elle. On nous inculque l'idée qu'un jour il y aura la paix et la fraternité, et en attendant nous passons par les horreurs des guerres.

Est-il possible de nous débarrasser instantanément de l'idée que, graduellement, on peut parvenir à se transcender, à être libre ? Pour moi, la liberté n'est pas une question de temps; il n'y a pas de lendemain au cours duquel nous nous débarrasserons de l'envie ou nous acquerrons quelque vertu. Et s'il n'y a pas de demain, il n'y a pas de peur, il y a un « vivre complètement dans le maintenant ». Toute durée ayant cessé, aucun automatisme ne se forme plus. Le « maintenant » est l'immédiat, et cet état d' « immédiateté » n'est ni une réaction au passé ni un refus de l'avenir; il n'y a que l'instant de conscience totale, où toute l'attention est ici, dans le présent. Et toute l'existence n'est-elle pas dans le présent ? Une grande joie, comme une grande douleur, sont dans l'immédiat. Mais la mémoire amasse l'expérience du passé et la projette dans le futur.

Soyez conscients, je vous prie, du fonctionnement de votre pensée; dans le miroir de ces mots, observez-le et nous irons très loin ensemble.

Est-il possible de rompre complètement avec le passé ? Le passé est l'essence de l'habitude; et il se compose de tout notre savoir, des souffrances, des insultes, des innombrables expériences que nous avons eues, individuellement et collectivement. Il faut sortir complètement de ce cadre du passé, psychologiquement, autrement il n'y a pas de liberté; et on ne peut pas le faire tant qu'existe une notion de continuité. Pour la plupart d'entre nous cette notion est très importante; mais, après tout, une continuité dans nos relations humaines et dans nos pensées, entretient les limitations de l'esprit. Est-il possible de faire exploser cette notion et d'être libéré du passé ?

Si on n'est pas libre du passé on n'est pas libre du tout, l'esprit étant incapable de se renouveler, d'être frais et innocent. Seul l'esprit frais et innocent est libre. La liberté n'a aucun rapport avec l'âge, avec l'expérience que l'on a et

il me semble que son essence même est dans la compréhension du mécanisme des habitudes conscientes et inconscientes. Il ne s'agit pas de les faire cesser, il s'agit de percevoir leur entière structure, d'observer leur formation et de voir comment, en résistant à l'une d'elle on en crée une autre. Car, en effet, cette lutte lui donne un surcroît de vie et lutter contre elle devient, à son tour, une habitude. Mais si l'on est conscient de la structure commune à toutes les routines, sans y opposer de résistance, on s'en libère et, en cette liberté, quelque chose de neuf a lieu.

Ce ne sont que les esprits engourdis, endormis, qui créent des habitudes et s'y accrochent. La personne attentive d'instant en instant — attentive à ce qu'elle dit, aux mouvements qu'elle fait, à ce qu'elle pense, à ce qu'elle sent — s'aperçoit qu'elle n'est plus en train de créer de nouvelles habitudes. C'est très important à comprendre, car puisque le fait de s'attaquer à une habitude particulière en crée une autre, on ne se libère jamais par ce moyen. Or, seul un esprit vraiment libre peut percevoir ce qui le transcende. Seul un tel esprit est religieux. Aller simplement à l'église, répéter des prières, s'acrocher à des dogmes, quitter une secte pour une autre, cela n'est pas de la religion, c'est de la sottise. L'esprit religieux est un esprit libre, en perpétuelle explosion; et en cette constante explosion est une vision de la vérité qui est au-delà des mots, qui dépasse la pensée et toute l'expérience.

Peut-être pouvons-nous nous entretenir sur ce qui a été dit ce matin.

UN AUDITEUR : *Depuis des siècles les psychismes humains se pensent en termes d'auto-protection, et vous dites que l'esprit qui cherche à se protéger ne peut pas connaître la vérité. Peut-être êtes-vous constitué autrement que vos auditeurs, et, dans ce cas, que peuvent-ils faire ?*

KRISHNAMURTI : Examinons cette question. Distinguons le cerveau et le psychisme, et procédons avec beaucoup d'at-

tention. Depuis des siècles, l'activité du cerveau est guidée par une idée d'auto-protection; le cerveau s'est développé au cours d'une longue durée, il est le résultat de toute l'activité animale de l'homme. Le cerveau humain est encore semblable au cerveau de l'animal qui lutte pour se conserver; il est le centre même du moi, en lui est la notion possessive « ma maison, ma femme, ma religion ». Nous savons tout cela. Chacun de nous possède un cerveau que dirige cette idée d'auto-protection, héritée du passé. D'après les biologistes, la partie postérieure du cerveau est le siège de cette fonction animale, laquelle est très active, tandis que la partie antérieure est encore très peu développée. Personnellement, je ne lis pas de livres de biologie, mais des amis m'ont dit que la partie frontale du cerveau est encore très peu développée et que le cerveau humain est destiné à dépasser le stade animal et à devenir quelque chose d'extraordinairement nouveau. Or, ce que je dis c'est qu'on n'a pas besoin de temps pour être conscient de la totalité du psychisme. Cette totalité, qui inclut le cerveau et ses limitations, est un état qui doit être perçu consciemment; on ne peut pas spéculer à son sujet, parce que cette totalité existe; ce n'est pas une simple idée, comme l'idée de Dieu, de l'âme immortelle ou du Paradis.

Or, est-il possible de faire le saut, à partir d'un état limité de la pensée (qui est le résultat du passé, et qui se développe dans le temps) directement dans l'intemporel, dans ce qui est complet, total ? Est-il possible de sauter du limité à l'illimité ? Toute la question est là. Je dis que cela peut être fait, mais que cela exige une rupture avec le passé. Il y faut cette formidable énergie dont j'ai parlé, qui ne provient pas des conformismes, des résistances, des conflits. On doit être totalement conscient de soi : des instincts animaux, des craintes, des ambitions, des aspirations que l'on a en soi; on doit être totalement attentif à tout cela. On s'aperçoit alors qu'on a mis fin à la durée en tant qu'évolution. Ce n'est point que l'évolution n'existe pas, elle existe, mais on est allé au-delà du temps. Il n'existe pas de voies vers des réalisations, ni

de moyens de parvenir graduellement au sublime, à la manifestation suprême de la création. Lorsque se produit cette réalisation explosive de l'attention totale, le cerveau, qui jusque-là a été très actif à la poursuite de ses acquisitions, se tait — et il faut qu'il soit parfaitement silencieux pour aller au-delà du processus du temps.

Ce silence qui se produit dans le cerveau fait partie de la méditation. Je ne veux pas parler de la méditation maintenant; nous aborderons ce sujet dans quelques jours, mais l'on doit se rendre compte de l'importance qu'il y a à calmer le cerveau, ce qui revient à se libérer de la structure psychologique de la Société. Cette structure est d'essence animale; elle rend le cerveau ambitieux, avide, envieux, jaloux, dépendant, et un tel cerveau ne connaît pas l'amour. Vous pouvez embrasser une personne tendrement, vous marier, tenir la main d'un ami, mais il n'y a pas d'amour tant que le cerveau fait encore partie de cette ancienne animalité qu'est la structure psychique de la Société. Percevoir et comprendre cette structure telle qu'elle existe en nous-mêmes fait aussi partie de la méditation et l'on s'aperçoit, si l'on est allé jusque-là, qu'avec cette compréhension survient une immensité, un sens de création, qui n'a rien de commun avec le fait d'écrire des livres ou de peindre des tableaux, ni avec aucune des absurdités et des valeurs enfantines d'une Société qui attache tant de prix à la célébrité. C'est une création qui a lieu dans l'immesurable, là où aboutit toute existence. Mais elle ne peut avoir lieu que lorsqu'on a complètement rejeté la structure psychique, animale, de la Société, c'est-à-dire lorsque le cerveau n'est plus ambitieux, assujetti, désireux de s'accomplir, d'acquérir du pouvoir, une situation, du prestige.

Ai-je répondu à votre question, monsieur ?

UN AUDITEUR : *Vous m'avez donné à réfléchir.*

KRISHNAMURTI : Ne vous mettez pas à réfléchir là-dessus, monsieur, car cela vous situerait encore dans le temps.

Vous vous dites : « Je ne comprends pas bien cette question maintenant, mais j'y penserai et je la comprendrai plus tard. » Mais la réflexion ne vous fera pas voir, le temps ne vous fera pas comprendre. Dès que vous vous proposez d'y repenser, vous créez le cadre de « en attendant j'essaierai » et vous êtes perdu. Ce qui importe c'est d'écouter de tout notre être, et c'est cela notre réelle difficulté. Ecouter de tout son être ce n'est pas écouter des mots, mais voir par soi-même, immédiatement, la vérité ou l'erreur de ce qui est dit et écouter ainsi demande une très grande énergie. Ce n'est donc pas une question de « en attendant j'essaierai ». On écoute, ou on n'écoute pas de tout son être. Si on le fait, une explosion interne a lieu : pas ce soir ou demain, mais à l'instant. C'est ce dont je parlais tout à l'heure. Je parlais de cette transformation explosive qui se produit dans l'immédiat.

Voyez-vous, lorsque vous ne faites qu'y réfléchir, il se produit une intervention de toutes vos réactions de défense, et alors vous continuez à vous adapter au cadre établi de votre existence quotidienne, à vous y conformer chaque fois qu'il est incommode de le renier. C'est tout ce que la pensée peut faire : tourner en rond indéfiniment. La pensée n'est donc pas un instrument de perception, ce n'est pas la dynamite qui fait sauter le passé. On doit donner son cœur à ce qu'on écoute : je le dis réellement, il faut écouter de tout son cœur et non seulement avec l'intellect. Certaines personnes peuvent être extrêmement habiles, tisser beaucoup de phrases, lire beaucoup d'ouvrages, mais cela ne produit pas le miracle. Le miracle a lieu quand on écoute totalement.

UN AUDITEUR : *Que veut dire le titre de votre livre :* Première et Dernière Liberté ?

KRISHNAMURTI : Vous devriez, je le crains, poser cette question à l'éditeur, parce que c'est lui qui a voulu ce titre. (*Rires.*)

Monsieur, ne pouvons-nous pas parler de ce qui a été

dit ce matin ? Lorsque vous dites « j'y penserai » c'est, n'est-ce pas, la réponse habituelle qui vient à l'esprit.

UN AUDITEUR : *N'y a-t-il nulle part un rôle à jouer par l'habitude ? Une technique ne comporte-t-elle pas une habitude ?*

KRISHNAMURTI : Si. Mais pourquoi posez-vous cette question, monsieur ? Une technique comporte évidemment une habitude. Si je veux apprendre à conduire je dois acquérir une certaine technique et m'exercer jusqu'à pouvoir manœuvrer une voiture librement, facilement, ce qui comporte une habitude. Mais nous ne parlons pas des automatismes nécessaires à l'application de techniques. Nous parlons de l'ensemble du mécanisme qui engendre les habitudes de l'esprit.

UN AUDITEUR : *Pouvez-vous nous parler encore des habitudes inconscientes ?*

KRISHNAMURTI : La plupart d'entre nous ne sont pas conscients de leurs habitudes. En devenir conscient, c'est les extraire de l'inconscient, n'est-ce pas ? Si chaque fois que je me sens embarrassé je me gratte la tête et ne sais pas que je le fais, ce geste est automatique, j'en suis inconscient : c'est une habitude inconsciente. Si je la vois et ne lui résiste pas, mais me limite à l'observer, je l'ai sortie de l'inconscient.

Or, c'est parce que nos habitudes sont surtout inconscientes, que nous ne les brisons pas, que nous ne les faisons pas exploser. Si nous avons l'habitude de conduire, nous mettons le contact et embrayons sans y penser : c'est l'habitude des techniques; mais la plupart d'entre nous sont également inconscients de leur comportement par rapport à leurs voisins. Dans une foule nous ne nous rendons pas compte que nous bousculons les autres, etc... Donc la question est : comment devenir pleinement conscient de toutes

nos habitudes, de celles qui se rapportent à notre animalité, comme de celles qui sont très raffinées ? De celles qui nous ont été en partie imposées par la Société comme de celles que nous avons cultivées inconsciemment ? Comment vous y prendrez-vous ?

On est hindou, chrétien, allemand, suisse, américain, et on possède une série correspondante d'habitudes dont on est généralement inconscient ? Comment peut-on se rendre compte de ce conditionnement ? Comment peut-on rendre conscient cet inconscient si rempli d'habitudes non révélées ? Comment percevoir cette armature inconsciente, si profondément enracinée dans le psychisme ? Irez-vous payer cinquante dollars ou cent livres à un psychanalyste en lui demandant de l'extraire de l'inconscient pour vous ? Cela vous aiderait-il ? Ou essayerez-vous de vous analyser vous-même ?

Que comporte l'analyse de soi-même ? Lorsqu'on s'analyse, on crée une séparation entre l'observateur et l'observé, et le premier étant aussi conditionné que le second, il se produit un conflit entre les deux : entre l'analyste et l'analysé. L'analyste en vous interprète probablement mal ce qu'il examine et s'il résiste à une certaine habitude ou s'il veut la transformer afin de l'adapter à ses propres inclinations, il ne fait que la renforcer. Ainsi l'analyse de soi est également inefficace. Que ferez-vous alors ?

Veuillez tenir présent à l'esprit que ce dont nous parlons c'est d'ouvrir le livre de l'inconscient de telle façon que son contenu tout entier soit exposé à la lumière. L'analyste professionnel ne peut pas le faire, mais vous pouvez aller chez lui si, ayant l'argent et les loisirs, et étant extrêmement soucieux de vous adapter à la Société, vous avez envie de vous distraire à ce jeu.

Si tout cela est clair, que ferez-vous ?

UN AUDITEUR : *Je ne ferai rien du tout.*

KRISHNAMURTI : Ce qui veut dire quoi, monsieur ? Que lorsqu'on a compris le caractère fallacieux de l'analyse,

il ne reste qu'une chose à faire : s'observer, n'est-ce pas ? Se voir. Ne pas se traduire : simplement se voir. Mais ce qui arrive le plus souvent c'est que lorsqu'on se voit tel que l'on est, brutal, haineux, vaniteux, mesquin, on se sent déprimé, et l'on essaye de se changer. Mais vouloir se changer, c'est être encore dans le champ de l'analyse, tandis que dans l'observation impartiale — c'est-à-dire négative — il n'y a pas d'analyse, on est sorti du champ de l'analyse, parce qu'on a brisé l'image mentale.

L'important est de passer au travers du mur de ce conditionnement qu'est l'habitude. On cherche souvent à y parvenir au moyen d'une analyse faite par soi-même ou par un autre, mais cela ne peut pas se faire ainsi. Le mur des habitudes ne peut être transpercé que lorsqu'on est complètement et impartialement lucide, attentif négativement.

Monsieur, lorsque, soudain, vous voyez une montagne dans son immensité et sa splendeur, avec ses ombres, ses altitudes formidables et ses abîmes, qu'en faites-vous ? Vous ne pouvez rien en faire. Vous ne pouvez que regarder, n'est-ce pas ? Mais qu'arrive-t-il en général ? On jette un coup d'œil, on fait aussitôt remarquer la beauté de la montagne, et à cause de ces mots on a déjà cessé de voir, on est déjà ailleurs. Mais si l'on regarde réellement quelque chose, la pensée se tait parce qu'on ne porte pas de jugements, on ne traduit pas cette vision en termes comparatifs. Le fait de simplement regarder est ce que j'appelle l'observation négative. Si l'on peut se voir ainsi, on constate que les habitudes inconscientes et les conditionnements sont transformés en un seul élément que l'on a pulvérisé en le comprenant directement. Ce n'est pas une assertion verbale : faites cette expérience, et vous la vérifierez vous-même.

Un auditeur : *Notre vie quotidienne est pleine de contradictions et de conflits; nous avons tant d'obligations! Et tout cela contraste étrangement avec ce que nous sentons, ou éprouvons lorsque nous vous écoutons.*

KRISHNAMURTI : Pourquoi créons-nous une division entre notre vie quotidienne et ce que nous entendons ici ? Pourquoi séparer les deux ? La vie n'est-elle pas tout ? Elle est votre existence quotidienne avec sa routine, ses journées mornes, ses conflits, et elle est aussi ces réunions. La vie c'est aussi écouter les arbres, les oiseaux, la rivière; c'est nos joies et nos tristesses. Tout cela est la vie, mais nous la divisons en vie quotidienne et autre chose. Pourquoi ? Pourquoi ne considérons-nous pas la vie dans son ensemble mais en fragments ? Nous distinguons la vie de Wall Street, la vie de la ville et la vie de l'ermite, nous en parlons depuis des siècles. N'est-ce pas aussi une habitude ?

Aborder la vie, c'est l'aborder dans sa totalité, non par fragments; et on ne peut le faire que lorsqu'on se connaît soi-même. C'est parce que vous ne connaissez pas le processus de vous-même que vous fragmentez la vie, et perpétuez ainsi vos conflits et votre condition malheureuse. On ne peut pas obtenir un tout harmonieux en assemblant des morceaux, mais de la connaissance de soi surgit une plénitude, un sens de totalité.

31 juillet 1962.

VI

Je voudrais ce matin aborder une question qui ne vous est peut-être pas très familière : je voudrais parler de la façon dont on pourrait se libérer de la peur. Nous examinerons cette question profondément, quoique sans beaucoup de détails, ceux-ci étant l'affaire de chacun. Mais il nous faudra d'abord savoir ce que nous entendons par « apprendre », « maturité » et « connaissance de soi ». Ce ne sont pas de simples mots, de simples concepts, dont le sens pourrait être aisément saisi. Aller au-delà du concept et appréhender la véritable signification des mots exige une grande compréhension; j'appelle compréhension un état dans lequel, sans le moindre effort, sans aucun obstacle, sans déformations, sans l'application d'une volonté de comprendre, l'esprit est totalement conscient. Ce que dit l'orateur a peu d'importance en soi. L'important est que l'on soit, sans aucun effort, tout le temps conscient d'être dans un état de compréhension. Si l'on n'est pas dans cet état et que l'on se contente d'écouter des mots, on se retrouve ensuite, invariablement, avec une collection de concepts ou d'idées, qui deviennent des critères, auxquels on essaye de s'adapter dans la vie courante ou dans la vie soi-disant spirituelle.

Ce que je voudrais faire ce matin est une chose totalement différente. Je voudrais que nous soyons, dès le début,

dans cet état de non-effort et de lucidité, de façon que nous puissions aller très profondément ensemble, dans le sentiment, dans la perception de ce qui existe à travers les mots.

Apprendre est un mouvement, lequel ne peut pas avoir lieu lorsqu'on acquiert des connaissances. Apprendre et acquérir du savoir sont incompatibles. L'un est le mouvement d'un esprit qui n'a pas emmagasiné ses expériences précédentes en tant que connaissances; l'autre, à l'opposé, est une accumulation de connaissances. Apprendre étant un perpétuel mouvement, n'est pas un processus additif; c'est donc un état dans lequel n'existe aucune autorité. Tout savoir, au contraire, présuppose une autorité et la personne qui se retranche sur l'autorité de connaissances acquises ne peut absolument pas apprendre. On ne peut apprendre que lorsque le processus additif a complètement cessé.

Il est assez difficile, pour la plupart d'entre nous, de faire une différence entre apprendre et acquérir du savoir. Nous accumulons sans cesse des connaissances et de l'expérience par tout ce que nous voyons et entendons; c'est un processus qui consiste à rajouter au savoir que l'on a déjà; et de là, nous fonctionnons. Ce qu'en général on appelle apprendre est cette acquisition de nouvelles informations qui s'ajoutent à notre stock de connaissances. Et il est probable que ce que font certains d'entre nous, en ce moment, c'est écouter et « apprendre » dans un sens d'acquisition. On apprend ainsi une langue, bribe par bribe, en acquérant graduellement une connaissance de la syntaxe, de la construction des phrases, etc. Mais je parle d'une chose totalement différente. Pour moi, apprendre n'est pas ajouter à ce que l'on sait. On ne peut apprendre que si l'on ne fait intervenir aucun lien avec le passé, c'est-à-dire lorsque, voyant quelque chose de neuf, on ne le traduit pas en termes connus.

Nous reviendrons sur cela plus tard, si vous ne m'avez pas bien compris, car je pense qu'il est très important de distinguer entre apprendre et acquérir des connaissances. L'esprit qui apprend est dans un état d'innocence, tandis que celui qui ne fait qu'acquérir du savoir est vieux, sta-

gnant, corrompu par le passé. Un esprit innocent perçoit instantanément; il apprend tout le temps sans rien accumuler; lui seul est adulte, mûr.

On pense en général que la maturité est le résultat d'une maturation par l'expérience, par le savoir. Nous disons qu'une personne a une maturité d'esprit lorsqu'elle a beaucoup d'expérience, lorsqu'elle a la sagesse de l'âge, lorsqu'elle sait s'adapter aux circonstances, etc. Nous pensons que la durée de son existence lui a permis de parvenir à un état de maturation totale en la libérant de l'ignorance, celle-ci étant un manque de connaissances, un manque d'expérience et de capacités acquises. Nous pensons que les jeunes ont besoin de temps pour mûrir; qu'à soixante ans, lorsqu'ils auront passé par les souffrances de la vie, ils auront peut-être atteint leur maturité.

A mon sens, la maturité est tout autre chose. Je pense qu'on peut être mûr sans passer par toutes les souffrances d'une longue vie. Etre mûr, quel que soit l'âge que l'on a, c'est être capable d'affronter immédiatement tout problème qui surgit, c'est ne pas le prolonger. Porter en soi d'un jour à l'autre un problème non résolu est l'essence même de la non-maturité. Un esprit mûr n'offre pas aux problèmes internes un sol où plonger leurs racines; il est dans un état d'innocence.

Etre mûr c'est donc apprendre à ne pas acquérir de savoir. Le savoir est nécessaire dans la vie pratique, ne fût-ce que pour se servir d'un appareil quelconque. On acquiert des connaissances en apprenant une langue, un métier. Mais l'état de maturité dont je parle consiste à se voir tel que l'on est, d'instant en instant, sans accumuler du savoir au sujet de soi-même. Cette maturité est une rupture avec le passé, celui-ci étant essentiellement un entassement de connaissances.

Que sommes-nous psychiquement ? Une masse d'expériences accumulées, de blessures, de plaisirs vécus, d'idées, de concepts, de mots. Voilà ce que nous sommes : un paquet de souvenirs... mais d'une grande complexité; aussi nous

faut-il entrer dans quelques détails et cette question sera peut-être claire pour nous tous.

Nous sommes, psychologiquement, le résultat de notre milieu social, de notre éducation. La Société, avec ses codes de morale, ses croyances et ses dogmes, ses contradictions et ses conflits, ses ambitions, ses avidités, ses désirs et ses guerres, c'est cela même que nous sommes. Nous disons qu'en essence nous sommes Esprit, une âme, une parcelle de Dieu, mais ce ne sont que des idées propagées par des Eglises, des morales sociales, ou ramassées dans quelque ouvrage. Elles reflètent le conditionnement d'une culture particulière. Ainsi nous sommes essentiellement une accumulation de mots et une réserve de mémoire.

Par la mémoire nous nous identifions à des possessions, à une famille, à un nom. Nous ne sommes que cela. Il nous est désagréable de découvrir ce fait, nous préférons nous croire très intelligents, surtout si nous savons écrire des poèmes ou peindre des tableaux, si nous sommes rusés en affaires ou d'habiles théologiens; mais nous ne sommes que cela : un paquet de souvenirs, les blessures, les douleurs, les vanités, les réussites et les échecs du passé. Voilà tout ce que nous sommes, avec, parfois, la perception superficielle d'être ce résidu du passé, mais sans en être profondément conscients. Et c'est cela que nous examinions en ce moment, ce qui ne veut pas dire que nous soyons en train d'acquérir des connaissances sur nous-mêmes, cela serait très différent. Cela serait différent, parce qu'acquérir des connaissances sur soi, c'est se renforcer dans le résidu du passé, tandis que la vision directe de ce que l'on est, d'instant en instant, est le mouvement même de l'acte d'apprendre. C'est être innocent de tout savoir à son propre sujet.

Me suis-je fait comprendre ? Lorsqu'on dit : « je me connais », que dit-on en réalité ? Que l'on a été insulté ou flatté, que cette expérience est restée dans la mémoire, que l'on se voit soi-même à travers la mémoire de cette blessure ou de ce plaisir, et que l'on interprète la vision qu'on a de soi en fonction de ces réactions du passé. Or interpréter ce

qu'on est aujourd'hui en termes appartenant au passé, est déprimant ou exaltant et dans cet état on n'apprend rien, car il n'y a pas de fraîcheur, pas de spontanéité de perception. Mais si l'on se voit réellement tel que l'on est, sans s'interpréter soi-même en termes du passé; si l'on observe tout simplement le fait de « ce qui est », d'instant en instant, il est possible d'apprendre à voir sans accumuler.

En réalité, il n'est pas trop difficile de se voir tel que l'on est, simplement, clairement, sans résistances. Si l'on est menteur, jouisseur, avide, envieux, on peut assez facilement s'en apercevoir. Mais, en général, quand on s'en aperçoit, on s'interprète aussitôt en termes de ce que l'on pense que l'on « devrait être » et l'on n'apprend rien.

Je me demande si je me suis exprimé clairement. Lorsqu'on juge et interprète ce que l'on découvre en soi-même, on rajoute à ce que l'on sait déjà, et l'on renforce par conséquent l'armature de la mémoire. Ce processus n'engendre jamais aucune liberté, or on ne peut apprendre qu'étant libre. On aime penser que l'essence du moi est le non-moi, mais cette essence, ce centre spirituel n'existent pas. Ce qui existe, c'est uniquement la mémoire des jours passés, et c'est cet arrière-plan de mémoire qui, toujours, interprète, juge, condamne « ce qui est ». L'état de maturité immédiate consiste à être libéré de cet arrière-plan. Etre mûr c'est vider l'esprit de toute pensée...

... J'espère que vous écoutez et que vous apprenez !... Apprendre n'est pas comprendre des mots, mais voir directement au-delà des mots...

... Est-il possible de vider l'esprit de toute peur ? La peur, sous n'importe quelle forme, engendre des illusions. Elle abêtit l'esprit, et est un obstacle évident à la liberté. Et sans liberté, il n'y a pas d'amour. Chez la plupart des personnes la peur existe sous une forme ou une autre. Peur de l'obscurité, peur de l'opinion publique, peur des serpents, peur de la souffrance physique, peur de vieillir, peur de la mort : nous avons littéralement en nous des douzaines de peurs. Et est-il possible de ne plus en avoir du tout ?

Nous pouvons voir les effets de la peur en chacun de nous. Elle nous fait mentir, nous corrompt de diverses façons, nous rend superficiels, car il existe dans la conscience des recoins obscurs que nous ne pourrons jamais exposer à la lumière et explorer tant que nous aurons peur. Certaines peurs physiques d'auto-protection sont normales et saines : l'instinct d'éviter un serpent venimeux, de ne pas se pencher sur un précipice, d'éviter de se faire écraser dans la rue. Mais je parle de l'auto-protection psychologique qui nous fait redouter l'ennemi, la maladie, la mort. Lorsqu'on cherche à se réaliser, sous une forme quelle qu'elle soit, par la pratique des arts, dans les rapports humains ou autrement, on vit forcément sous le régime de la peur. L'important est donc d'être conscient de tout ce processus en soi-même, d'apprendre à l'observer, sans se demander ce qu'on doit faire pour s'en débarrasser. Lorsqu'on veut s'en débarrasser, on invente des voies et des moyens pour s'en évader, par conséquent on ne s'en libère jamais.

Si l'on considère ce qu'est la peur et comment l'aborder, on voit qu'en général le mot est beaucoup plus important que le fait. Considérons par exemple le mot « solitude ». Il indique le sens d'isolement qui peut tomber brusquement sur nous sans raison apparente. Je ne sais pas s'il vous est jamais arrivé, étant entouré de votre famille, ou en compagnie d'amis, ou dans une foule, de vous sentir soudain totalement isolé. La mémoire de cette sensation est la crainte d'éprouver à nouveau cet état de solitude. On éprouve aussi cet état lorsque meurt une personne à laquelle on est attaché, et pour l'oublier on a recours à la radio, au cinéma, à des aventures sexuelles, à la boisson, à l'église, à l'adoration de Dieu. Que l'on aille à l'église ou qu'on prenne une pilule, c'est le même procédé, la même évasion.

Or le mot solitude empêche de comprendre profondément ce qu'est cet état. Ce mot, associé à des expériences passées, éveille un sens de danger, une crainte, et provoque une tentative de fuite. Observez-vous comme dans un miroir, ne vous contentez pas de m'écouter, et voyez l'importance

extraordinaire qu'assume le mot. Des mots tels que Dieu, Communisme, enfer, paradis, solitude, époux, famille, ont une influence étonnante sur nous. Nous sommes esclaves de mots, donc jamais affranchis de la peur.

Etre conscient de la peur que l'on a en soi, apprendre à savoir ce qu'elle est, c'est ne pas l'interpréter avec des mots, car les mots ont des associations avec le passé, avec le savoir; et au contraire, le mouvement qu'est l'action d'apprendre est celui même qui vide l'esprit de toute peur. A cet effet, il faut aller très profondément en soi-même, en écartant tous les mots, et lorsque l'on comprend le contenu total de la peur, et que, par conséquent, l'esprit est vide de toute crainte, consciente et inconsciente, il se trouve dans un état d'innocence. Pour de nombreux Chrétiens le mot innocence n'est qu'un symbole, mais je parle d'être, en fait, dans un état d'innocence où n'existe aucune peur, dans un état donc de maturité instantanée de l'esprit, sans que celui-ci ait eu à traverser le flot du Temps. Cet état n'est possible que grâce à une attention totale, à une perception de chaque pensée, de chaque mot, de chaque geste. On ne peut être attentif qu'en supprimant la barrière des mots, les interprétations, les jugements, les condamnations. Une telle conscience est une lumière à soi-même, et une conscience qui s'éclaire elle-même est affranchie de la peur.

UN AUDITEUR : *N'existe-t-il aucun motif à la connaissance de soi ?*

KRISHNAMURTI : Un motif existe, en ce sens que je veux me connaître, parce que sans cette connaissance je n'ai aucune base pour agir, pour penser, pour sentir. Le « moi » est si complexe, si fugitif, si subtil, si rusé ! Et pourtant je dois me connaître complètement, pénétrer à la fois le conscient et l'inconscient, parce que je veux savoir s'il existe une réalité au-delà de mon imagination, de mes aspirations, de mes désirs, au-delà de la propagande des Eglises et de la Société. Pour découvrir la vérité, je dois avoir l'esprit clair;

il ne faut pas qu'il soit dans un état de conflit, il doit être débarrassé de toute peur et de toute autorité. Il me semble que c'est assez évident. Il ne faut pas être dans un état de dépendance, d'aspiration, de frustration : on doit être complètement vide de tout cela.

Or comment puis-je « m'apprendre moi-même » ? Ce n'est pas en déclarant que je suis le résultat de telle Société ou de telle culture. Et si je crois être une âme immortelle, une entité spirituelle, je ne fais que répéter ce que certaines personnes m'on dit. Pour « m'apprendre », je dois rejeter toutes les sottises d'ordre religieux que la Société m'a apprises. Cela veut dire que je ne dois pas avoir peur de l'opinion publique, que je dois savoir ce que veut dire être complètement seul. Si je ne fais qu'ajouter ou soustraire à ce que je crois savoir, disant : « il y a un Dieu, il n'y a pas de Dieu, il y a ceci et pas cela », je n'apprends rien.

Voyez, je vous prie, un fait très simple : fuir n'est pas comprendre. Même si l'on veut devenir un grand saint — ce qui serait une sottise, car on peut le devenir en obéissant à certains conformismes, en se disciplinant, en s'imposant des privations — on ne découvre pas, pour autant, la vérité. Si l'on cultive un désir de sainteté, on ne sait pas distinguer la vérité de l'erreur.

La personne qui aime son enfant l'observe, le comprend, ne préjuge rien à son sujet, ne lui reproche pas de n'être pas à l'image d'autres enfants plus doués, car comparer un enfant à un autre c'est le détruire. De même, se comprendre ne peut se faire par comparaison. On ne peut pas à la fois se comprendre et se déprimer ou s'exalter à son propre sujet, ni se préjuger soi-même, car toute idée préconçue se base sur une autorité, et le déni de l'autorité est le départ de ce mouvement qu'est le fait d'apprendre.

L'important est d'être plein de curiosité par rapport à soi-même, non pas d'une curiosité intellectuelle, ni d'un penchant à s'examiner que stimule l'espoir de parvenir à quelque misérable résultat. Etre réellement curieux à propos de soi, c'est se pencher sur tous les biais et les détours,

sur les efforts, les insistances, les modes subtils et secrets du psychisme; mais un esprit empêtré de connaissances ne peut jamais adhérer à ses propres mouvements dont l'apparence change si rapidement.

« S'apprendre » c'est être sans motif, et c'est la beauté de la connaissance de soi : on ne veut devenir ni un grand homme ni un saint célèbre, on veut seulement apprendre à se voir, de même qu'on apprendrait à regarder une fleur extraordinaire trouvée dans un désert. Nous sommes dans un désert et nous sommes les fleurs les plus extraordinaires qui soient. Et pour regarder une fleur dans sa totalité, pour la comprendre, il faut l'aimer.

UN AUDITEUR : *Manquer de maturité, n'est-ce pas être pris dans des habitudes ?*

KRISHNAMURTI : Je me demande si vous exercez toute votre attention ou si vous attendez que j'éveille votre intelligence et votre perception. Travaillez-vous intensément en m'écoutant, ou la chaleur qu'il fait ici vous ôte-t-elle votre énergie ? Vous demandez si manquer de maturité c'est être pris dans des habitudes, et je me demande pourquoi vous posez cette question. Etes-vous conscient de manquer de maturité, d'être prisonnier d'habitudes, ou ne faites-vous que répéter ce qui a déjà été expliqué ?

Croyez que je ne veux en aucune façon vous blesser. Si vous voyez que vous manquez de maturité, que vous êtes pris dans des habitudes (ainsi que le sont la plupart des gens), la question est : « Comment parvenir immédiatement à ma maturité, c'est-à-dire comment briser complètement mes habitudes, non pas dans un quelconque avenir, mais maintenant ? »

Est-ce cela la question ?...

. . . . . .

Je vois que je suis pris dans des habitudes. Politiquement, religieusement, en tant qu'écrivain ou peintre, en tant qu'homme ou femme, je suis pris dans une façon particu-

lière de penser. Etant Anglais, j'ai certaines traditions et une attitude établie envers la vie; ou étant Catholique ou ceci ou cela, penser ainsi est devenu pour moi une habitude. Cette habitude peut-elle être brisée immédiatement, ou faut-il des années pour m'en défaire ? Si je dis qu'il faut du temps et que cela doit être fait graduellement, dans quel état est mon esprit ? Dans un état léthargique évidemment. Je suis irréfléchi et partiellement inconscient.

Le nationalisme, par exemple, est une habitude que l'on peut briser instantanément; mais elle nous donne un certain plaisir, un sens d'importance parce qu'elle nous identifie à un pays, surtout si c'est un pays puissant. Si nous aimons nous identifier à un Etat, à son drapeau, à toutes ces sottises, nous ne voulons pas briser l'habitude du nationalisme, et il n'y a plus de problème. Mais si nous voulons la briser — et cela ne peut se faire qu'instantanément — comment nous y prendrons-nous ?

Existe-t-il une méthode pour rompre une habitude ? Toute méthode comporte le temps nécessaire au développement d'une action. Si l'on voit que le temps ne libère pas d'une habitude et que les méthodes et les systèmes ne sont d'aucun effet, on se retrouve face à face, non pas avec des mots, des idées, mais avec l'habitude elle-même, avec le fait que l'on est pris. Qu'arrive-t-il alors ? Qu'arrive-t-il lorsque vous êtes face à face avec le fait que vous êtes menteur, jaloux ? Vous ne cherchez plus à le modifier, vous le regardez, et alors le fait lui-même vous donne l'énorme énergie qu'il faut pour le briser. Comprenez-vous ? Lorsqu'on est en contact direct avec le fait, l'énergie ne se dissipe pas dans des évasions, des dénégations, des tentatives d'affranchissement, donc l'attention est totale, toute l'énergie est ramassée et cette énergie déruit le fait.

UNE AUDITRICE : *Peut-on dissoudre complètement la peur en trouvant sa cause ?*

KRISHNAMURTI : Si vous avez accordé votre attention totale à un entretien de ce genre pendant une heure, vous

devez éprouver de la fatigue, Madame, même dans votre corps. Vous demandez si la peur se dissout lorsqu'on connaît sa cause. Se dissout-elle ? Bien des personnes connaissent la cause de leur peur, ce qui, de toute évidence, ne met pas fin à la peur. L'analyse peut permettre de découvrir une cause cachée, mais cela non plus ne libère pas de la peur. Ce qui en libère — et je vous assure que la libération est totale — c'est d'être conscient de la peur sans les mots qui s'y rapportent, sans essayer de la nier ou de la fuir, sans désirer se trouver dans un autre état. Si l'on est conscient, avec une attention totale, de la présence de la peur, on s'aperçoit que l'observateur et l'observé sont « un », que rien ne les sépare. Il n'y a pas un observateur disant « j'ai peur » ; il n'y a que la peur, sans aucun mot pour désigner cet état. La pensée ne cherche plus à s'évader, à se libérer, à trouver la cause de la peur, elle n'est plus esclave des mots. Il n'y a plus qu'un mouvement qui consiste à apprendre, qui est celui de l'innocence, et l'esprit innocent est sans peur.

2 août 1962.

VII

A notre dernière réunion nous avons parlé de la peur et examiné s'il est possible de se libérer complètement de cette réaction qui se produit lorsqu'on perçoit un danger. Ce matin je voudrais, si vous le permettez, voir si l'on peut mettre fin à la douleur, car la peur, la douleur et ce que nous appelons l'amour sont toujours entremêlés. Si on ne comprend pas la peur on ne peut pas comprendre la douleur, ni peut-on connaître l'état d'amour dans lequel il n'y a ni contradictions ni conflits.

Mettre fin à la douleur est extrêmement difficile, car elle nous accompagne toujours, sous une forme ou une autre. Je voudrais donc examiner cette question profondément, et que vous l'examiniez avec moi, non pas théoriquement, mais en vous-mêmes, sans quoi mes mots n'auraient aucune portée. Si nous pouvons voir les faits tels qu'ils sont, peut-être comprendrons-nous l'immense signification de la douleur.

A travers les siècles, l'amour et la douleur ont toujours été associés sous la prédominance tantôt de l'un, tantôt de l'autre. L'état que l'on appelle amour meurt rapidement et ne laisse derrière lui que les jalousies, les vanités, les craintes, les chagrins. Cette bataille entre l'amour et la douleur ayant toujours existé, nous devons, avant de voir si l'on peut mettre fin à la douleur, comprendre ce qu'est la passion.

... Puis-je remarquer que nous ne sommes pas ici un groupe privilégié de personnes ayant les moyens de faire

une villégiature en montagne et de s'offrir une distraction intellectuelle ? Nous parlons de choses très sérieuses et nous devons les aborder sérieusement, c'est-à-dire avec l'intensité, l'élan qu'il faut pour aller jusqu'au bout de cette chose qu'on appelle la douleur. Nous sommes ici pour apprendre par nous-mêmes s'il est possible de mettre fin à la douleur complètement, de sorte que l'esprit soit sans une ombre, clair, aiguisé et capable de penser sans illusions. Et cela serait impossible si nous nous en tenions au niveau des mots, ainsi qu'on le fait habituellement. Les concepts, les mots, les symboles, assument en général une énorme signification et l'on s'en tient à cela. Il semble que l'on soit incapable de briser la barrière des mots, de pénétrer plus loin, et c'est pourtant ce qu'il faut faire pour comprendre ce qu'est la douleur. J'espère donc que vous me suivrez, sans émotion ni sentimentalité, dans cette exploration.

A moins de comprendre ce qu'est la passion je ne pense pas que l'on puisse comprendre ce qu'est la douleur. Peu d'entre nous savent réellement ce qu'est la passion. Nous avons eu de l'enthousiasme, un état d'émotion « pour » quelque chose, et même de la passion « pour » quelque chose, pour la peinture, la musique, la littérature, un pays, un homme, une femme, ce sentiment étant toujours l'effet d'une cause. L'émotion ressentie était l'effet d'une cause : d'une inclination pour telle personne ou tel objet. Mais ce dont je parle est une passion sans cause, une passion essentielle. Cette distinction doit être très claire. Dans cet état sans cause il y a une intensité dénuée de tout lien, tandis que lorsque la passion a un objet, elle produit toujours un attachement, et c'est le début d'une douleur. La plupart d'entre nous ont un attachement pour une personne, un pays, une croyance, une idée, et lorsque l'objet de cet attachement nous fait défaut, ou lorsqu'il perd la valeur qu'il avait pour nous, il nous laisse avec un vide que nous essayons de combler par une nouvelle passion.

Examinez-vous clairement, cruellement, et voyez comment toute passion qui a une cause conduit à la douleur,

parce que toute passion qui a une cause devient une jouissance. Une passion « pour » quelque chose, une personne, une idée ou même une réalisation personnelle, donne lieu à des contradictions et à des conflits. On s'efforce de maintenir ou d'atteindre un certain état, ou de ressaisir ce qui a été et n'est plus. Mais la passion dont je parle ne suscite ni contradictions ni conflits. Etant sans relation aucune avec une cause, elle n'est pas un effet.

... Puis-je vous suggérer d'écouter sans chercher à parvenir à cet état d'intensité, à cette passion sans cause ? Si nous pouvons écouter attentivement, avec le sentiment de détente qui existe lorsque l'attention n'est pas imposée par une discipline, mais résulte du simple désir de comprendre, je pense que nous découvrirons par nous-mêmes ce qu'est cette passion.

En la plupart des personnes il y a peu de passion. Nous pouvons être jouisseurs, avoir des aspirations, chercher à nous évader, et tout cela provoque en nous une certaine intensité. Mais il nous faut nous éveiller et tâtonner vers la flamme de passion sans cause, pour pouvoir comprendre cette chose qu'on appelle douleur. Pour comprendre quoi que ce soit il faut la passion, l'intensité d'une attention totale. La passion « pour » quelque chose empêche cette pure flamme de naître, et elle doit naître pour que la douleur puisse se dissiper totalement.

Nous savons que la douleur est un résultat, l'effet d'une cause. On aime et l'on n'est pas aimé en retour; on veut se réaliser dans une certaine voie et l'on n'a pas la qualité de le faire; on a cette capacité, mais les circonstances sont contraires; voilà autant de causes de douleur. Il y a l'esprit mesquin toujours en conflit avec lui-même, qui lutte, s'adapte, tâtonne, se conforme sans cesse; il y a la douleur des querelles, celle des maladies. Il y a toutes sortes de douleurs bien connues; elles ont toutes une cause. Or, lorsque nous affrontons une douleur, nous avons tous une tendance à la rationaliser, à l'expliquer pour l'adoucir; ou à nous accrocher à quelque dogme, à un système de croyances suscepti-

ble de nous réconforter pour un temps. Les uns ont recours à des drogues, d'autres à la boisson, à la prière, à n'importe quoi, pour atténuer l'intensité de la douleur.

La douleur et les sempiternelles tentatives de s'en évader sont le lot de chacun, et nous n'avons jamais pensé à y mettre fin. Etant incapables de ne plus vivre à l'ombre du désespoir, nous lui rendons un culte si nous sommes chrétiens, dans des Eglises, en tant qu'agonie du Christ. Que nous rendions un culte au symbole de la douleur, que nous la rationalisions pour tenter de la dissiper, que nous cherchions à l'oublier dans la boisson, tout revient à s'évader du fait que nous souffrons. Je ne parle pas de la souffrance physique, dont se charge assez bien la médecine moderne, mais de la douleur psychique qui empêche la clarté, la beauté, qui détruit l'amour et la compassion... et est-il possible d'y mettre fin ?

Je pense que la cessation de la douleur est reliée à l'intensité de la passion. Il n'y a de passion qu'en l'abandon total de soi. Il n'y a de passion qu'en l'absence totale de ce qu'on appelle pensée. Nous avons vu l'autre jour que ce qu'on appelle pensée est la réaction de diverses couches stratifiées de mémoire. Or il n'y a jamais de passion, d'intensité, dans une réaction conditionnée. Il n'y a d'intensité qu'en l'absence totale du moi.

Il existe un sens de beauté qui ne cherche pas à distinguer le beau du laid. Non que ces montagnes ne soient belles ou que n'existent pas de vilaines maisons; mais il existe une beauté qui n'est pas l'opposé de la laideur, il existe un amour qui n'est pas l'opposé de la haine. Et l'abandon de soi, dont je parle, est cet état de beauté sans cause, c'est donc un état de passion... et est-il possible d'aller au-delà de ce qui a une cause ?

Veuillez, je vous en prie, écouter ceci de toute votre attention. Il se peut que je ne puisse pas m'expliquer très clairement, mais recueillez le sens de ce que je dis, plutôt que de vous arrêter à des mots. La plupart d'entre nous réagissent tout le temps; réagir est le mode de notre vie.

Notre réponse à la douleur est une réaction; nous essayons de l'expliquer ou de la fuir, mais elle ne cesse pas. Elle ne finit que lorsqu'on l'affronte en tant que fait, lorsque l'on comprend et dépasse à la fois la cause et l'effet. Essayer de s'en libérer au moyen de quelque discipline, d'une pensée délibérée, ou en s'adonnant à une des nombreuses formes d'évasion, n'éveille pas dans l'esprit la beauté extraornaire, la vitalité, l'intensité de cette passion qui inclut et transcende la douleur.

Qu'est-ce que la douleur ? Lorsque vous entendez cette question, comment y répondez-vous ? Votre pensée essaye immédiatement d'expliquer sa cause et cette recherche éveille en votre mémoire les douleurs que vous avez ressenties. Ainsi vous vous référez verbalement au passé ou vous imaginez un futur, dans l'effort de trouver une cause à cet effet que l'on appelle douleur. Mais je pense qu'il faut dépasser tout cela.

Nous connaissons très bien les causes de la douleur : la pauvreté, les maladies, les frustrations, le manque d'amour; mais quand nous avons expliqué ces causes innombrables nous n'avons pas réellement saisi la profondeur, la signification essentielle des états qu'on appelle douleur et amour. Je pense que les deux mots sont reliés, et que pour comprendre ce qu'est l'amour on doit percevoir l'immensité de la douleur.

Les Anciens ont parlé de mettre fin à la douleur et ont établi une règle de vie qui est censée obtenir ce résultat. De nombreuses personnes ont pratiqué cette doctrine; des moines en Orient et en Occident l'ont essayée, mais ils n'ont fait que se durcir, leurs esprits et leurs cœurs se sont refermés sur eux-mêmes. Ils vivent derrière les murs de leur pensée ou derrière des murs de briques et de pierres, mais je ne crois pas qu'ils soient allés au delà d'eux-mêmes et qu'ils aient senti l'immensité de cette chose appelée douleur.

Affronter la douleur, c'est affronter le fait de sa propre solitude, de ses attachements, des médiocres désirs que l'on a d'être célèbre ou de se faire aimer; c'est ne plus se don-

ner tant d'importance, ne plus se prendre en pitié. Et lorsqu'on a dépassé tout cela, et peut-être mis fin à sa propre douleur, il reste encore l'immense douleur collective, la douleur du monde. On peut mettre un terme à sa douleur personnelle en affrontant sa cause — et celui qui veut être libre peut le faire. Mais lorsqu'on est quitte de tout cela, il y a encore l'insondable ignorance qui existe dans le monde. Je ne parle pas de l'ignorance scolaire, je parle de celle que l'homme a de lui-même. Ne pas se comprendre soi-même est l'essence de l'ignorance, et c'est elle qui engendre l'immensité de douleur qu'il y a partout dans le monde... et qu'est-ce que la douleur, en fait ?

Il n'y a pas de mots pour expliquer ce qu'elle est, pas plus qu'il n'y a de mots pour expliquer l'amour. L'amour n'est pas un attachement, l'amour n'est pas l'opposé de la haine, l'amour n'est pas la jalousie. Et quand on en a fini avec la jalousie, l'envie et l'attachement, et avec tous les conflits et toutes les tortures par où l'on a passé en croyant que c'était de l'amour, quand tout cela a pris fin, il reste encore à savoir ce qu'est la douleur.

Vous saurez ce qu'est l'amour, ce qu'est la douleur, lorsque vous aurez rejeté toutes les explications, lorsque vous n'imaginerez plus, lorsque vous ne chercherez plus de causes, lorsque vous ne vous bercerez plus de mots, lorsque vous n'irez plus rechercher dans la mémoire les joies et les souffrances passées. La pensée doit être complètement silencieuse, sans un mot, sans un symbole, sans une idée. Il survient alors un état où ce que nous avons appelé amour et ce que nous avons appelé douleur et ce que nous avons appelé mort sont une seule et même chose. Il n'y a plus de divisions entre l'amour, la douleur et la mort, et comme il n'y a pas de division, il y a de la beauté. Mais pour appréhender cet état, pour être dans cette extase, il faut cette passion qui survient avec le total abandon de soi.

... Je vous saurais gré, monsieur, de ne pas prendre de photographies. Vous devriez vous rendre compte que vous n'êtes pas à une réunion politique, ni à un divertissement de

vacances. Ce serait dommage de rabaisser ces réunions à ce point...

... Voulez-vous que nous examinions ce qui a été dit ce matin, et avez-vous des questions à poser ?

UN AUDITEUR : *Cette passion dont vous parlez, cette intensité, est-elle une qualité ?*

KRISHNAMURTI : Je me demande ce que vous voulez dire par ce mot « qualité ». Voulez-vous savoir si la passion — ou l'intensité — est une vertu qui s'acquiert par des exercices, des disciplines, des sacrifices ? Est-ce cela que vous voulez dire ?

UN AUTRE AUDITEUR : *Puis-je poser une question ?*

KRISHNAMURTI : Monsieur, une question a déjà été posée, mais nous sommes si préoccupés par nos propres idées que nous n'écoutons personne. Nous sommes si absorbés par nos problèmes, nos espoirs, nos ambitions, nos déceptions, que nous ne voyons presque jamais au-delà de nous-mêmes. D'autres personnes ont peut-être aussi des questions à poser, mais puis-je respectueusement leur demander de les mettre de côté pour l'instant ?

Pour en revenir à la question posée : la passion — ou l'intensité — est-elle une qualité ? Je n'aime pas employer le mot « qualité ». Lorsqu'on est passionné on ne se demande pas si c'est une qualité : on « est » dans cet état. Lorsqu'on est dans un état de colère, de volupté, d'agressivité, on ne demande pas, à ce moment-là, si ce qu'on éprouve est une qualité : on brûle. Plus tard on peut se dire que ce moment était horrible et qu'on évitera de le répéter, ou qu'il était merveilleux, et qu'on le cultivera. Mais ce qu'on cultive est artificiel.

La passion, l'intensité dont je parlais n'est rien que l'on puisse cultiver, elle n'est pas à vendre et on ne peut pas l'acheter par des exercices ou des disciplines; mais si vous

avez écouté et que vous êtes réellement entré en vous-même, que vous avez été aux prises avec elle, vous la connaissez. Cette passion n'a rien de commun avec l'enthousiasme. Elle ne surgit qu'avec la complète cessation du « moi », lorsque tout sens de possession (« ma maison », « ma » fortune, « mon » pays, « ma » femme, « mes » enfants) est abandonné. Vous pouvez penser que cela ne vaut plus la peine, dans ce cas, d'avoir cette passion. C'est possible, pour certains. Mais cela vaut la peine pour ceux qui veulent savoir ce qu'est la douleur, où se trouve la vérité, ce qu'est Dieu, et quel est le sens de toute cette affreuse et confuse affaire qu'est l'existence. Si c'est cela qui intéresse au premier chef, on s'y adonne avec passion. Cela veut dire que l'on ne peut plus être retenu par sa famille. Si l'on a une maison, si l'on a une famille, et qu'on y est psychiquement attaché, on ne va pas plus loin.

UN AUDITEUR : *Avons-nous tous la même capacité de passion ?*

KRISHNAMURTI : Je ne pense pas que la passion soit affaire d'aptitude. On peut avoir la capacité d'écrire un poème ou de jouer de la flûte. Un talent se cultive, s'entretient, se perfectionne, mais pas la passion. Au contraire, il faut mourir à son talent pour être passionné, sans quoi l'habileté devient mécanique. Mais nous pensons encore en termes d'acquisition et voulons protéger ce que nous avons acquis.

UN AUDITEUR : *Vous avez dit que la douleur est belle et pourtant qu'il faut s'en débarrasser.*

KRISHNAMURTI : Je ne vous ai pas dit de vous débarrasser de la douleur. Je vous ai dit de la regarder, de la pénétrer, de la comprendre. On ne peut pas s'en débarrasser. Quand souffre-t-on ? Quand on aime et qu'on n'est pas aimé en retour, on souffre. Pourquoi ? Pourquoi souffrir ? Que veut

dire cette douleur ? Elle veut dire qu'on pense à soi-même : c'est cela, le fait. Et tant que l'on est centré sur son petit « moi » qui veut être aimé, qui craint de ne pas l'être, avec toutes les mesquineries qui accompagnent cet état, on éprouve évidemment quelque chose qui s'appelle douleur. Il en est de même lorsqu'on désire être célèbre et qu'on ne l'est pas. Si l'on veut continuer à vivre en souffrant on est libre de le faire. Mais si on veut comprendre cette souffrance et la transcender, on l'examine sans indulgence et l'on découvre que cette avidité psychique est un manque de profondeur, de maturité. Cette compréhension est le commencement de la fin de la douleur. Ainsi que je l'ai dit, celui qui va au-delà de la douleur sait que l'amour, la douleur et la mort sont une seule et même chose. C'est un état de grande beauté, d'une beauté qui n'est produite ni par l'homme ni par la nature.

UN AUDITEUR : *Cette passion, cette intensité, est-ce un désir de connaissance ?*

KRISHNAMURTI : Je me demande ce que vous appelez désir de connaissance. Le désir d'entasser des connaissances est encore un devenir, donc une cause de conflits. Je ne parle pas du savoir que l'on peut trouver dans des encyclopédies. Je veux comprendre, aller jusqu'à l'essence de la douleur, découvrir son extrême signification, cela ne veut pas dire connaître. Connaître, ainsi que je l'ai soigneusement expliqué l'autre jour, est le contraire d'apprendre. Connaître est une accumulation d'informations, sur laquelle nous nous basons pour acquérir de l'expérience, laquelle nous apporte de nouvelles informations et ce processus cumulatif exclut le mouvement que j'appelle apprendre. On n'apprend que lorsqu'on ne cherche plus à acquérir du savoir.

Monsieur, je ne veux rien « savoir » en ce qui concerne la douleur. Elle est en chacun de nous. N'y a-t-il aucune douleur en vous ? Et que voulez-vous « savoir » à son sujet ? Vous voulez l'analyser, expliquer pourquoi vous souffrez ?

Lisez alors des ouvrages, allez à l'église, et vous saurez. Mais je ne parle pas de cela. Je parle de mettre fin à la douleur. Le savoir n'y met pas fin. La fin commence lorsqu'on affronte, en soi-même, les faits psychiques et qu'on est totalement conscient de tout ce qui les constitue, d'instant en instant. Cela veut dire ne jamais s'évader du fait que l'on souffre, ne jamais le rationaliser, ne jamais avoir d'opinions à son sujet, mais vivre avec lui complètement.

Toutefois, vivre avec la beauté sans être émoussé par l'habitude est très difficile. N'avez-vous pas remarqué, depuis trois semaines que nous sommes ici, combien il est facile de s'habituer à la beauté de ces montagnes, de ce torrent et des ombres qui, quotidiennement, montent de la vallée ? On dit : « C'est très beau » et on passe. Vivre avec la beauté, vivre avec la laideur sans s'y habituer exige une énorme énergie, une intensité qui empêche l'esprit de s'assoupir. De même, la douleur, si l'on s'y habitue, finit par abrutir un esprit peut ouvert. Et l'on peut fort bien ne pas s'y habituer; on peut vivre avec elle, la comprendre, la pénétrer... mais pas pour avoir des « connaissances » sur elle. On sait qu'elle est là, c'est un fait, il n'y a rien d'autre à savoir. On est obligé de vivre avec elle. Et pour vivre avec elle, il faut l'aimer. On découvre alors, ainsi que je l'ai dit, que l'amour, la douleur et la mort sont une seule et même chose.

UN AUDITEUR : *N'y a-t-il pas d'amour sans passion ?*

KRISHNAMURTI : Qu'appelez-vous passion et qu'appelez-vous amour ? Que l'on soit homme ou femme, on peut éprouver un amour-passion pendant deux ans, ou moins, après quoi les deux partenaires s'ennuient à périr en compagnie l'un de l'autre. Cette passion qu'on appelle amour s'accompagne de jouissances, d'attachements, de jalousie, d'ambition, d'avidité. Toute cette affaire est une flamme dans beaucoup de fumée. Graduellement la flamme s'éteint et la fumée reste. Mais si l'attachement, la jalousie et tous les éléments qui constituent la fumée se calment et que le conflit qu'on

appelle passion cesse, non pas avec le temps et l'habitude, mais parce qu'on l'a pénétré, compris, parce qu'on a vu ses profondeurs et ses sommets, l'amour peut être une passion sans cause. Je ne parle pas de la passion du missionnaire qui, parce qu'il aime Jésus, s'en va convertir les païens; ou d'autres passions de cette sorte, mais au contraire, de leur rejet, sans motif. De ce refus naît une flamme toute claire.

UN AUDITEUR : *Est-il humainement possible de se trouver dans un état permanent de compréhension ?*

KRISHNAMURTI : Il est important de savoir ce que nous entendons par ce mot « permanent ». Je ne pense pas que l'on puisse être quoi que ce soit d'une façon permanente. Si on l'est, on est mort. Et c'est peut-être ce que veulent la plupart d'entre nous : un amour, une passion, une compréhension, une divinité qui soient permanents. En d'autres termes nous ne voulons pas être dérangés, nous ne voulons pas avoir une sensibilité vivante. Ainsi que je l'ai expliqué, la vérité — la compréhension — vient en un éclair et cet éclair n'a pas de continuité, n'est pas dans le champ de la Durée. Veuillez donc voir cela par vous-mêmes ! La compréhension est une fraîcheur instantanée, et non pas la continuité de quelque chose qui a été. Ce qui a été ne peut pas engendrer la compréhension. Et tant que l'on recherche une continuité, des rapports permanents, un amour, une paix qui durent indéfiniment, l'objet de la poursuite est situé dans le temps, il n'appartient pas à l'intemporel.

5 août 1962.

VIII

Nous parlions avant-hier de la douleur et je voudrais, ce matin, parler de la mort. Pour la plupart d'entre nous, elle se situe dans le cadre de la peur. Et, ayant peur de la mort, nous ne comprenons jamais son immense signification. La peur déforme toujours notre perception de l'objet qui la provoque et nous le fait fuir, et lorsque nous évitons de penser à la mort ou que la mort d'un ami nous écrase de douleur, il nous est impossible de pénétrer en elle profondément et de la comprendre.

Nous avons déjà quelque peu examiné la peur et la douleur et je pense que nous devrions être à même, maintenant, de considérer avec sagesse et profondeur le problème de la mort. Ainsi que je l'ai déjà dit, l'amour, la douleur et la mort sont inséparables. Cela n'est pas un concept philosophique, je ne parle pas en philosophe, mais si l'on s'approfondit en soi-même, on voit que l'amour ne peut pas être séparé de la douleur et que la douleur ne peut pas être séparée de la mort, parce que les trois sont un. Et quant à la beauté et à l'immensité de la mort, elles ne peuvent pas être comprises tant qu'existe en nous un vestige de peur.

Pour comprendre la mort, je pense qu'il nous faut d'abord bien élucider ce que j'appelle penser négativement et renier. Je vous prie de ne pas examiner cette façon de penser avec l'idée que c'est une théorie et qu'elle ne peut pas être mise en pratique. Rejeter un exposé comme étant une théorie, ou le réduire à un système, ou le transformer en un

modèle de conduite, et par conséquent méconnaître sa portée, son essence, est le fait d'esprits indolents et paresseux. Je vous prie donc instamment d'écouter librement, amicalement, sans m'approuver ni me désapprouver, et surtout sans motif d'écouter. Si l'on écoute parler de la mort en étant dans une disposition heureuse et détendue et sans être mû par aucun motif, on peut parvenir à saisir la pleine signification de cette immensité qui nous guette toujours.

Tout d'abord, je voudrais considérer avec vous ce qu'est une pensée que l'on peut qualifier de négative. Peu d'entre nous la pratiquent et pourtant c'est la plus haute forme de pensée qui soit. Elle consiste à voir que l'erreur est une erreur, à distinguer la vérité dans l'erreur, et à voir la vérité dans la vérité. On ne peut pas reconnaître l'erreur si on considère qu'elle est l'opposé de ce qui est vrai; on ne la distingue que lorsqu'il n'y a pas de contraste, pas de comparaison. Les contrastes et les comparaisons sont le fait d'une pensée positive. Si je veux comprendre un enfant, par exemple, je dois éviter de le comparer à un autre enfant. Je dois le voir tel qu'il est. Si j'approuve ou désapprouve sa conduite, je me base sur un critère établi par la tradition, par mon expérience, par des opinions et suis ce qu'on appelle positif dans ma pensée et mon action, c'est-à-dire que je ne cherche pas à comprendre. La compréhension n'est possible qu'en l'absence de comparaisons et de jugements, lorsqu'on perçoit directement un fait tel qu'il est. Percevoir ainsi, c'est penser négativement.

Je voudrais m'expliquer davantage sur cette pensée négative, car son extrême beauté et sa vitalité ne sont accessibles qu'à des esprits libérés du connu. Encore une fois, ne pensez pas que ceci soit un exposé philosophique, mais voyez par vous-mêmes où est la vérité. Faites-en l'expérience maintenant, tels que vous êtes ici. N'attendez pas à plus tard pour y penser. « Plus tard » n'a pas de sens; comprendre, c'est être, en ce moment, dans cette pensée négative.

Ainsi que je l'ai dit, cette forme de pensée est la plus haute qui soit. La plupart d'entre nous ne sont jamais dans

l'état de se dire « je ne sais pas », sauf dans un sens superficiel. Il y a deux façons de ne pas savoir. On peut dire « je ne sais pas » et chercher la réponse ou attendre que quelqu'un la donne. En cet état, on traduit ce que l'on trouve en termes d'un arrière-plan de conditionnement. Voyez en vous-mêmes si cela est ainsi ou non. Mais il existe une autre façon de dire « je ne sais pas », où l'on ne cherche aucune réponse. On a alors l'esprit complètement vide, dans un état de négation totale, et ce n'est qu'ainsi que peut naître cette chose extraordinaire qui s'appelle création.

J'espère avoir expliqué ces deux états clairement : celui où l'on se dit « je ne sais pas » et où l'on cherche à savoir, et celui où l'on se dit, de même, qu'on ne sait pas, mais où on ne cherche pas de réponse. Etre dans cette dernière disposition est extrêmement difficile, car il est rare qu'on accepte de se trouver dans l'incertitude. Mais une certitude emprisonne toujours l'esprit dans du connu, et l'on doit rompre complètement avec le connu pour comprendre l'inconnaissable qui est la mort. Voyons donc ce qu'implique la négation de la réalité du connu.

Pour la plupart d'entre nous, la vie est un douloureux conflit. Des luttes incessantes, quelques brèves joies, de grands efforts, des tensions, se succèdent sur un arrière-plan de souvenirs accumulés, et, en réponse à toutes les provocations, cette mémoire réagit toujours d'une façon inadéquate. L'avidité, l'envie, la colère, la haine, l'angoisse accompagnent ce qu'on appelle l'amour, cette flamme qu'étouffe la fumée de l'attachement, de la dépendance, de la jalousie. L'ennui quotidien du travail à fournir, la familiarité et le mépris dans nos rapports humains, et le courant profond de la peur, voilà notre vie. Et nous voulons qu'elle continue. Jour après jour, elle est devenue une habitude. Elle est creuse, vide, et pour combler ce vide, nous avons des croyances religieuses, des saints, des sauveurs, des maîtres. Notre vie, avec nos innombrables appétits, est un cercle qui se referme sur nos espoirs et nos désespoirs.

Voilà tout ce que nous connaissons. Mais lorsque arrive la

mort, nous avons peur de quitter tout ce connu, cette petite vie mesquine, parce que nous nous y sommes si bien habitués. Voilà où réside le conflit entre vivre et mourir. Toutes les possessions auxquelles nous nous accrochons, notre argent, notre maison, notre famille, notre nom, notre caractère, notre expérience, les souvenirs de ce que nous avons fait et de ce que nous n'avons pas fait — tout cela est le connu que nous abandonnons avec frayeur quand approche la mort. Nous voudrions que la misérable histoire de tout ce que nous avons connu, dure indéfiniment.

Nous pouvons adopter toutes sortes d'idées à ce sujet, croire à la résurrection des morts, à autre chose, mais la mort met fin à la vie du connu, et ce qui importe c'est de rejeter cette vie du connu, de la refuser sans motifs d'action. Ce que j'appelle la vie du connu est celle de nos mesquineries, de nos jalousies, de nos ambitions, de nos avidités. Cette vie, nous devons la renier totalement, la déraciner sans motifs d'action, car les motifs d'action confèrent une continuité à la vie du connu, et excluent, par conséquent, la possibilité de percevoir, par expérience directe, l'extraordinaire profondeur de la mort.

C'est, en général, avec amertume que nous arrivons à la fin du connu, avec angoisse et crainte que nous voyons venir le moment où nos chaînes n'existeront plus. Notre mort n'est pas heureuse, facile, détendue. L'idée de mourir nous met dans un désespoir, sur lequel, si nous sommes habiles, nous construisons une philosophie désespérée à moins que nous n'allions chercher une philosophie de l'espoir, à la façon de la plupart des personnes qui se disent religieuses. Or, l'important est de nier toute cette vie du connu parce que nous la comprenons, et que cette négation soit sans motifs. On constate alors que l'on entre dans un état où l'on commence à se libérer du connu. Voilà une des choses que nous devons faire si nous voulons comprendre l'immensité et la puissance créatrice de la mort.

Et il y a aussi la question du temps psychologique. Je ne parle pas du temps chronologique que signalent les clo-

chers de cette église, mais de la fin du temps psychologique. Elle ne survient que lorsque l'esprit, ayant cessé de chercher, d'obtenir, de parvenir, et ayant compris tout le processus du connu, n'a plus de lendemain en tant que résultat des expériences d'hier.

Le temps des horloges sur lequel s'appuie notre existence quotidienne est entièrement différent de celui que nous construisons psychiquement. « J'espère »; « je ne sais pas mais je saurai »; « je suis en colère, mais plus tard je serai en paix »; « je suis nationaliste, étroit, bigot, mais le temps me libérera de cet état de médiocrité » : nous créons ce temps en vue d'aller psychiquement ailleurs que là où nous sommes, et jusqu'à ce que nous cessions de le créer, il nous sera absolument impossible de comprendre ce qu'est la mort.

Pour la comprendre, il faut être complètement libéré de la peur, se dire « je ne sais pas », sans chercher ni vouloir une réponse. Dans cet état on est affranchi du connu, c'est-à-dire que le psychisme a cessé de se construire dans la durée, en vue de devenir quelque chose. On voit alors, si l'on est allé jusque-là, que tout sens de continuité a disparu. On meurt à toutes les petites angoisses, à l'avidité, à l'envie, à la vanité, on meurt à elles immédiatement, et en ce mourir il n'y a aucun sens de continuité. Ce n'est que lorsqu'il y a une fin qu'il peut y avoir un renouveau. Lorsque le passé a pris fin, quelque chose de tout à fait neuf peut naître.

Ce que nous appelons pensée donne au psychisme un sens de continuité qui est le temps psychologique, parce que la pensée est le résultat de notre conditionnement, de notre mémoire, de notre expérience. Chaque provocation suscite, en réponse, une réaction de cet arrière-plan, réaction qui est de la pensée en action; il n'y a donc pas de spontanéité, il n'y a jamais une réponse qui soit libre du passé. Mais si la pensée, l'avidité, l'envie, l'ambition, le désir de puissance, si toute cette structure psychique de la Société qu'on appelle le moi prend fin sans aucun motif d'action,

si toute la pensée est dans un état de non-savoir, si elle est complètement vide, alors, mais alors seulement, survient la mort.

Que se produit-il, en fait, lorsqu'on meurt physiquement ? On abandonne tout. On ne peut rien emporter avec soi. Quels que soient nos motifs de vivre, nous ne pouvons pas discuter avec la mort, lui demander encore du temps pour mettre de l'ordre dans nos affaires. Lorsqu'elle vient, elle est là, absolue, finale. Toutes les croyances que l'on peut avoir au sujet d'une survie : réincarnation, résurrection ou autre chose, sont étrangères au fait de la mort. Mais si l'on meurt intérieurement à la structure psychique de la Société, à toutes les accumulations du passé, on voit que la mort est création — non pas la création de l'écrivain, du musicien, du peintre, du savant, mais une création qui n'a ni commencement ni fin. Et si nous ne sommes pas dans cet état de création, qui est la mort, qui est l'amour, notre vie n'a que très peu de sens.

Ne pensez pas que tout cela soit une philosophie logique ou « superlogique », mais entrez en vous-mêmes, comprenez-vous vous-mêmes complètement. Niez totalement tout ce qui a été votre vie — vos expériences, vos ambitions, votre avidité — et vous verrez qu'en cette fin il y a une mort qui est une création intemporelle et qui, si vous voulez lui donner un nom, peut s'appeler Dieu, l'immesurable, l'inconnu.

. . . . . .

Désirez-vous poser des questions sur ce qui vient d'être dit ?

UN AUDITEUR : *Ne devrions-nous pas rester silencieux quelque temps ?*

KRISHNAMURTI : N'étiez-vous pas silencieux, très calmes et attentifs pendant que vous écoutiez ? Et lorsqu'on est intensément attentif il se produit une qualité particulière de silence. Quelqu'un expliquait quelque chose et, bien qu'il

ait parlé quarante minutes (ne vous méprenez pas sur ce que je vais dire), il ne s'est pas servi de pensée. Il se déplaçait, allant d'un fait à l'autre, et ses mots servaient à ses descriptions. Si, en écoutant, vous ne vous êtes déplacés qu'horizontalement, pour ainsi dire, au niveau mental, vous n'êtes pas entrés verticalement, profondément, en vous-mêmes. La quiétude est un état d'attention et de réel dévoilement du soi, ce n'est pas se taire délibérément ou se laisser hypnotiser par des mots ou des émotions.

UN AUDITEUR : *Si la compréhension n'est pas permanente, si elle ne peut être saisie qu'en un éclair, que se passe-t-il entre un éclair et l'autre ?*

KRISHNAMURTI : Il faut comprendre la nature interne de l'expérience. Pour la plupart d'entre nous, l'expérience est une réaction. C'est la réponse de la mémoire à des provocations. Nos souvenirs sont anciens ou récents, profonds ou superficiels et constituent l'arrière-plan de l'expérience. Celle-ci s'accumule, est emmagasinée et renforce l'arrière-plan.

L'éclair de compréhension n'est pas cette réaction de notre structure. A ce moment-là l'arrière-plan est totalement silencieux. Lorsqu'il est actif nous ne percevons pas la réalité, mais nous interprétons ce que nous voyons et entendons en termes du passé. La continuité, la permanence, appartiennent à cet arrière-plan d'expérience et de connaissances, qui réagit sans arrêt à toutes les provocations. L'éclair de compréhension n'est ni continu ni permanent. Et comment se produit-il ? Il ne peut se produire ni lorsqu'on est paresseux, déformé, traditionnel, abêti, ni lorsqu'on a l'ambition de s'affirmer. Il ne se produit que lorsque l'esprit est très éveillé; et même lorsque cet éclair ne se produit pas, l'esprit demeure éveillé, toujours en état de perception. Et il est bien plus important d'être totalement, impartialement lucide, d'observer à chaque instant nos pensées et nos émotions, que d'attendre que se produise l'éclair de compréhension.

UN AUDITEUR : *Pouvez-vous développer ce que vous disiez au sujet de voir la vérité dans l'erreur ?*

KRISHNAMURTI : C'est si simple et clair ! Cela a-t-il besoin d'être expliqué ? Considérez une erreur telle que le nationalisme. Voir que c'est une erreur, c'est voir la vérité dans cette erreur. Voir l'erreur de l'autorité, ce qu'il y a de faux dans l'Eglise, c'est découvrir la vérité. Voir la vérité dans la jalousie, l'ambition, la recherche du pouvoir, c'est voir leur totale erreur et lorsqu'on voit, non pas une vérité partielle, mais la vérité en sa totalité, cette perception libère l'esprit de l'erreur.

UN AUDITEUR : *Ne risque-t-on pas de condamner une chose, du fait qu'on ne l'approuve pas ?*

KRISHNAMURTI : Condamner est une réaction, une résistance. On ne comprend évidemment pas ce qu'on condamne. Supposez que je sois catholique ou communiste, et que je veuille découvrir par moi-même la vérité en ce qui concerne mes opinions et mes croyances. Je vois que s'attacher à des opinions ou à des croyances quelles qu'elles soient est une erreur. Ce n'est pas le communisme ou l'Eglise que je rejette, mais le fait d'adhérer à un système, de croire en un dogme, parce que ces modes de pensée n'ont aucun sens pour l'homme qui veut se rendre compte de ce qui est vrai.

UN AUDITEUR : *Lorsque l'esprit est parfaitement calme et silencieux, qui se rend compte de ce silence ?*

KRISHNAMURTI : Lorsque vous êtes joyeux, heureux, dès l'instant que vous en êtes conscient, vous ne l'êtes plus. Vous ne l'avez pas remarqué ?... Non ?... Dès que vous vous identifiez au bonheur, il cesse. Le bonheur n'est plus qu'un souvenir. De même, le silence ne peut pas être l'expérience du moi. Peut-être verrons-nous cette question lorsque nous parlerons de la méditation, après-demain.

UN AUDITEUR : *Une des causes de conflit en moi est la considération que j'ai pour les autres, et la question est de savoir comment me comporter.*

KRISHNAMURTI : Monsieur, qu'est-ce que la compassion ? N'est-ce pas un état de sympathie, de pitié, de considération ? Dans cet état, on n'a pas le sentiment d'aider qui que ce soit. Est-ce que je vous aide, vous tous qui m'écoutez ?... Oui ?... J'espère bien que non!... (*Rires.*) Je suis sincère : si j'avais le sentiment de vous aider, je penserais avoir plus de science et de sagesse que vous, ce qui ferait de vous des disciples. Nous ne parlons pas d'aider les autres, nous essayons de distinguer le vrai du faux, ce qui nécessite une immense compassion. En cet état de compassion il se peut que l'on aide et qu'on éprouve de la sympathie, mais on n'est jamais en conflit avec soi-même.

UU AUDITEUR : *Vous avez dit que l'ambition est une erreur. Mais si j'abandonne mes ambitions matérialistes en vue d'atteindre votre infinie compréhension, c'est encore une ambition. L'ambition est nécessaire si l'on veut parvenir à quoi que ce soit.*

KRISHNAMURTI : L'ambition suppose tant de choses! D'abord l'existence d'une autorité : de celle d'un idéal créé par vous et que vous vous imposez d'atteindre, ou de celle que vous impose la structure psychique de la Société. Cette structure exige que vous soyez ambitieux et combattif. Si vous voyez l'erreur de ces contraintes, vous niez aussitôt la structure sociale (j'ai expliqué en quoi consiste cette négation). Vous niez cette structure psychologique qui abêtit l'esprit. Vous ne pouvez pas manquer de vous en libérer si vous êtes vraiment religieux.

Que dites-vous lorsque vous affirmez que l'ambition est nécessaire si l'on veut parvenir à quelque chose ? Qu'il faut se hisser au-dessus des autres, lutter pour parvenir au som-

met de cette Société confuse et misérable où nous vivons ? Mais n'est-il pas possible de vivre en ce monde sans ambition et sans but ?

Le but que vous vous donnez est soit une projection de votre conditionnement, de vos désirs, soit un exemple que vous voulez imiter parce que vous rendez un culte au succès. Chacun de nous se fixe un but selon le conditionnement d'une Société ou d'une culture et projette ce but en fonction de ses réactions nobles ou ignobles.

Et pourquoi avons-nous besoin d'un but ? Se fixer un but c'est estimer que vivre complètement d'un jour à l'autre n'est pas suffisant, que pour que notre vie ait un sens profond il faut avoir le sentiment que l'on arrive quelque part.

Notre vie quotidienne ayant en général très peu de sens, nous adoptons un idéal pour nous servir de guide, ce qui est absurde parce que cet idéal est créé et projeté par nous-mêmes. L'important n'est pas d'avoir un but mais de voir si notre vie quotidienne a un sens en soi.

7 août 1962.

IX

Ce matin je parlerai de la méditation, qui est une activité de l'esprit très complexe et pourtant très simple. Ce n'est pas cette mystérieuse pratique orientale qu'imaginent tant de personnes ayant à ce sujet toutes sortes d'idées absurdes. Et pour entrer profondément dans cette question, il me faudra élucider certains points.

Tout d'abord, nous devons comprendre très clairement que le mot n'est pas la chose. Le mot méditation n'est pas la méditation, et il faut être très attentif à ne pas s'en tenir à un niveau verbal, à ne pas en faire un exercice intellectuel n'ayant que peu de rapport avec la vie quotidienne. Pour méditer on doit, en outre, avoir un esprit très subtil et sensible. La subtilité et la sensibilité sont le fait d'un esprit qui n'est en quête de rien. Par ce mot « quête » j'entends une action par laquelle on cherche. Etre en quête c'est chercher à atteindre un but, chercher à obtenir des visions, c'est être victime d'une forme ou d'une autre d'auto-hypnotisme. En d'autres termes, méditer c'est d'abord être capable de penser clairement, rationnellement, logiquement. Lorsqu'on pense avec clarté, sans qu'intervienne une pression de la part de la pensée, on s'aperçoit que celle-ci finit par s'arrêter et pour comprendre ce qu'est la méditation, il est essentiel que se produise cette fin de la pensée.

Nous devons ensuite comprendre ce qu'est un esprit religieux. Il n'est pas confus et stagnant, empêtré dans des croyances, des dogmes, des rituels. Il n'est pas sous la dépendance d'une autorité. Il n'appartient à aucun groupe,

à aucune religion organisée, il ne s'en remet à aucun Sauveur, à aucun maître, à aucun guide. Il est sa propre lumière, étant libre de toute influence.

Se laisser influencer déforme l'esprit. Nous ne pouvons pas éliminer tout ce qui tend à nous influencer, mais nous pouvons en être conscients. Nous pouvons nous rendre compte de l'influence qu'exercent sur nous, aussi bien dans notre inconscient qu'en surface, nos lectures et les divers systèmes de méditation qui nous ont été proposés en vue de parvenir à des résultats conformes à certaines doctrines. Nous devons comprendre et éliminer tout cela.

Un esprit religieux est un esprit simple. La simplicité, à mon sens, consiste à n'être pris dans aucun conflit. Elle n'est pas dans le fait de ne prendre qu'un repas par jour, de ne s'habiller que d'un pagne, de se retirer dans un monastère. Ces pratiques n'ont rien de commun avec la simplicité, elles ne sont que des imitations de modèles fabriqués par soi-même ou par d'autres, des réactions à la complexité de la vie.

Un esprit religieux est donc simple et direct; il ne se laisse pas prendre à des mots et ne crée pas un intervalle de durée entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ». Il perçoit directement les faits psychologiques qui ont lieu en lui et par conséquent n'a pas de sol dans lequel les habitudes peuvent prendre racine.

Voyons maintenant si nous pouvons entrer pas à pas dans la méditation. J'ai le sentiment que méditer est aussi important que se laver, manger, voir la beauté de ces montagnes — ou que se rendre compte que nos esprits sont creux. Aussi important que gagner sa vie. Si l'on ne sait pas méditer, on manque l'enrichissant, le splendide éveil de la vie. Je vous supplie donc de m'entendre.

La méditation est un état extraordinaire, qui ne demande aucun effort. Nous sommes conditionnés en vue d'accomplir des efforts. Nous luttons pour obtenir des résultats, pour passer par certaines expériences, pour acquérir des connaissances, c'est-à-dire pour soutenir des conflits. Et si

l'on ne comprend pas l'essence de tout conflit, on ne peut pas être dans l'état de non-effort qu'est la méditation.

Il est donc important que chacun découvre par soi-même ce qu'est la méditation, car si elle dépendait d'une méthode, d'un système, à l'effort de l'apprendre succéderait l'habitude de la pratiquer, et toute habitude insensibilise l'esprit, l'abêtit. Il nous faut comprendre, par conséquent, pourquoi nous voulons imiter un modèle, et nous délivrer de cette idée, sans tenir compte de la personne qui est censée l'avoir établi. Donc je ne vous donnerai pas une méthode de méditation, mais au contraire vous prierai de comprendre le sens réel de tous les modes de pensée et de tous les systèmes.

Des systèmes existent, qui offrent des résultats. Si on les pratique régulièrement et avec zèle, on parvient à réaliser certains états psychiques et à vivre certaines expériences. Mais le système a façonné l'esprit, il l'a modelé conformément à une certaine image, et cet esprit a perdu sa liberté. Pour savoir ce qu'est la méditation, il faut se libérer de ce processus imitatif.

... Ce sujet est si immense et a des nuances et des subtilités si extraordinaires, qu'il est vraiment difficile de savoir par où commencer...

Pour la plupart d'entre nous, la vie est une perpétuelle agitation, un état difficile et laborieux, dans une alternance d'ombres et de lumières. Et comme rien ne dure, nous cherchons, consciemment ou inconsciemment, quelque chose qui ait une durée constante, que nous appelons la paix, le bonheur, Dieu, l'illumination. Mais il n'existe pas d'état permanent. Si nous le réalisions, nous serions totalement inertes.

Méditer n'est donc pas réaliser un état permanent. Méditer n'est pas non plus prier. Une prière comporte une supplication, une requête, un désir de se faire réconforter, de trouver une sécurité psychologique. La méditation n'est pas un état de contemplation. La contemplation comporte une adhérence de la conscience à ce qui est contemplé, et une

expectative; il y a là une dualité entre un sujet et un objet. Et enfin, la méditation ne donne lieu à aucune vision. Les visions ne sont que des réactions, des réponses de notre structure psychique. Le Chrétien dévot peut voir le Christ et penser que c'est une très grande expérience spirituelle, mais ce n'est qu'une expérience conditionnée, la projection d'un esprit irréfléchi, qui manque de maturité. Le Chrétien voit le Christ, le Bouddhiste le Bouddha, l'Hindou ses dieux : ce ne sont que les projections de leurs conditionnements. Se libérer de ses conditionnements est une partie de la méditation.

J'ai parlé au cours de ces deux ou trois semaines, entre autres choses, de la peur et de la douleur. Lorsque l'esprit est rempli de craintes et surchargé de douleur, il ne peut absolument pas se trouver dans un état de méditation. Toute peur doit cesser et il ne doit se trouver aucune douleur d'aucune sorte en la personne qui veut réellement comprendre la profondeur et la beauté de la méditation. Et lorsqu'on est libre de la peur, de la douleur, toute la structure psychique de la Société — faite d'ambition, d'avidité, de soif de pouvoir et de prestige — est mise en miettes et comprise. Alors le cerveau devient tout à fait silencieux. Mais on ne peut comprendre et éliminer tout ce tumulte que si l'on en est conscient sans effort. Si on lutte pour transformer la peur en courage, on ne comprend pas le sens profond de la peur. Ainsi que je l'ai expliqué, le cerveau humain est le produit de siècles d'existence conditionnée, animale. Ce cerveau doit se taire, mais on ne peut pas le faire taire par des disciplines et des contraintes. Il se tait de son propre gré, d'une façon naturelle, aisément, avec grâce, lorsque l'on comprend tout ce dont je viens de parler.

Il est assez clair maintenant que pour être en état de méditation on doit avoir éliminé toute cause de contradictions et de conflits, c'est-à-dire toute distinction entre le penseur et la pensée. Pour la plupart d'entre nous il existe un penseur distinct de sa pensée, un être qui éprouve, distinct de ce qui est ressenti. Mais cette division étant la cause de tous

nos conflits internes, il est absolument nécessaire qu'elle disparaisse. Le penseur, le censeur, ce produit de tant de siècles d'activités égocentriques, c'est lui le centre de la peur, des conflits, de la douleur.

... Je suis en train d'aller pas à pas dans la méditation. N'attendez pas la fin avec l'espoir d'en avoir une description complète. Ce que nous faisons en ce moment c'est déjà méditer.

Il est important de percevoir clairement le penseur et de ne pas essayer de résoudre sa contradiction en intégrant le penseur et la pensée. Le penseur est l'entité psychique qui a accumulé de l'expérience et des connaissances; il est ce centre de conscience, tributaire du Temps, qui résulte des influences en perpétuel changement du milieu, et de ce centre il regarde, il écoute, il vit ces expériences. Tant que l'on ne comprend pas la structure et l'anatomie de ce centre, les conflits internes sont inévitables; et un esprit en état de conflit ne peut absolument pas comprendre la profondeur et la beauté de la méditation.

La méditation ne peut pas comporter de penseur, ce qui veut dire que doit cesser toute pensée qui surgit du désir de parvenir à un résultat. La méditation n'a aucun rapport avec les exercices que l'on fait pour obtenir certains résultats. Respirer d'une certaine façon, regarder le bout de son nez, ou éveiller le pouvoir de faire certains tours, sont des pratiques infantiles et sottes. Mais si vous m'avez suivi avec attention et saisi le sens de ce que j'ai dit jusqu'ici, vous vous rendez compte qu'il existe un état d'esprit qui est tout le temps méditatif. La médiation n'est pas séparée de la vie. Lorsque vous conduisez une voiture, lorsque vous êtes dans un autobus, lorsqu'il vous arrive de bavarder sans but, lorsque vous vous promenez seul dans un bois ou que vous observez un papillon que le vent emporte — être impartialement conscient de tout cela fait partie de la méditation.

Je voudrais encore vous signaler la différence entre concentration et attention. Un enfant se concentre totalement

sur un nouveau jouet, il est absorbé par lui, rien d'autre ne l'intéresse. Or la plupart d'entre nous veulent des jouets pour s'y absorber. Que cela soit l'acquisition de connaissances, le symbole d'un Sauveur, le plaisir de regarder une belle peinture, le stimulant de la messe, ou la pratique de certaines disciplines telles que le contrôle de la respiration — ce ne sont là que des jouets qui absorbent l'esprit, et lorsqu'on est ainsi limité, emporté par le jouet, l'esprit est concentré. Et même lorsqu'on rejette ces jouets, ainsi que le font la plupart des personnes intelligentes, on a encore une forte tendance à s'absorber dans ses propres pensées, dans son expérience et son savoir. Cette absorption donne lieu à une certaine concentration, mais il suffit de l'examiner pour se rendre compte qu'elle n'est qu'un processus d'exclusion.

Il y a aussi la concentration de l'écolier qui a envie de regarder par la fenêtre, alors qu'il sait qu'il doit étudier en vue d'un examen. Il s'entraîne à se concentrer sur son livre, et réussit à obtenir une certaine forme de concentration, laquelle, tout comme celle qui se produit par absorption est un processus d'exclusion et de résistance. Les personnes qui s'entraînent de la sorte luttent tout le temps pour ne pas se distraire. Elles résistent aux distractions pour se concentrer sur une chose à laquelle elles pensent devoir accorder leur attention.

Mais l'attention n'est pas cela du tout. Lorsqu'on est dans un état d'attention, on peut écouter ce torrent, entendre le train qui passe, être conscient du bruit du vent dans les arbres, des mouvements des personnes qui vous entourent, des couleurs de leurs vêtements, observer la forme de cette tente, et pourtant être complètement attentif à ce qu'on est en train de dire. La conscience, alors, n'a pas de frontières et l'on peut se concentrer sans exclusions. Si l'on s'est entraîné à se concentrer, on ne peut pas être dans cet état d'attention. Cet état, qui se produit sans résistances, sans conflits, sans que la pensée soit contrainte à fonctionner le long d'un sillon creusé d'avance, est absolument nécessaire.

Et lorsqu'on est allé jusque-là, on voit avec quelle facilité et quelle grâce le silence de la pensée peut naître.

Le silence que l'on cherche habituellement est celui de la décrépitude et de la mort. La soi-disant paix que réalisent les moines et tous ceux qui se retirent du monde est en général un état d'insensibilité totale, un abêtissement. Ils obtiennent un certain silence de l'esprit, mais c'est le silence mort des exclusions, tandis que celui dont je parle est une attention en laquelle chaque son, chaque mouvement, chaque nuance de la pensée et de l'émotion sont perçus.

S'il existe une entité qui sent ce silence, ou un observateur de ce silence, ce n'est plus qu'une projection de l'esprit. Le silence total n'a pas de centre de conscience pour le percevoir. Il se produit alors une attention où l'on entend l'avion et le train qui passent et où pourtant l'esprit est attentif à ce qui se dit. Il observe tout, il entend tout. Et de cet immense silence de quiétude, où l'esprit n'est plus en quête de rien, n'est plus en expectative, ne sollicite plus, surgit un mouvement qui est création au-delà du Temps, qui dépasse toute expression. Ce n'est pas la création de l'écrivain, du peintre, du musicien, c'est quelque chose qui transcende tout cela. Cette création est énergie — énergie de mort, énergie d'amour — en elle il n'y a ni commencement ni fin. Elle ne survient qu'en la connaissance de soi, dont tout le processus est une méditation.

J'espère que vous ne vous laissez pas hypnotiser par des mots. Si vous entrez réellement en vous-mêmes, rejetant toutes les mesquineries, l'envie, l'avidité, le désir de célébrité, mourant à toute technique ou à tout talent que vous pouvez avoir acquis, de sorte que vous ne soyez plus personne, vous saurez par vous-mêmes ce qu'est cette création. Mais se laisser influencer par qui que ce soit n'est pas méditer.

UN AUDITEUR : *Est-ce que l'innocence dont vous avez parlé est autre chose que la méditation ?*

KRISHNAMURTI : Au cours de quelques-unes de nos réunions j'ai parlé de l'état d'innocence. J'ai dit qu'un esprit innocent est libéré de la structure psychique de la Société, libéré par conséquent de tout conflit; il n'est pas alourdi par des souvenirs, ce qui ne veut pas dire qu'il est amnésique; il n'est pas tributaire de techniques, bien que des techniques soient nécessaires. Et vous voulez savoir s'il y a une différence entre cet état d'innocence et la méditation dont nous parlions ce matin.

Il me semble qu'une de nos difficultés est que nous nous emparons de mots tels que « innocence », « immensité », ou « création » et que nous essayons de tout rapporter à ces mots. Mais, ainsi que je le disais, le mot n'est pas la chose. Le mot innocence n'est pas l'état d'innocence. Le mot méditation n'est pas la méditation. Lorsque l'état d'innocence existe en fait, lorsqu'il est là, c'est aussi un état de méditation. Mais il n'est pas là tant qu'on est mesquin, ambitieux, façonné par la structure psychique de la Société. La plupart d'entre nous ne sont qu'une technique incarnée en vue de gagner de quoi vivre, à peine supérieurs à des machines, en dépit de toute l'habileté que nous pouvons avoir. Un esprit mécanisé n'est pas innocent. Les cerveaux électroniques sont probablement très innocents mais ils sont faits de métal et ne sont pas des êtres vivants. Il se peut qu'un jour, peut-être proche, on inventera une machine ayant une vie propre, mais nous réduire à fonctionner comme des machines par nos efforts techniques, notre acquisition de connaissances, notre accumulation d'expérience ne nous rendra pas innocents. L'innocence est un état de jeunesse d'esprit et de fraîcheur. L'esprit innocent ne craint pas la mort et n'a aucune peur; il est, par conséquent, libéré du Temps.

UN AUDITEUR : *Peut-être pouvons-nous être dans cet état d'attention — ou de méditation — pendant la journée. Mais qu'arrive-t-il quand nous dormons ?*

KRISHNAMURTI : Sommes-nous éveillés dans la journée ? Sommes-nous éveillés quand nous sommes pris par des habitudes de pensée, dans des routines ? Quand, constamment nous jugeons, comparons, évaluons, condamnons, ou quand nous nous définissons en tant qu'appartenant à une race, une nationalité, une culture, une religion ? Sommes-nous éveillés ?

Si vous êtes enfermés dans vos habitudes, si, par conséquent, vous n'êtes pas éveillés dans la journée, le sommeil n'est qu'une prolongation de cet état d'esprit, et il importe peu que vous soyez physiquement endormis ou réveillés. Vous pouvez aller régulièrement à l'église, répéter des prières, psalmodier des *mantrams* à la façon hindoue, bref faire tout ce que font les personnes soi-disant religieuses; vous pouvez répéter des slogans à la façon des politiciens ou considérer la vie du point de vue de l'artiste; mais est-ce qu'aucun de ces états de conscience est celui d'une intelligence éveillée ? Etre dans un état d'intelligence éveillée c'est être une lumière à soi-même. On n'appartient à aucune nationalité, à aucune église, on n'a pas de dieu, on n'est pas tributaire de musique, de peinture, ou de la beauté de ces montagnes, ou de sa famille. Et lorsqu'on est complètement éveillé intérieurement qu'est-ce que le sommeil ? Quel est le rôle du sommeil lorsque le conscient et l'inconscient sont totalement éveillés ?

Ce ne sont que les esprits ternes, alourdis par leurs conflits intérieurs, qui rêvent. Les rêves ne sont que des émissions de l'inconscient. Un esprit totalement éveillé pendant le jour, observe tout ce qui a lieu en lui et hors de lui, mais pas à travers un centre qui juge et condamne; et lorsqu'il dort, il ne rêve pas du tout. Si, pendant la journée, alors que l'on parle avec des amis, que l'on se promène seul, que l'on prend l'autobus, ou que l'on assiste à un concert, on est instantanément conscient, sans aucune réaction, de toutes les émissions de l'inconscient, si tout ce qui se passe intérieurement et extérieurement est immédiate-

ment observé, reconnu et compris, lorsqu'on s'endort la conscience est calme et parce qu'elle est calme elle atteint de grandes profondeurs. Et l'on constate que cet état de silence profond pendant le sommeil fait naître une fraîcheur, une innocence grâce à quoi le lendemain tout est différent, on a le sentiment que la vie est neuve. Mais tout cela exige une étonnante perspicacité intérieure.

UN AUDITEUR : *Existe-t-il des visions inconditionées ?*

KRISHNAMURTI : Ces deux mots ne sont-ils pas contradictoires ? Les implications des mots « visions » et « inconditionnées » ne sont-elles pas essentiellement différentes ? Ainsi que je l'ai expliqué, monsieur, nos esprits sont conditionnés et nous ne pouvons pas éviter de l'être. Depuis notre enfance nous avons été façonnés par l'éducation familiale et scolaire, et ensuite par la Société. Nous sommes chrétiens, juifs, hindous, bouddhistes, communistes et Dieu sait quoi encore. Les visions que nous pouvons avoir se situent dans le cadre de notre conditionnement religieux, et plus ce conditionnement est raffiné, plus nos visions le sont. Nous avons déjà expliqué ce qu'est un esprit conditionné, je n'y reviendrai pas maintenant. Un esprit inconditionné n'a pas de visions. Dieu n'est pas une vision.

UN AUDITEUR : *Je ne vois pas le rapport entre, d'une part, la mort et la douleur, d'autre part, l'état de méditation.*

KRISHNAMURTI : Pour voir l'entière signification de la douleur, non pas verbalement, intellectuellement, mais pour pénétrer très profondément dans la douleur et pour voir son effet corrosif à l'intérieur de nous-mêmes, il nous faut être dans un état de méditation. Toute enquête réelle en nous-mêmes est une méditation. Pour comprendre le sens de la mort — qui est mourir tous les jours à notre talent, à nos qualités, à notre travail, à nos souvenirs — nous devons être impartialement attentifs, pleinement conscients, et cette

attention impartiale est un état de méditation. Il n'y a pas de différence entre méditer et comprendre la douleur, car comprendre la douleur est le début de l'état méditatif. Pour aller plus loin dans la méditation, l'esprit doit être libéré de tous ses enchevêtrements psychologiques. En cet état de liberté il y a un mouvement qui n'appartient ni au Temps ni à l'Espace, et ce mouvement est création. Tout cela fait partie de la méditation.

UN AUDITEUR : *Est-ce que l'état créateur des grands artistes est différent de ce mouvement de création ?*

KRISHNAMURTI : Je crains que oui, mais je ne voudrais pas entrer dans cette question ce matin. Le mouvement de création dont je parle se passe d'expression; il ne dépend d'aucune technique, d'aucun don, d'aucun talent. Au contraire, tout don, tout talent doivent parvenir à une fin pour que l'on découvre cette immense création. Vous pouvez vous demander quelle est la valeur de ce mouvement de création qui ne peut pas être traduit en peinture, en poésie, en architecture, en musique. Il n'en a aucune. Il n'est pas rentable. On ne peut en retirer aucun bénéfice. C'est quelque chose d'absolu. On peut rêver de le traduire en action, de l'exprimer en mots, de l'encadrer, mais cela ne peut jamais se faire. L'artiste peut avoir, à quelques rares moments, le sentiment de quelque chose qui transcende son petit moi, mais ce n'est pas le mouvement de création. Cette immensité ne peut naître que lorsque le moi est complètement absent et que, de ce fait, l'esprit est vraiment religieux.

9 août 1962.

X

Je crois que nous sommes tous conscients des extraordinaires changements qui ont lieu dans le monde, mais très peu d'entre nous changent intérieurement, profondément. Nous nous conformons à quelque mode de pensée établi ou nous créons notre propre cadre idéologique, à l'intérieur duquel nous fonctionnons. Et il semble que la plupart d'entre nous aient de grandes difficultés à briser ces structures. Nous passons d'un concept à l'autre, d'une idée à l'autre, et pensons que ce mouvement est un changement; mais si nous l'observons de près, nous constatons qu'il ne l'est pas. La pensée ne peut pas provoquer en nous de changements profonds. Elle peut être la cause de certaines mises au point superficielles, elle peut créer des méthodes et s'y conformer, mais intérieurement elle ne nous change guère : nous sommes ce que nous avons toujours été et ce que, probablement, nous continuerons à être. Ces ajustements, ces conformismes, répondent à notre instabilité intérieure, à notre état d'incertitude, à notre peur profonde, à notre besoin aveugle de fuir les recoins sombres et inexplorés de notre conscience...

... Si vous le permettez, je désire prier instamment ceux qui prennent des notes de s'en abstenir. Vous n'êtes pas ici pour faire une collection d'idées. Nous ne traitons pas d'idées, au contraire, nous sommes en train de les démolir. Nous pulvérisons les édifices que nos petits esprits mesquins ont érigés en vue de leur sécurité. Donc, puis-je très

respectueusement vous proposer de ne pas prendre de notes, mais de vivre ce qu'on est en train de dire ? Et, à cet effet, il faut écouter dans un état d'agréable détente, sans effort, mais avec acuité. Je ne vous demande pas d'acquiescer à ce que je dis... mais nous avons déjà expliqué tout cela, je n'y reviendrai pas.

Ce matin je voudrais parler de quelque chose qui à mon sens est très important, et je pense qu'il nous faut d'abord nous rendre compte que le mouvement extérieur de la vie et son mouvement interne sont essentiellement le même. Il est important de ne pas les diviser. Ce double mouvement est comme celui de la marée qui va au loin et rentre très profondément. C'est lorsque nous divisons ce mouvement vital en deux, le matérialiste et le spirituel, que se produisent nos contradictions intérieures et nos conflits. Mais si nous le vivons en tant que processus unique qui inclut l'extérieur et l'intérieur, il n'y a pas de conflit, le mouvement intérieur n'est plus une réaction à l'extérieur, ce n'est plus une évasion hors du monde, on ne cherche plus à se retirer dans un monastère ou dans une tour d'ivoire. Lorsqu'on a compris la signification du mouvement extérieur, l'intérieur cesse d'être son opposé, il n'est plus une réaction et peut, par conséquent, pénétrer bien plus profondément en nous. Je pense que la première chose à comprendre est que l'on ne peut pas séparer l'extérieur de l'intérieur, que c'est un seul processus, et qu'il y a une grande beauté à percevoir cette non-divisibilité. Mais pour la percevoir pleinement, il faut comprendre la nature de l'humilité.

Peu de personnes savent ce qu'est l'humilité, ce que veut dire être complètement humble. Ce n'est pas une vertu à cultiver. Dès qu'on la cultive, il n'y a pas d'humilité. On est humble ou on ne l'est pas. Pour avoir un sens de complète humilité, il faut percevoir le mouvement vital extérieur et intérieur comme un processus unique. Il faut comprendre le sens de la vie dans sa totalité — la vie de douleur et de plaisir, la vie qui, sans fin, cherche un havre de repos, quelque chose qu'on appelle Dieu ou autrement. Il faut com-

prendre tout cela, ne pas en rejeter une partie et en accepter une autre. Comprendre c'est être dans un état de lucidité impartiale, c'est écouter, sans prendre parti, sa femme, son mari, le vent dans les arbres, ce torrent; c'est voir ces montagnes; c'est être négativement conscient de tout. En cet état de perception négative on comprend le mouvement unique, à la fois extérieur et intérieur de la vie et cette compréhension donne un sentiment de grande humilité. Et l'humilité est importante, car si l'on n'est pas humble on ne peut jamais rien apprendre. On peut accumuler des connaissances et des informations, qui sont des données bien superficielles et je ne vois pas pourquoi on est fier de les posséder en grand nombre. On les trouve dans des encyclopédies et c'est une sottise de les accumuler par vanité personnelle et pour une question de prestige.

L'état d'humilité ne s'atteint pas, on y arrive d'une façon naturelle lorsque le double mouvement de la vie est perçu dans son unité. On peut alors commencer à apprendre. Apprendre c'est l'état d'un esprit qui n'a pas accumulé d'expériences en tant que mémoire, quelque agréables qu'elles aient pu être; dans cet état on ne cherche jamais à esquiver une douleur, une frustration. On est constamment en train d'apprendre, on est humble. Et l'on voit alors que de l'humilité résulte une discipline. En général, nous ne sommes pas disciplinés. Nous nous conformons, nous nous adaptons, nous imitons, nous refoulons, nous sublimons, mais rien de tout cela n'est une discipline. Le conformisme n'est pas une discipline, c'est une imposition provoquée par la peur et qui ne fait qu'abêtir l'esprit. Je parle d'une discipline spontanée qui accompagne cet extraordinaire sens d'humilité, grâce auquel on est sans cesse en train d'apprendre. Apprendre est une discipline en soi.

J'espère m'être bien fait comprendre. Je ne parle pas de la discipline mécanique du soldat qu'on entraîne à tuer et à se faire tuer, ni d'aucune de celles qu'imposent les techniques de l'industrie et du commerce en vue d'obtenir une main-d'œuvre efficacement spécialisée. Celle dont je parle

se crée toute seule lorsque l'on comprend le merveilleux processus de la vie, non pas en fragments, mais dans sa totalité intégrale. Lorsqu'on se comprend soi-même intégralement, sans se morceler en compartiments correspondant à différentes fonctions, on apprend et on se discipline soi-même sans avoir recours au conformisme, à l'imitation. On ne se fait pas façonner, et cette liberté même est une discipline spontanée. Il est important de comprendre que la liberté ne consiste pas à s'abandonner à tous les désirs, à obéir aux instincts ou à ce qu'on appelle, malheureusement, l'intuition. La liberté consiste à vider l'esprit du connu.

Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de vider la pensée du connu, ou plutôt, ce qui importe c'est que la pensée elle-même se vide de ce qu'elle connaît. Il est évident que je ne parle pas du connu en tant qu'information indispensable à la vie physique. Je parle du connu psychique qui constitue la base des traditions, de l'expérience accumulée et des réactions, conscientes et inconscientes, que provoque toute cette structure. Etre complètement vidé de cette structure, la nier, c'est mourir au connu et savoir ce qu'est, en essence, la liberté.

En cette liberté il n'y a aucune dépendance psychique, car tout attachement, quel qu'il soit, s'accompagne toujours d'un sens de solitude, de vide intérieur, qui aliène la liberté en suscitant le désir de se relier à quelque chose. Etre libre c'est n'avoir pas d'attachements, tout en maintenant des rapports avec le monde extérieur, rapports qui consistent à apprendre sans cesse, dans un état qui engendre sa propre discipline interne. Du fait que celle-ci ne s'appuie sur aucune idéation, sur aucun concept, l'esprit acquiert constamment sa liberté en mourant au connu d'instant en instant. De cette compréhension naît une discipline, une austérité merveilleuse, qui n'est pas la sèche, destructrice et malheureuse discipline de privations que l'on imagine en général.

Je ne sais pas si vous avez jamais éprouvé ce sentiment extraordinaire d'austérité totale. Il n'a rien de commun

avec les disciplines des conformismes. Et cette austérité est nécessaire, car il y a en elle une grande beauté et un amour intense. C'est une discipline passionnée qui ne naît que lorsqu'on est seul, pleinement individué.

Il faut comprendre très clairement la différence entre l'état de solitude et celui où l'on est seul parce qu'on est individué, dans un état psychique qui n'est pas tributaire du social.

Le sentiment de solitude, où l'on se sent brusquement coupé de tout, peut se produire à l'improviste lorsqu'on est dans une foule, en famille, n'importe où. C'est un sens d'isolement qui est en essence un état de peur. Cette peur est toujours là, aux aguets, dans le tréfonds de la conscience, et on la fuit dans toutes sortes de distractions : télévision, alcool, plaisirs sexuels ou recherche de Dieu. Toutes nos actions et nos réactions proviennent de cette solitude et de notre peur de la solitude. Nous devenons la proie d'influences innombrables, nous nous laissons façonner comme de l'argile et prenons toutes les formes que l'on veut nous donner.

L'homme qui est seul en tant qu'individu intégral est libre de toute influence, qu'elle provienne de la famille, de la tradition, de l'Eglise ou de l'Etat ou de son propre inconscient. En d'autres termes, il est libéré du connu, il apprend, il est humble.

Ce qui a été dit jusqu'ici est raisonnable, logique, sain, et si cela a été compris et qu'on est allé au-delà des mots, je pense qu'il n'a pas été difficile d'en saisir la portée. Mais davantage est demandé, davantage est requis. Ce qui a été décrit jusqu'ici est semblable aux fondations d'une maison. Cela n'est pas plus que des fondations. Mais il faut asseoir ces fondements avec passion, avec intensité, avec beauté, donc avec amour, et cela n'est pas possible si l'on est désespéré, en état de conflit et désireux d'obtenir un résultat, car alors on n'est pas libéré du connu. Avez-vous observé la façon dont on accumule des expériences et comment on s'y accroche ? On entretient ainsi le sol dans lequel tout ce

qu'on éprouve par la suite prend racine et laisse sa trace. Ainsi, les nouvelles expériences ne font que perpétuer les limitations de l'esprit. Asseoir les fondements de la connaissance de soi c'est voir et comprendre ce processus par lequel l'esprit se limite lui-même, donc se libérer du connu avec aisance, et alors peut naître un mouvement qui est création.

Le Dieu que l'on cherche, le Dieu des croyances n'est qu'un mot. Nous avons été habitués dès l'enfance à accepter ce mot et les religions organisées, ayant mené leur propagande pendant deux mille ou dix mille ans, ont conditionné les esprits à croire à ce que ce mot est censé représenter. Et nous acceptons cette croyance avec la même facilité que, dans le monde communiste, on accepte la croyance contraire du fait qu'on est éduqué autrement. Mais il n'y a pas de différence entre le croyant et l'incroyant : ils sont tous deux esclaves de la propagande.

Ce qu'on appelle religion a été élaboré, construit à travers les siècles par la peur, l'avidité, l'ambition, l'espérance et la désespérance des hommes. Mais pour savoir si Dieu existe ou s'il n'existe pas, on doit éliminer en soi-même tout ce qui provient de la propagande des religions, on doit totalement détruire, sans motif d'action, toutes les accumulations du passé, on doit extirper la croyance et l'incroyance et cesser totalement de chercher. L'esprit doit être vide de toute idée, de toute notion concernant un Sauveur ou des dieux fabriqués par la pensée, taillés dans du bois ou de la pierre. L'esprit libéré du connu se trouve alors dans un état de quiétude qui ne peut pas être atteint par des pratiques, des exercices, des respirations ou des drogues. Et il est nécessaire que l'on aille aussi loin que cela, qui n'est pas « loin », car il n'y a pas de distance. Pour abolir la distance, il faut que le Temps cesse. Il cesse lorsqu'on se connaît tel que l'on est, d'un fait à un autre. En cette extraordinaire liberté — qui commence avec la connaissance de soi — il y a un mouvement qui est immesurable, qui dépasse tout concept. Ce mouvement est création et lorsqu'on y par-

vient, on découvre que l'amour, la mort et la création sont une seule et même chose.

UN AUDITEUR : *La liberté n'est-elle pas comme l'air ? Nous nous sommes enfermés dans une tente comme celle-ci et il suffit de percer la tente pour que l'air y pénètre.*

KRISHNAMURTI : Les comparaisons et les images verbales sont dangereuses parce qu'elles nous donnent l'impression d'avoir compris un certain état, alors que nous n'y sommes pas. Ce que vous dites n'est que théorique. Mais ici nous ne parlons pas théoriquement, nous n'imaginons rien. Ainsi que je l'ai expliqué dès le début de ces réunions, nous traitons de faits psychologiques. Si vous n'affrontez pas ces faits, qui existent en vous, la tente, l'air ou l'âme et d'autres comparaisons ou théories se précipiteront en désordre et vous détruiront.

Monsieur, à quoi sert de décrire un bon plat à l'homme qui a désespérément faim ? Les théories et les descriptions n'ont aucun sens pour celui qui veut savoir la vérité. Mais, malheureusement, nous n'avons pas assez faim dans ce sens. Nous nous sentons nourris psychiquement parce que nous avons beaucoup d'expérience et que nous avons trouvé un abri dans quelque croyance. Nous nous sentons en sécurité parce que nous faisons partie de tel groupe ou de telle Eglise. Et lorsqu'il nous arrive — rarement — d'être mécontents, nous nous hâtons vers ce qui peut nous donner une satisfaction immédiate. L'important est d'être psychiquement affamé et de le demeurer sans faire de névrose ou perdre la raison. La question n'est pas de savoir comment nourrir cette faim, car dès qu'on la nourrit on est perdu. On peut la combler très facilement avec des mots, des théories, des églises... avec n'importe quoi ! Mais si l'on demeure avec ce vide profond sans se désespérer, il en surgit une flamme brûlante qui détruit tout ce qui est faux jusqu'à ce que ne restent que des cendres; et de ce vide quelque chose de réel peut surgir.

UN AUDITEUR : *Le changement dont vous parlez peut-il être un effet de la volonté ? Peut-il comporter un motif d'action ?*

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que la volonté ? Veuillez ne pas théoriser et ne citez pas ce que l'on a dit à ce sujet. Voyons ce que ce mot veut dire. « Vouloir » faire une chose c'est avoir le désir de la faire, n'est-ce pas ? La volonté est faite de désirs. De nombreux désirs, de nombreuses exigences, de nombreuses résistances se constituent en un instrument aiguisé qui est une volition, une volonté d'action et d'aboutissement.

Nous savons tous que, grâce à la volonté, nous pouvons nous forcer à faire certaines choses. Je peux me dire « demain je ne me mettrai pas en colère » et fortement appliquer ma volonté dans ce sens, de façon à surmonter en effet ma colère. Mais, ainsi que je l'ai fait déjà remarquer, ce changement n'est qu'apparent : je n'ai fait qu'obéir à mon désir de me conformer à un modèle. Tout soi-disant changement obtenu par l'application délibérée de la volonté n'est que la continuation, sous une nouvelle structure, de ce qui était. Et si je suis poussé par un motif d'action — faire plaisir à quelqu'un, obéir à des exigences sociales, obtenir un bénéfice, etc. — cette modification, elle aussi, n'est que le prolongement d'influences que je continue à subir, une perpétuation du passé. Mais si je comprends tout le processus de ces deux modifications, par l'effet de la volonté et par l'effet d'un motif, de sorte que les deux puissent mourir et que, sans effort, j'en sois libéré, de cette compréhension survient un changement non prémédité, qui, en réalité, est la destruction totale du connu.

UN AUDITEUR : *Ce changement me semble être un artifice. Si je me dis que je dois changer, j'ai un motif, donc je dois changer sans vouloir changer, je dois me débarrasser de mon ambition sans vouloir m'en débarrasser. Cela m'a l'air d'un tour de passe-passe.*

KRISHNAMURTI : Monsieur, vous venez de prononcer le mot ambition. Nous sommes, presque tous, ambitieux d'une façon ou d'une autre, et nous savons que c'est un état de compétition qui comporte de la cruauté et un total manque d'amour. Or supposons que je sois ambitieux — je veux occuper une situation, être puissant, être quelqu'un dans ce monde ou dans le monde dit spirituel, etc. — et que j'ai commencé à me rendre compte qu'il est stupide de l'être. Comment puis-je m'en libérer totalement ? Que dois-je faire pour que survienne ce changement radical ? Il se peut que vous ne soyez pas d'accord avec ce que je vais dire, mais écoutez tranquillement.

Notre éducation, depuis notre enfance, a été basée sur l'idée de devenir quelqu'un, de réussir, et très peu nombreux sont ceux qui ont appris à aimer ce qu'ils font. Or, lorsqu'on aime ce que l'on fait, on travaille sans motif, sans être poussé par le désir d'arriver. Lorsqu'on aime une personne, on ne pense pas au bénéfice qu'on pourrait en tirer : argent, situation ou toute autre satisfaction. On l'aime et c'est tout — en admettant qu'un tel amour existe. Donc, si j'aime réellement ce que je fais, je n'ai pas d'ambition, je ne me compare à personne, je ne me dis pas qu'un tel est plus ou moins habile que moi. J'aime mon travail, donc je lui accorde mon intelligence, mon cœur, mon être entier. Mais nous n'avons pas été éduqués ainsi. La Société a besoin de tant d'ingénieurs, de tant de techniciens, etc., et nous sommes projetés dans ces moulins à broyer qu'on appelle écoles en vue de nous « former » selon les prototypes requis.

Aimer ce que l'on fait est une absence totale d'ambition. On ne supprime pas l'ambition par un acte de volonté, ni pour un motif, un but. L'ambition tombe de nous comme la feuille morte tombe de l'arbre. Cela « arrive » quand on aime.

Ai-je répondu à votre question, monsieur ?

L'AUDITEUR : *Je vous remercie.*

UN AUDITEUR : *Comment peut-on éviter de conditionner les enfants ?*

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, si vous êtes parent ou éducateur, vous devez être conscient de votre propre conditionnement : c'est évident. Mais même alors, pouvez-vous éviter que l'enfant se conditionne ? La Société insiste sur ce conditionnement. Les gouvernements avec leur propagande, les religions organisées avec leurs dogmes, leurs croyances, leurs codes de morale, la structure psychologique de ce que nous appelons le social — tout cet ensemble fait constamment pression, non seulement sur l'esprit de l'enfant, mais sur nous tous. La Société moderne étant ce qu'elle est, vous ne pouvez pas éviter d'envoyer l'enfant à l'école, et l'école n'a aucun intérêt à ne pas le conditionner. Au contraire, elle tient à le former d'une façon particulière. Ainsi a lieu une bataille entre le désir de parents intelligents et la Société qui est bien résolue à marquer son emprise. Les religions interviennent pour imposer leurs croyances. A coup de propagande, les religions organisées, protestante, catholique, hindouiste et autres, ont pour but de conditionner dès l'enfance. Et l'enfant « veut » se conformer, il ne veut pas être différent des autres, car appartenir à un groupe, scout ou autre, être en bande, est bien plus amusant qu'être seul. Vous savez tout cela. Et qu'y pouvez-vous ?

Vous pouvez, à la maison, commencer à montrer à l'enfant que se conformer est une stupidité. Vous pouvez discuter avec lui, argumenter, lui expliquer combien il est important de ne pas se contenter d'accepter tout ce que la Société impose, de mettre plutôt en doute, de transpercer des valeurs manifestement fausses, de ne pas réagir dans un sens qui, poussé à l'extrême, pourrait le conduire à la délinquence. La délinquence est une révolte à l'intérieur d'un cadre établi, et il est facile d'y tomber. Se révolter réellement c'est comprendre, ce n'est pas se laisser emporter par les innombrables influences qui font pression sur les

esprits. Vous pouvez expliquer ces influences à l'enfant, de sorte qu'il puisse les discerner, dans ses « comics », à la radio ou à la télévision, et qu'il puisse éviter de se laisser détruire par elles. Mais il vous faut être très vigilant, c'est-à-dire qu'il vous faut travailler à briser votre propre conditionnement, car alors seulement vous pourrez aider votre enfant.

UN AUDITEUR : *Ce dont vous parlez, est-ce le début d'une nouvelle humanité ? Et dans ce cas, pensez-vous que l'homme nouveau ira de l'avant et que ses problèmes seront entièrement différents ?*

KRISHNAMURTI : Je répondrai à votre question, mais je dois hésiter avant de le faire. Voyez-vous, pour moi, ce que je fais ici est un travail intense, mais, malheureusement, quelques-uns d'entre vous semblent se borner à écouter. Si vous travailliez autant que moi, intensément, furieusement, votre cerveau, aussi, serait un peu fatigué, et vous ne seriez pas si pressés de poser des questions.

Quand vous parlez d' « aller de l'avant » que voulez-vous dire ? Progresser ? Je crois qu'il n'y a de progrès que dans le monde matériel. Depuis le char à bœufs jusqu'à l'avion à réaction et à la fusée qui ira à la lune, il y a un progrès technique. Mais intérieurement ? Est-ce que cela existe un « progrès spirituel » ? Est-ce qu'avec le temps on devient quelque chose, psychologiquement ? Cette idée de devenir, de progresser, d'arriver quelque part, crée un problème. On veut arriver et il se peut qu'on n'arrive pas. Il y a toujours là l'ombre d'une frustration. Un esprit qui est libre, qui a compris en quoi consiste ce désir de progresser dans la Durée, n'a pas de problèmes. Si des problèmes surviennent, il les traite au fur et à mesure qu'ils se présentent, il n'en projette pas de nouveaux.

Je le dirai autrement. Nous sommes, pour la plupart, surchargés du fardeau des problèmes que nous nous sommes créés nous-mêmes. Mais lorsque nous nous libérons du

connu, notre esprit est neuf, innocent. Il est dans un état de création immesurable, qui n'a pas de nom, qui est au-delà du Temps. Et nous avons découvert, au cours de ces entretiens, les obstacles qui nous empêchent de parvenir d'une façon naturelle, avec aisance et grâce, à cet état. C'est un état qui ne peut pas être invité, parce qu'un esprit mesquin ne peut pas inviter l'immensité. De sa médiocrité il peut projeter ce qu'il imagine être quelque chose de beau, mais ce qu'il projette fait partie de sa propre laideur. Nous ne sommes que la structure psychologique de la Société et lorsque cette structure est comprise et que nous en sommes libérés, l'innommé, en lequel il n'y a ni temps ni progrès, peut naître.

UN AUDITEUR : *Comment un esprit conditionné peut-il comprendre la vérité ?*

KRISHNAMURTI : Il ne le peut pas. Supposez que je sois nationaliste, attaché à mon pays, à mon souverain, identifié à une certaine race. Comment, dans cet état, pourrais-je comprendre ce qui me transcende totalement ?... Je dois donc comprendre mon nationalisme, le démolir, le détruire, l'éliminer totalement, et pour beaucoup d'entre nous c'est une entreprise extrêmement difficile, car le nationalisme n'est qu'une expansion de nos petites personnes. On s'identifie à son propre pays parce qu'on est petit et que le pays est puissant. L'entité tribale aime à s'identifier à quelque chose de plus grand qu'elle. Ou, si l'on se s'identifie pas à un pays, on veut se vouer à quelque but suprême, s'identifier à une idée ou à Dieu. Mais que l'on se voue à son pays, à sa famille, qu'on se fasse moine ou qu'on se consacre à Dieu, tout revient au même, tout revient à se conditionner. Et briser ce conditionnement exige, ainsi que nous l'avons vu, une lucidité impartiale, une observation de chaque mouvement de la pensée. On n'a qu'à suivre le jeu de la vie en nous, à simplement l'observer.

2 août 1962.

A C H E V É
D'IMPRIMER

S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 5 MAI
1963

D. L., 2-1963. — Éditeur, n° 856. — Imprimeur, n° 3.043.
Imprimé en France.

COLLECTION " INVESTIGATIONS "

A la demande de très nombreux lecteurs, les Éditions LA COLOMBE publient dans une même collection des ouvrages qui, très différents de prime abord, puisque procédant à l'origine de disciplines de pensée diverses, pouvaient cependant être groupés à partir de la préoccupation essentielle animant tous les auteurs : la recherche de la Vérité.

Notre époque, en effet, conduit, par des voies multiples et souvent en apparence contradictoires, mais toujours dans un esprit de grande tolérance, cette quête *sincère et lucide. Il importait de rassembler tous ces chercheurs à partir d'un dénominateur commun, la probité intellectuelle, et leur permettre de s'exprimer librement.*

JACQUES DUCHAUSSOY

1. **LE BESTIAIRE DIVIN**

ou

LA SYMBOLIQUE DES ANIMAUX

C'est toute une farandole d'animaux qui nous parlent des choses restées cachées jusqu'à ce jour, nous conduisant à l'Homme, cet animal divin, plus mystérieux encore que « cet inconnu » qu'étudiait Alexis Carrel.

7,50 F + t. l.

B. DE CRESSAC et G. CHEVALIER

2. **PROBLÈME CRUCIAL, LA MÉTAPSYCHIQUE**

A mi-chemin entre les religions antiques et le matérialisme de stricte observance, la métapsychique, cette science nouvelle, nous conduit bien haut et bien loin, au-delà des galaxies, nous offrant le spectacle d'horizons que nul n'avait eu l'audace d'imaginer.

9 F + t. l.

RENÉ FOUÉRÉ

3. **DISCIPLINES, RITUALISME ET SPIRITUALITÉ**

Si l'auteur doit beaucoup à Krishnamurti, il se défend, avec raison, d'être *krishnamurtien*. Ici, il démontre combien les diverses disciplines et le ritualisme ne peuvent conduire à la réalisation spirituelle mais, plus encore, y font réellement obstacle.

7 F + t. l.

SWAMI NITYABODHANANDA

4. **LE CHEMIN DE LA PERFECTION SELON LE YOGA-VÉDANTA**

L'hindouisme a souvent été mal présenté aux Occidentaux et il est heureux qu'un authentique Swâmi ait consenti à expliciter le Védânta en traitant magistralement, mais simplement, des trois principaux yogas : le karma-yoga, le bhakti-yoga et le jnana-yoga.

7,50 F + t. l.

HUBERT BENOIT

5. **LA DOCTRINE SUPRÊME SELON LA PENSÉE ZEN**

C'est la première fois que la doctrine traditionnelle du Bouddhisme Zen est présentée d'une manière accessible au lecteur occidental. Le bouddhisme mahâyaniste se trouve dépouillé, ici, de son apparence exotérique et exprimé simplement pour les Occidentaux.

15 F + t. l.

R.-A. SCHWALLER DE LUBICZ

6. **PROPOS SUR ÉSOTÉRISME ET SYMBOLE**

Que faut-il entendre par « symbole », « ésotérisme », « initiation » ? A notre époque où les mots sont galvaudés, l'auteur apporte des réponses claires à ces questions que beaucoup posent et sur lesquelles certains semblent entretenir — volontairement ou non — l'équivoque, voire la confusion.

6 F + t. l.

JEAN-LOUIS BERNARD

7. **L'ÉGYPTE ET LA GENÈSE DU SURHOMME**

Les inconnues de l'égyptologie — et elles étaient nombreuses jusqu'à maintenant —, l'aspect magique de la civilisation pharaonique nous sont dévoilés dans cet ouvrage en fonction de la science des mythes, du yoga, du chamanisme et du tantrisme.

8 F + t. l.

J.-G. BENNETT

8. **SUBUD**

ou

LE CONTACT AVEC LA GRANDE FORCE DE VIE

Subud n'est pas un nouveau mouvement religieux, mais une méthode d'entraînement spirituel qui peut être suivie par tous ceux qui désirent approfondir leur expérience religieuse au sein de la Confession qui est la leur. Une méthode pratique de régénération totale.

7,50 F + t. l.

DENIS SAURAT

9. **LA RELIGION ÉSOTÉRIQUE DE VICTOR HUGO**

La « religion » de Victor Hugo apporte deux nouveautés : l'idée qu'il y a des âmes individuelles et conscientes *partout*, même dans les pierres; et la conception du pardon universel qui ne laisse aucun crime sans rachat, non seulement possible, mais inévitable.

8,40 F + t. l.

JACQUES GAUSSERON

10. **HIROSHIMA**

ou

LA PENSÉE DÉSINTÉGRÉE

Depuis qu'il a rejeté la Transcendance et le Sacré, l'homme s'est coupé du Réel. La désintégration est en nous. Mais si le péril n'est que dans notre pensée, le salut s'y trouve aussi. L'auteur, par persuasion, convie les hommes de bonne volonté à une révolution spirituelle.

10 F + t. l.

FRANÇOIS D'HAUTEFEUILLE

11. **LES PROBLÈMES ÉTERNELS DE LA MÉTAPHYSIQUE**

L'auteur s'est attaché à résoudre, en un langage accessible à tous, la *question clé* : que signifie au juste le mot : *exister* ? A cette question, souvent mal comprise ou encore oubliée, chemin faisant, par ceux même qui l'avaient proposée, ce professeur agrégé de l'Université apporte une réponse limpide.

7 F + t. l.

HENRI D'AMFREVILLE

12. **LES TEMPS A VENIR**

Tous ceux qui pressentent l'approche d'événements bouleversants pour le monde liront avec intérêt cette exégèse rigoureuse des textes sacrés, l'étude magistrale du chiffre 666 et l'analyse pénétrante de la personnalité de l'Antéchrist. Un livre à l'accent prophétique.

7 F + t. l.

JACQUES MÉNÉTRIER

13. **ÉLOGE DE L'INCERTITUDE**

ou

RÉFLEXIONS D'UN TAILLEUR DE PIERRE

A une époque où se cherchent et s'interrogent la réflexion scientifique et la conscience métaphysique, les recherches de l'auteur, médecin, biologiste et philosophe, paraissent associer et éclaircir les propos de Carrel, de Lecomte du Noüy, de Teilhard de Chardin, de Schrödinger et d'Eddington.

7,50 F + t. l.

M. LORENZINI DE BUTTAFOCO

14. **LA VOIE DE LA LIBÉRATION**

Cet ouvrage a pour but de permettre au lecteur, en l'invitant à méditer sur la nature relative des choses et du temps physique, de comprendre ce qu'est l'état a-temporel et inconditionné de la conscience, plan de l'éternité ou de la Libération totale.

9 F + t. l.

HUBERT BENOIT

15. **LACHER PRISE,**
Théorie et pratique du détachement selon le Zen

Dans ce nouvel ouvrage, le docteur Hubert Benoît, praticien de l'analyse psychologique, reprend de façon pratique tout le problème de la condition humaine sous l'angle du détachement, par rapport au monde extérieur comme par rapport au « moi ». **14 F + t. l.**

PAUL SÉRANT

16. **RENÉ GUÉNON**

L'auteur a tenu cette gageure : faire la synthèse de l'œuvre incomparable de René Guénon, lequel échappe à toutes les catégories et à toutes les classifications établies. « Que serait-il advenu de moi, si j'avais rencontré les livres de Guénon au temps de ma jeunesse ? » écrivait Gide en 1943. **7,50 F + t. l.**

BERNARD MOREL

17. **DIALECTIQUES DU MYSTÈRE**

Une magistrale recherche de la Vérité, Vérité éternelle, qui est exprimée ici à la mesure du Temps des hommes de notre époque, mais plus spécialement à l'intention des « hommes vivants ». **10 F + t. l.**

SWAMI NITYABODHANANDA

18. **QUESTE DU SACRÉ**

Queste d'une certitude spirituelle par la connaissance des cultes, de la philosophie bouddhiste et de la métaphysique hindouiste, comme à l'exemple des Maîtres : Gandhi, Maharshi, Shri Aurobindo, etc. **8 F + t. l.**

JULES C. SALÉMI

19. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**
Tome IV :
Évangile de saint Matthieu

Sous forme de méditations, — combien profondes —, un aspect absolument original des enseignements évangéliques, découvrant un horizon serein sur la Mort et la fin des Temps.

A paraître : tomes VI et VII. **10 F + t. l.**

FRITHJOF SCHUON

20. **SENTIERS DE GNOSE**

Celui qu'on est accoutumé à considérer, à juste titre, comme l'un des « fils spirituels » de René Guénon démontre, dans cet ouvrage capital, combien, à l'heure actuelle, la Science d'une part et la Foi de l'autre peuvent se rejoindre — et se rejoignent effectivement — dans la Gnose. **8 F + t. l.**

JULES C. SALÉMI

21. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**
Tome I
L'Introspection Spirituelle

C'est son expérience personnelle que l'auteur décrit dans cet ouvrage où il expose le résultat de ses investigations dans le domaine mystérieux de la *Vie intérieure*, à laquelle chacun peut et doit accéder.

12,50 F + t. l.

KRISHNAMURTI

22. **PARIS 1961**

Conférences données par Krishnamurti à Paris, nous conviant à une rénovation consistant à voir... l'ensemble, la totalité de la conscience, qui inclut non seulement le superficiel, mais encore ce qui est caché au plus profond de nous.

8 F + t. l.

JULES C. SALÉMI

CONNAISSANCES INTÉRIEURES
Tome II
23. **La Création, les Symboles, les Sacrifices**

Continuation de ces investigations, à la lumière de Moïse, cette fois, avec de remarquables explications sur le Mal, la quatrième dimension, la Liberté, la Pureté, le Symbole, le Rachat, le Transfert, le Sacrifice, etc.

13 F + t. l.

SHARIFA GOODENOUGH

24. **SOUFISME D'OCCIDENT**

Dans ces conférences, l'auteur exprime un peu de cette sagesse cultivée par elle dans l'exercice du Soufisme le plus authentique, tout en inscrivant sa vie dans la plus exacte tradition de la sainteté occidentale.

9 F + t. l.

JULES C. SALÉMI

25. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**
Tome III
Sexe, Sang, Sépulcre

Devons-nous réviser toutes nos idées sur l'Amour et sur la Mort, telles qu'on les conçoit actuellement ? Devons-nous changer notre façon de vivre ? L'auteur, s'appuyant sur la Bible et la mythologie, répond à ces questions.

12 F + t. l.

FRANÇOIS PÉROT

26. **LE PATÉRIALISME**

Où la foi et le fond commun des diverses croyances confessionnelles trouvent, dans la réalité, leur place naturelle, les rapports sociaux se basant sur des coefficients qui devraient servir de modèle de règlement aux échanges économiques.

10 F + t. l.

L. FRANCIA

27. **666, LE CHIFFRE DE LA BÊTE HUMAINE**

A-t-on bien compris le sens du livre prophétique écrit par saint Jean en l'île de Patmos ? L'auteur a cherché à déchiffrer le sens réel des symboles apocalyptiques et ses conclusions sont capitales dans l'ère que nous vivons : Christ contre antéchrist !

9 F + t. l.

ANDRÉE PETIBON

28. **CHRIST ET ZODIAQUE**

Cet ouvrage qui s'attache à la loi des cycles renouvelle et répercute les grands espoirs autour de la Vierge et du Christ, centres spirituels du Cosmos. C'est une odyssée collective dont le message d'actualité ralliera Ésotéristes, Savants et Croyants.

13 F + t. l.

J.-C. SALÉMI

29. **CONNAISSANCES INTÉRIEURES**
Tome V
S.O.S. Le Signe de la Bête

A travers l'explication du mystérieux nombre 666 de l'Apocalypse, par la sémantique, grâce aux mythes et aux traditions, voici un vibrant et courageux S.O.S. qui *doit* être entendu de tous.

14,50 F + t. l.

ANDRÉ KARQUEL

30. **SORCIER, HOMME ET DIEU**

L'homme moderne a perdu la foi; les sciences, officielles et officieuses, l'ont déçu; il ne croit plus en lui-même. Cependant, la Voie est en chacun de nous. Montrer cette Voie — Royale — tel est le propos de cet ouvrage.

13 F + t. l.

JACQUES DUCHAUSSOY

31. BACON, SHAKESPEARE ou SAINT-GERMAIN ?

Est-il permis, au XXe siècle, de soulever le voile dont se couvrirent volontairement les *véritables* Rose Croix et les *véritables* Templiers ? L'auteur tente de répondre à cette question, bouleversant nos conceptions classiques dans de nombreux domaines.

15 F + t. l.

ISHA SCHWALLER DE LUBICZ

32. « AOR », R. A. SCHWALLER DE LUBICZ Sa vie. Son œuvre

Avant son « départ » terrestre, la compagne et la collaboratrice du Maître spirituel que fut R. A. Schwaller de Lubicz publia cet ouvrage *essentiel*, à la fois biographie, choix de textes fondamentaux, inédits doctrinaux. Un phare pour tous les Amants de Vérité.

15 F + t. l.

J.-C. SALÉMI

33. CONNAISSANCES INTÉRIEURES Tome VI Le Message de l'Apocalypse

Fresque saisissante des Temps modernes, vision éblouissante des Temps futurs, ce Message était destiné à notre génération. La Révélation du Plan divin et la clé du rythme de la Création.

HENRI D'ALLAINES

34. ACTUALITÉ DE L'APOCALYPSE

L'auteur a tenté d'éclairer les prophéties bibliques à l'aide de celles de saint Malachie, de sainte Hildegarde, de La Salette, de Prémol, de Catherine Emmerich, et vice versa; il a pu, ainsi, établir avec la plus grande précision la nature des grands événements de 1964 à 1996.

9 F + t. l.

GEORGES PÉGAND

35. ASCÈSE ET SCIENCE

Un dialogue entre Eros et Agapé nous conduit vers le sens cosmique des paroles de Jean l'Évangéliste : « *La Vie est la Lumière des hommes* » et aboutit à l'harmonie, alliant le plus heureusement possible l'ascèse et la science, nullement incompatibles aujourd'hui. Un maître livre.

11 F + t. l.

Les Entretiens de Saanen répondent au désir exprimé dans les pays d'Europe Occidentale par des personnes désireuses de rencontrer Krishnamurti. Ils auront lieu en principe, chaque année en été.

Chacun de ces entretiens est une méditation à laquelle Krishnamurti convie ses auditeurs — et ses lecteurs. C'est avec beaucoup d'insistance qu'il leur demande d'aller au-delà des mots et d'entreprendre des voyages d'exploration jusqu'au tréfonds de leur propre état de conscience. Ces itinéraires imprévus, Krishnamurti les parcourt lui-même devant ses auditeurs et, en cours de route, découvre des faits bouleversants, lesquels apparaissent clairement aux regards de ceux qui l'accompagnent... non pas dans ses discours, mais en eux-mêmes. A cet effet, dit Krishnamurti, « il faut être sérieux ». *Un esprit sérieux*, dit-il, *est constamment conscient et, de ce fait, se purifie lui-même. Il n'est à la poursuite d'aucune chimère, il n'appartient à aucun mode de pensée, à aucun dogme, à aucune nationalité, à aucun pays...*

Voila, dès le départ, des conditions que peu de personnes remplissent, mais qui laissent déjà prévoir un déconditionnement si libérateur que la vocation de les comprendre *totalement en expérience vécue, et non pas intellectuellement au niveau verbal*, peut bien surgir à la lecture des développements, uniques dans l'Histoire de la pensée, sur l'amour, la mort, la création, la douleur, la peur, la solitude, la passion... *Nier le temps psychologique ; nier le passé ; rejeter la structure psychique de la Société ; penser négativement ; transpercer totalement l'inconscient ; passer au travers du psychisme...* autant d'expressions, d'apparence paradoxale, qui ne s'éclairent que si l'on accepte de vivre, en fait, en toute réalité, dans l'instant présent, l'ancien aphorisme : « qui perd sa vie la retrouve ».

Ne pensez pas que tout cela soit une philosophie logique ou « super-logique », mais entrez en vous-mêmes, comprenez-vous complètement. Niez totalement tout ce qui a été votre vie — vos expériences, votre ambition, votre avidité — et vous verrez qu'en cette fin il y a une mort qui est une création intemporelle et qui, si vous voulez lui donner un nom, peut s'appeler Dieu, l'immesurable, l'inconnu.

L'extraordinaire nouveauté de cet enseignement est l'abolition du Temps : alors que les religions font état, entre la conscience humaine et « ce qui peut s'appeler Dieu, l'immesurable, l'inconnu » d'une distance que seuls le Temps ou la mort corporelle peuvent combler, Krishnamurti les télescope en un instant unique de connaissance.

Carlo SUARÈS.

16 F + tl